

DANS CE NUMERO :

- Hugnette Oigny, artiste et maman
- Françoise Sagan incarne le mal du siècle
- Un roman d'aventure complet

10
CENTS

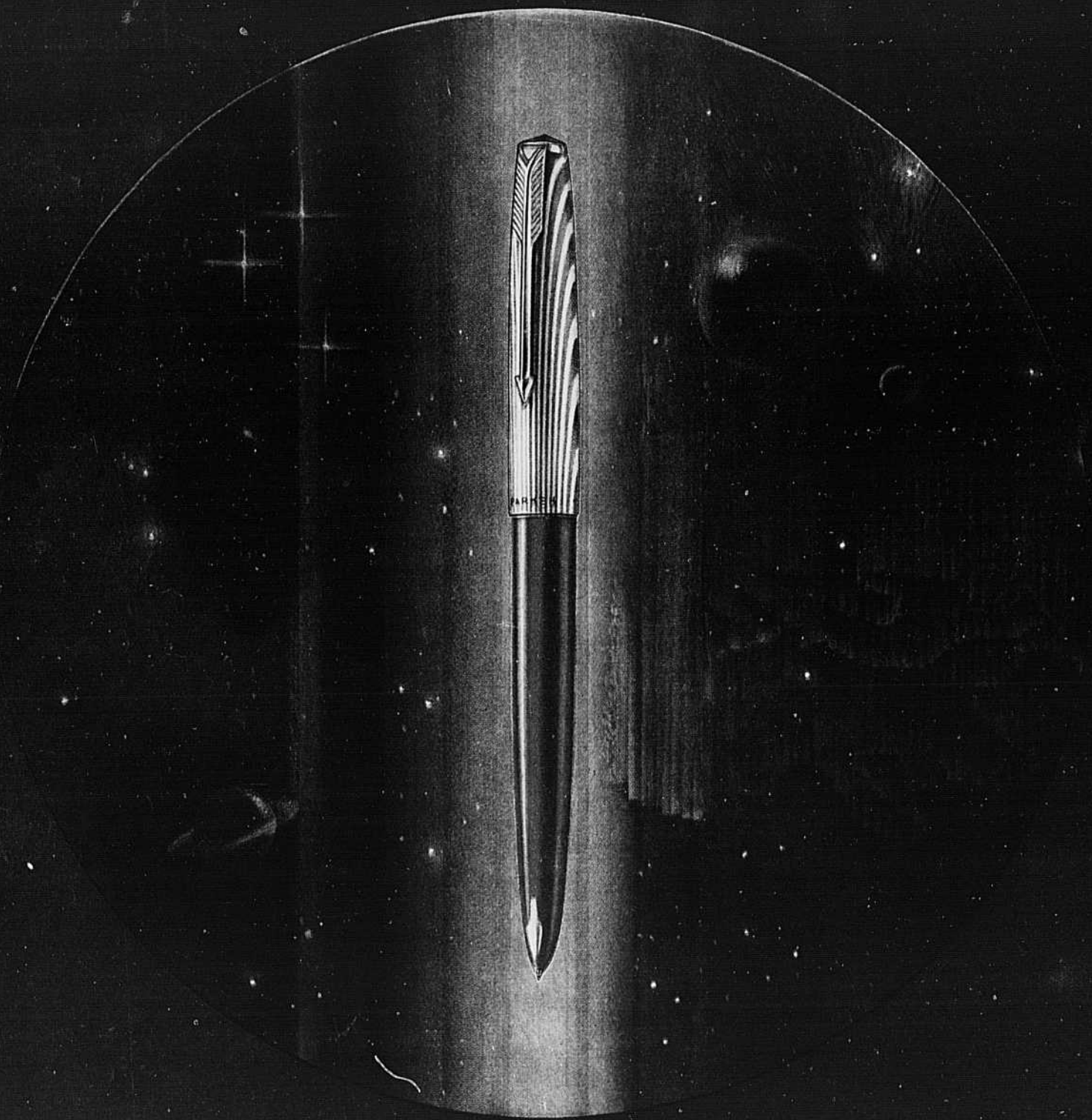
Le Samedi

H
U
G
U
E
T
T
E

O
L
I
G
N
Y

Artiste et
maman





Un stylo incomparable sur cette planète . . . ou sur toute autre !

D'un modernisme saisissant . . .

le seul stylo qui se remplit lui-même . . .

il n'a pas de pièce mobiles !

Parker 61

Le saisissant Parker 61 est nouveau dans son principe même . . . c'est le premier stylo vraiment différent depuis des années. Principe neuf—ligne nouvelle—il fonctionne excellemment.

Fait remarquable, Parker 61 se remplit lui-même—en 10 secondes.

L'ampoule se remplit d'encre par le bout opposé à la pointe.

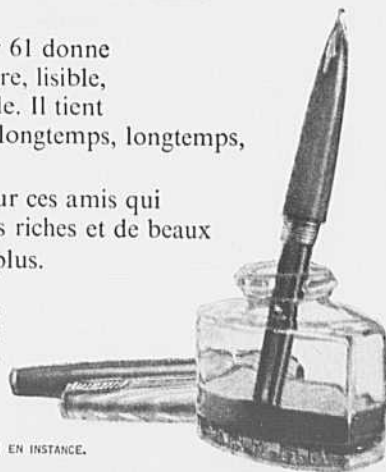
Aucune pièce mobile—le plein se fait par la seule action capillaire.

A noter aussi que ce stylo sort parfaitement sec de la bouteille d'encre—on n'a pas besoin de l'étancher.

Grâce à son nouveau dispositif "capillaire", Parker 61 donne le rendement que vous en attendez—une ligne propre, lisible, ininterrompue—même tête bêche ou à haute altitude. Il tient suffisamment d'encre pour vous permettre d'écrire longtemps, longtemps, sans refaire le plein.

Parker 61 est un cadeau de qualité tout indiqué pour ces amis qui apprécient le nouveau, l'insolite. Un choix de teintes riches et de beaux modèles de capuchons. Parker 61 coûte \$22.50 ou plus.

La pointe brillante de Parker 61 n'est jamais trempée dans l'encre—le plein se fait par le bout opposé. Et ce bout reste sec. Laissez le stylo absorber l'encre pendant 10 secondes, sans pomper, comprimer ou tourner quoi que ce soit.



PARKER PEN CO., LTD. DON MILLS, ONTARIO (Metropolitan Toronto)

57-17F

THE PARKER PEN COMPANY EST LE PROPRIÉTAIRE ENREGISTRÉ ET PARKER PEN CO., LTD.

EST L'USAGER ENREGISTRÉ DES MARQUES DE COMMERCE PARKER, DIAMOND SYMBOL, ARROW SYMBOL, VACUMATIC, AERO-METRIC, EP, LL, "B", "21", 61, JOTTER, QUINK, SOLV-X, SUPERCHROME ET (LIQUID LEAD) EN INSTANCE.

SILENCE!

génie au travail...

Ce virtuose en herbe rendait tout le monde fou à la maison: entre les mains d'un débutant, le trombone devient facilement un instrument de torture!

Maintenant, tout le monde est content. Son père lui a construit une salle de musique entièrement insonorisée... avec les économies qu'il avait faites grâce à un compte spécial à la Banque Royale.

Vous n'aurez peut-être jamais besoin d'une telle pièce mais, un jour, vous désirerez probablement avoir chez vous une salle de jeux, une chambre d'enfants, une chambre d'invités, ou même entreprendre des transformations importantes. Il vous faudra de l'argent pour cela, de même que pour réaliser tous vos autres projets d'avenir.

Prenez donc l'excellente habitude de mettre de côté une somme déterminée, chaque jour de paie, et de la déposer à un compte d'épargne de la Banque Royale. Ainsi, vous serez sûr d'avoir de l'argent liquide quand vous en aurez besoin. Car tout compte fait, *rien ne remplace l'argent en banque!*

**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**



Sur l'écran de l'actualité

Quand Yma Sumac fait mieux que Charlot

HOLLYWOOD a connu ces dernières semaines du vrai cinéma. Plusieurs histoires se sont déroulées dans le monde du spectacle qui dépassaient tout ce qu'ont pu imaginer les scénaristes les plus fertiles.

On se serait cru sur le plateau d'un ancien film de Charlot, au moment de la bataille avec les agents, ou d'un film sur les prisons de femmes, au moment de l'inévitable bagarre. Cela se passait dans la demeure conjugale d'Yma Sumac, la célèbre chanteuse péruvienne dont la voix couvre 4 ou 5 octaves. Echange d'uppercuts, de coups de griffes et d'injures en espagnol dans un terrible pugilat dont les combattants étaient d'une part Yma Sumac et les détectives chargés de la « protéger » contre son mari, d'autre part, le mari, Moïse Vivanco, et les servantes espagnoles du couple.

Yma a demandé le divorce récemment, quand elle apprit que Moïse venait de perdre un procès en paternité intenté par sa secrétaire. Depuis, la tension montait. Quand la presse vint aux nouvelles, la bagarre éclata, les époux n'étant pas du tout d'accord sur les informations à fournir. Car Vivanco accuse aussi sa femme d'adultère et tient à souligner qu'elle n'a jamais été une princesse descendante des Incas, comme il l'a toujours soutenu pour les besoins de la publicité...

Pauvre Sophia !

Sophia Loren connaît ses premières mésaventures. On sait que l'Amérique a toujours été dure aux grandes vedettes étrangères. Greta Garbo, Danielle Darrieux, Gina Lollobrigida, Pierangeli, Ingrid Bergman ont parlé de leurs affres hollywoodiennes. Sophia Loren n'ignorait rien de cela, qui pleurerait comme une toute petite fille en quittant sa maman à l'aéroport romain de Ciampino.

— Pleure un bon coup, lui a dit l'énergique mam-ma Romilda, car en Amérique il faudra être forte.

Sophia a pu appliquer les recommandations maternelles dès son arrivée. Le second soir, une réception était donnée en son honneur. Elle arriva avec une robe noire très digne, pas décolletée du tout. Elle précisa à la presse :

— Désormais je veux n'être plus qu'une actrice digne et sophistiquée. Plus une pin-up.

C'est à cet instant précis que la pin-up no 1, Jayne Mansfield, fit son apparition. Jayne a remplacé dans ce rôle Marilyn Monroe, devenue depuis son mariage aussi digne que Sophia et la Lollo. Jayne Mansfield était, à très peu de choses près, décolletée jusqu'à la taille. Insolente, Jayne a posé cinq bonnes minutes aux côtés de Sophia, lui a tapé sur l'épaule, l'a traitée de sotte. Car Sophia avait gardé un silence méprisant. Soudain, n'y tenant plus, elle a lancé le plus grossier juron napolitain. Jayne ne l'a naturellement pas compris, et elle est partie triomphante, en clamant :

— J'ai enfin réussi à la faire parler !

La fille de Tarzan avait peur des gorilles

Cette histoire-ci est à la fois invraisemblable et lamentable. L'un des plus célèbres Tarzan, Buster Crabbe, avait une fille. Celle-ci, à vingt ans, était une magnifique jeune fille blonde, au corps somptueux.

Mais son esprit était resté celui d'une petite fille. Elle demeurait sous l'emprise des innombrables films de Tarzan vus dans son enfance, et de l'ambiance « tarzanique » qui régnait dans la maison paternelle. Pour elle, la jungle était un monde terrible où les gorilles enlèvent les femmes blanches, où les Pygmées guettent les voyageuses pour les enlever. Tous ses cauchemars étaient hantés par la jungle. Comme elle n'en parlait à personne, tout son entourage ignorait longtemps cette obsession. Quand on s'en aperçut, il était trop tard.

Les producteurs venaient de lui faire des propositions pour devenir un Tarzan femme au cinéma, quand soudain l'obsession se transforma en démence. Pour échapper aux monstres de la forêt vierge, elle décida qu'il lui fallait maigrir, jusqu'à devenir si mince qu'ils se détourneraient d'elle. Seuls les hommes ayant du cœur et de l'esprit s'intéresseraient à elle.



FERNANDEL trinque.



MICHELINIE PRESLE, reporter.



SOPHIA LOREN dans "Boy in a Dolphin".

Quand elle commença son régime, l'an dernier, elle pesait 114 livres. Elle commença alors à se nourrir exclusivement de laitue et de lait écrémé. Son poids était descendu ces dernières semaines à 60 livres. Elle vient de mourir.

Le génie ne fait pas le gentleman

On est très nerveux cette semaine dans les milieux du spectacle. Les paisibles Anglais sont encore mal remis du scandale Jean Genêt. Jamais un de leurs auteurs n'aurait contraint le directeur d'un théâtre à poster deux gardes à l'entrée de sa salle, afin de lui interdire l'accès. C'est pourtant ce qui s'est passé à l'Arts Theatre Club, qui a fermé ses portes devant Jean Genêt, l'auteur de la pièce que l'on y représente actuellement, *Le Balcon*.

Le public avait payé très cher le droit d'assister à cette première mondiale dans un théâtre privé, donc sans censure. Jean Genêt arriva, en compagnie de son traducteur américain, avec une demi-heure de retard. Installé au troisième rang, notre poète-dramaturge protesta pendant tout le premier acte, d'une voix tonitruante, contre le jeu des acteurs et la mise-en-scène de sa pièce. Le metteur-en-scène Peter Zadek vint auprès de lui dans l'espoir d'arranger les choses, mais il ne parvint qu'à échauffer davantage l'auteur déchaîné.

A l'entracte, Genêt sauta sur la scène, s'assit sur une chaise, et se lança dans une violente diatribe contre toute l'équipe théâtrale. Depuis, l'entrée du théâtre est interdite à cet auteur auquel les Anglais reconnaissent du génie, mais qui ne mérite pas d'être traité en gentleman...

Jean Genêt n'a fait qu'une seule déclaration à la presse :

— On m'a trahi, on m'a trahi, on m'a trahi, etc...

PAR une journée ensoleillée de ce beau printemps tout neuf, nous sonnons à la porte de la demeure d'Huguette Oigny. Au loin résonne un double timbre clair puis s'entend le galop de deux petits pieds, une petite main tourne le bouton, et voici, s'avancant, tout rose, noir et bleu, le plus mignon lutin du monde : c'est Mademoiselle Anne-Alexandre, la fille aînée de la vedette, qui met son point d'honneur d'être partout avant tout le monde.

Très femme du monde, elle nous prie d'entrer et la voici qui appelle, avec un inimitable accent français, véritablement inné : « Maman, de la visite, pour toi !... »

Mademoiselle Anne a trois ans, les cheveux noirs, les yeux d'un brun si profond qu'eux aussi semblent de nuit. Elle ne reste pas en place deux minutes et après nous avoir priés, mon photographe et moi, de nous asseoir en attendant sa maman, la voilà qui jase, comme une grande fille, avec une abondance de mots et un vocabulaire qui nous surprend.

Elle fait le tour de notre personne, mais discrètement. Puis c'est sur les appareils de photo qu'elle concentre son attention et elle nous dit, sans ambages, qu'elle n'aime pas cela, elle, se faire photographier... Et elle enchaîne : — Janot, lui, ça ne lui fait rien... Janot, vous savez, c'est Janot-Lapin, mon petit frère, quoi...

Mademoiselle Anne jase avec tant de conviction et elle est si drôle que tout occupés d'elle, nous n'avons pas entendu arriver sa maman, qui nous dit alors gentiment bonjour.

Et le supplice de la question commence.

— Il y a quatre ou cinq ans, j'aurais demandé à voir Mademoiselle Huguette Oigny. Maintenant, il faut demander Madame Alexandre, n'est-ce pas ?

— Oui. Et même si, selon la coutume, je garde, pour la scène, la radio et la télévision mon nom de jeune fille, j'ai épousé, il y a quatre ans, à la cathédrale de Montréal, le professeur Marcel Alexandre.

— Il est Égyptien, je crois ?

— C'est-à-dire que s'il est né, effectivement, en Égypte, au Caire, il a la citoyenneté française, puisque ses parents sont Français.

— Et comment est-il venu au Canada ?

— Appelé par le Collège Stanislas, comme professeur de lettres et de philo. Il y a passé un an, après quoi il a fondé son propre institut de culture générale.

— D'après ce que m'a dit Mlle Anne, vous avez deux enfants ?

— Oui, comme on dit, j'ai le partage des rois : ma grande fille de trois ans et mon fils Jean, qui vient d'avoir un an.

— Vous ressemble-t-il, lui ? A-t-il au moins vos yeux bleus ?

Micheline Presle, reporter

Avec ses camarades Gérard Philipe, Jean Marais et Françoise Arnoul, Micheline Presle viennent de représenter le cinéma français à la grande soirée donnée au Waldorf-Astoria en l'honneur de La Fayette, et intitulée Avril à Paris.

Micheline Presle a soigneusement tenu un carnet de route qu'elle vient de publier dans un grand quotidien, faisant ainsi ses débuts de reporter. Femme avant tout, elle a remarqué quantité de petits détails qui échappent généralement aux meilleurs journalistes de métier. Elle nous parle ainsi des « cendriers-aspirateurs » dont sont pourvus les plus récentes voitures de luxe. Si on ne tient pas bien sa cigarette, on la voit soudain disparaître dans un grand bruit d'air. Gérard Philipe s'y est laissé prendre plusieurs fois. Elle a été stupéfaite de voir les clients des « snacks » consommer du chocolat chaud accompagné d'un oeuf sur le plat, d'être appelée « chérie » par le personnel des magasins, et de ne pouvoir faire cirer ses chaussures dans les hôtels, car aucun blanc ne consent à faire ce travail.

Mais le reporter-amateur a été soumis à la question au cours d'une émission de TV. Micheline, déconcertée, s'est entendu poser une question tout à fait inattendue :

— Que pensez-vous de la nomination du général Speidel ?

Ayant commencé par avouer en bafouillant qu'elle n'avait pas d'opinion sur la question, elle se fit rabrouer : « Mais, voyons, la guerre, nos anciens ennemis... »

— Mais dites-moi, répliqua Michèle, soudain inspirée. Vous faites bien du commerce avec les Japonais, non ?

[Lire la suite page 34]

HUGUETTE OLIGNY

artiste et maman

par MARIE-HENRIETTE BRETON

— Non. Mes deux enfants ressemblent à leur papa. Anne en est le vivant portrait. Quant à Janot... Mais vous allez voir.

La jeune femme s'éloigne un instant et revient, son fils dans les bras: un gros bébé à la tête noire et toute bouclée, gros et gras, dont les yeux sont sombres aussi, mais, comme nous le fait remarquer Huguette Oigny, plutôt pers que vraiment bruns ou noirs.

C'est un bien joli spectacle, cette jeune femme qu'on a vue dans tant de rôle, tant sur scène que sur l'écran de la TV et qu'on a aussi entendue si souvent à la radio, dans le plus beau et cependant le plus quotidien de ses emplois: celui de maman...

Mademoiselle Anne amuse son petit frère, qui rit d'un gros rire de gorge. Il pousse des cris de joie, d'une voix profonde qui laisse présager une basse chantante, pour le moins.

La fille d'Huguette Oigny a beau dire qu'elle n'aimait pas se faire photographier, il a bien fallu qu'elle y consente. Et d'ailleurs, cette petite personne est fort bien élevée et, je crois, habituée à obéir. Nous en faisons la réflexion à Huguette Oigny qui nous dit:

— Mon mari est, voyez-vous, un éducateur de profession et ses enfants sont, évidemment, les premiers à bénéficier de son savoir-faire.

— Trouvez-vous qu'il soit difficile, pour une jeune femme aussi occupée que vous, de mener de front le travail et la maternité?

— Non. Il y faut certes, beaucoup d'amour et beaucoup de travail. Pas mal de méthode aussi. J'ai évidemment une personne dévouée qui m'aide et me seconde entièrement. Mais voyez-vous, la vie des enfants est réglée et ne dévie pas. Dans ces conditions, il est facile de tout faire.

— Vous avez eu une grosse saison, l'an dernier.

— Oui. J'ai fait ma véritable rentrée au théâtre avec «Le Malade Imaginaire», rôle de Toinette...

— Vous y étiez excellente...

— Merci... Mais c'est que, voyez-vous, jouer Molière, c'est une joie pour un comédien. Je n'avais pas paru sur scène depuis «Le Printemps de la Saint-Martin». Nous avons, mes camarades et moi, joué cette petite pièce amusante non seulement à Montréal, mais à Ste-Adèle, l'été dernier.

— Vos rôles à la télévision?

— Si j'en crois les milliers de lettres que je reçois, tant dans les postes de radio que dans les journaux spécialisés en radio, je suis toujours, pour la plupart de nos auditrices, la «Danielle Smith» des «Plouffe». On me dit aussi qu'on aime bien me voir à la «Clé des Champs».

— Les rôles à longue portée laissent peut-être plus de souvenirs que ceux des téléthéâtres, par exemple.

— Probablement. Tout de même, je crois que le public a aimé, parmi les téléthéâtres auxquels j'ai participé: «L'Insoumise», avec Jean Coutu, «L'Homme au parapluie», avec Roland Chenail, tant d'autres aussi.

— Mais, le dernier en date, «Le Village du refus» de Félix Leclerc?

— Je crois qu'il a laissé aussi un bon souvenir. Et si vous me parlez radio, eh! bien, depuis tantôt sept ans, je joue, tous les matins, à «Entre Nous, Mesdames» les sketches si spirituels d'Eugène Cloutier... J'ai pris part aussi à de nombreux Radio-Collège. J'ai joué «La Guerre de Troie n'aura pas lieu», «Le Misanthrope», rôle de Célimène etc.

— Et quels sont vos projets immédiats?

— Pour le moment, je songe aux vacances. Nous en avons tous besoin mais je ne sais pas du tout où nous irons les passer. Peut-être au bord de la mer, c'est si merveilleux pour les enfants...

Tout revient toujours aux enfants, principale pen-

sée, «beau souci» de notre gentille vedette, renommée aussi pour son élégance. Elle porte en ce moment un très bel ensemble d'un gris bleuté qui lui va fort bien et j'ose:

— Huguette Oigny, si nous savons toutes que c'est Bernard qui vous coiffe, qui vous habille? Est-ce indiscret?

— Non pas. C'est Madame Louise, qui crée des modèles pour moi. Et comme vous voyez, c'est toujours très simple.

Peut-être nous serions-nous lancées à parler toilettes jusqu'au chapitre des chapeaux quand voilà Anne qui revient, un gros chien caniche de peluche noire entre les bras. Elle ne nous laisse pas le temps de lui poser une question.

— C'est Toto, dit-elle. Et c'est Mamie qui me l'a rapporté de Rome...

Heureuse dans sa carrière, heureuse maman, heureuse jeune femme, Huguette Oigny travaille beaucoup, mais quelle récompense!...



Huguette Oigny avec sa fille Anne et son fils Jean.

On a rarement vu tant de gens attendre une vedette à la sortie de sa maison de production, comme on en voit, le matin, attendre l'arrivée de Kim Novak, ou « les yeux d'émeraude » comme on l'appelle en Amérique. Cette jeune fille de Chicago a étonné le monde entier par la rapidité avec laquelle elle est parvenue à la célébrité.

Les Américains sont ses admirateurs les plus fanatiques, et pourtant, c'est l'Europe qui a réellement découvert et consacré une vedette, qui avec Gina, Marilyn et Diana Dors, peut être considérée aujourd'hui comme la plus photographiée de notre époque.

Lorsque les journalistes américains la virent revenir célèbre de Cannes où elle était arrivée presque inconnue, lorsqu'ils apprirent que certaines vedettes fameuses, humiliées par sa beauté, avaient même pleuré, renonçant à participer aux réunions officielles du Festival, ils commencèrent à faire du battage, à l'admirer et à chanter ses louanges : des millions d'affiches à son effigie surgirent d'un bout à l'autre des États-Unis.

« Tout cela me fit un plaisir immense », dit encore maintenant la ravissante Kim en se souvenant de l'accueil chaleureux qu'on lui fit à son retour de Cannes, et dans ses yeux d'émeraude purs brille une lumière magique. « Du reste il ne pouvait pas en être autrement en Amérique, car on ne m'avait jusqu'alors confié que de petits rôles insignifiants ».

« Je dois être reconnaissante à mes

producteurs qui m'ont envoyée au Festival. Ils pouvaient très bien s'en dispenser car on y avait invité d'autres vedettes plus importantes que moi. Mais surtout, je dois remercier le public français qui, avant même d'admirer mes qualités cinématographiques me manifesta une sympathie spontanée et flatteuse qui attira sur moi l'attention des techniciens et des critiques... »

« Vous avez raison, Miss Novak, mais ne croyez-vous pas que même sans Cannes votre personnalité, tôt ou tard, se serait également affirmée ? »

« Je ne le sais pas, je ne peux pas le dire. Qui sait ? Dans le cinéma, croyez-moi, c'est comme dans la vie. Il suffit d'un coup de chance, pour faire son chemin. Après coup, c'est facile de montrer ce qu'on peut faire. Mais si ce moment propice ne vient pas ? Je pouvais rester dans l'ombre encore quelques années, et alors, j'aurais fini comme tant d'autres filles, peut-être plus douées que moi, qui ne connurent pas le premier élan de la Fortune ».

Une grande fille timide

Kim Novak est la fille d'un petit employé de chemin de fer sur la ligne Chicago-Milwaukee. Kim était à seize ans une grande fille osseuse et gauche, d'une timidité maladroite. Sa grande désolation, c'était que les garçons ne faisaient pas attention à elle. La première fois qu'elle fut invitée à un bal, raconte-t-elle, elle rentra à la maison « légère, comme si elle flottait dans les airs ».

PROBLEMES DE L'ENFANCE

LE JUSTE MILIEU

Il en est, révérence parler, de certains parents comme de certains éleveurs d'animaux. Toujours armés d'un fouet et nantis d'un morceau de sucre, ils passent sans transition de la sévérité la plus grande au « dressage » par séduction. Méthode, ou plutôt manque de méthode, qui ne réussit ni aux petits chiens ni aux petits enfants, et qui trahit la faiblesse de celui qui l'adopte plutôt que sa sage autorité. Sans vouloir pousser plus loin le parallèle, il faut dire pourtant que l'enfant dépend de ses éducateurs autant — dans son jeune âge — qu'un animal. Il est incapable de faire la part de l'exagération, du « je ne pense pas au fond ce que je dis », des causes extérieures d'irritabilité... Une colère, une gronderie excessives peuvent le meurtrir profondément. Mais il est tout aussi incapable de sentir la part d'une espèce de remords plus ou moins conscient dans les caresses, les gâteries extravagantes qui succèdent sans transition à la scène violente du moment précédent.

Ce régime de douche écossaise est le plus sûr moyen de déséquilibrer le caractère et même quelquefois la santé d'un petit bonhomme ou d'une petite bonne femme tout juste assez grands pour s'effrayer d'une grosse voix, ou pour savourer, les larmes à peine séchées, le bonbon ou le gâteau indigeste qui succèdent à la gronderie.

Qu'on me comprenne bien : je ne veux pas dire que s'il est mauvais de tempêter, de menacer ou de punir à tout bout de champ, il ne vaut pas mieux de montrer trop souvent sa tendresse. Même les parents qui invoquent pour argument qu'ils ont été « élevés à la dure » et que par conséquent leurs enfants peuvent bien l'être aussi ne sont pas de très bons parents. Mais ce que je critique ici surtout c'est l'inconstance dans les procédés. Les enfants tout jeunes ont besoin d'une température égale, d'un régime alimentaire fidèlement suivi, et ils n'ont pas moins besoin d'un climat moral uniforme, d'un régime mental régulièrement observé.

Prescription qui n'est pas toujours aisée à suivre, par une maman nerveuse et harassée de soucis extérieurs, par exemple, mais qui n'est pas plus facile à respecter par un couple. Il arrive souvent en effet que ce ne soit pas la même personne qui souffle tantôt le froid et tantôt le chaud, qui prodigue alternativement et à une cadence accélérée les baisers et les claques.

Ce peut être le père qui est trop sévère, la mère qui est trop indulgente dans un effort, touchant mais mal inspiré, pour rétablir l'équilibre. Ce peut très bien aussi être la mère qui est dure et le père qui est trop « papa-gâteau ».

En ce cas, qu'ils se ressaisissent, et que, hors de la présence de l'enfant, ils arrivent à un accord, chacun mettant un peu du sien : le « dur » pour s'adoucir, celui des deux qui est tendre jusqu'à la veulerie pour se durcir.

J'ai commencé par une comparaison avec les animaux, je conclurai par une comparaison avec les plantes. Croient-ils, les parents qui agissent aussi peu harmonieusement, qu'ils feraient croître et fleurir une graine qu'ils auraient semée en l'exposant au soleil aussitôt après l'avoir trempée dans l'eau glacée, en la lavant d'engrais pour la fourrer ensuite dans un cabinet noir, en la ligotant à un tuteur pour l'en délier l'instant suivant et la laisser se développer à sa guise ?

Or la croissance — physique ou morale — d'un enfant est par plus d'un point semblable à celle d'une plante. Tout doit lui être mesuré avec ménagement : mais il craint surtout les giboulées, les bourrasques, sans parler des cyclones et des ouragans !

MARTHE DESBUISSONS

La beauté trop éclatante de KIM NOVAK a assombri les vedettes les plus fameuses

par DOMINIQUE ACCOUNCI



Le succès fut long à se dessiner pour la jeune Marilyn, Pauline (ce sont ses vrais prénoms). Elle fut successivement peinte en cartes postales, vendeuse de Prisunic, démonstratrice de machines à laver. Un petit bout de figuration à Hollywood la fit remarquer : Un « talent-scout » l'appela au aux accessoires de choisir une robe quelconque pour faire un essai.

Kim revêtit sans le savoir la robe jadis portée par Rita Hayworth !

Elle allait bientôt être aussi célèbre que sa devancière.

Une célibataire convaincue

La ravissante Kim est toujours célibataire. Pourtant les demandes en mariage n'ont pas manqué, même les plus singulières et c'est sur ce sujet dont les actrices en général n'aiment pas trop parler, que nous risquons quelques questions timides.

« ... Oh, quelle idée ! » s'est exclamée la belle Kim après avoir ri aux éclats.

« Ce ne serait pas une chose impossible », a-t-elle ajouté, « mais pas pour le moment. Tout d'abord, si je me mariais, je le ferais seulement pour des besoins spirituels. Mais, étant donné que je n'en sens pas la nécessité, pour le moment, je ne vois pas pourquoi je le ferais. Je tiens surtout à ma carrière, pour laquelle je suis et je serai toujours prête à tout sacrifier. Je ne crois pas encore être « arrivée », même si le public est satisfait. Je vois plus loin, et sais que je n'ai donné au cinéma qu'une très petite partie de moi-même. J'aime l'art du cinéma comme une chose merveilleuse ».

Car Kim a des idées très arrêtées. Sa formule favorite est celle-ci : Dans la vie d'une vedette, il faut éviter les 3 C.

Et quand on lui demande le mystère de cette règle d'or, elle vous répond :

« Le luxe facile, le commercialisme et la vulgarité. (Confort, commercialism and commonness) ».

Kim Novak et Guy Madison dans une scène du film « 5 Against the House ».

FRANÇOISE SAGAN comme James Dean

incarnerait-elle le mal du siècle?

par MONIQUE MASNOU



Cette photo fut prise, il y a environ un an, alors qu'au cours d'un joyeux cocktail parisien, les microsillons des chansons écrites par Françoise Sagan, mises en musique par Michel Magne et chantées par Juliette Greco, ont été baptisés au champagne.

«**C**HARMANT petit monstre », « Sagan la féline », « Intellectuelle désarticulée »... Mais oui, on ne l'a pas épargnée, la petite Sagan !

Les choses en étaient là lorsque vint la catastrophe : la nouvelle du terrible accident. Le jeu dangereux auquel se livrait la romancière lui avait coûté cher. Sur la route de Milly-la-Forêt, alors qu'elle se rendait au moulin récemment loué à Christian Dior, la voiture qu'elle aimait tant piloter faillit lui servir de tombeau. Elle s'est retournée deux fois, la retenant prisonnière, longtemps avant qu'on puisse la dégager.

On la croyait invulnérable, et devant cette soudaine faiblesse — cette petite fille désarmée dans une chambre d'hôpital — le monde entier a eu peur, peur de perdre « son enfant terrible ». Tous les journaux de tous les pays ont donné de ses nouvelles en première page.

Il y a tout juste cinq ans, en 1953, une certaine Françoise Quoirez passait l'été à Paris. Un échec subi en juillet l'avait condamnée à présenter propédeutique en octobre. Seule dans l'appartement déserté du boulevard Malesherbes — toute la famille était à Hosségor — Françoise ne savait que faire.

La saison fut chaude, elle passa le plus clair de son temps à la piscine Deligny. L'ennui et la solitude aidant nous valurent un des événements du siècle : « la création » de « Bonjour Tristesse ».

L'été passé — en 1952 — la jeune fille rangea les précieux feuillets dans un tiroir, et n'en parla plus. En janvier 1954, sur la recommandation de Colette Audry, elle se décida à porter le manuscrit chez l'éditeur René Julliard. Elle attendit, pas longtemps : 12 jours exactement.

Le livre étonna, on l'imprima. L'éditeur espérait en tirer 60,000 exemplaires ; l'auteur était doué, le livre audacieux. Son excellente facture et le scandale qu'il suscita (Françoise Quoirez n'avait que 19 ans) firent que les événements dépassèrent les prévisions. On en demanda très vite 150,000, puis 300,000 exemplaires.

Choisissant avec soin ses « parrains » en littérature, Françoise s'appela Sagan, du nom d'une certaine princesse, héroïne de Proust. Le titre du livre, lui, vient d'un poème d'Eluard. Quelques mois plus tard, il reçut le Prix des Critiques ; un de ceux qui comptent.

On lit, on commente, on songe à Colette, ou plutôt à Claudine, à Radiguet, et même à Benjamin Constant. Enfin, l'événement dépassa les frontières, intéressa

l'Europe, franchit l'Océan. Le roman fut traduit en vingt langues.

Vint un second livre — mais là, on se méfiait, pourtant « Un certain sourire » fut excellent, et bénéficia d'une maturité toute neuve. Fait en quatre mois : deux pour réfléchir, deux pour le taper, elle-même, très lentement sur sa petite machine, Françoise avait si peur de cette contre-épreuve, qu'elle le recommença au moins sept fois avant de le livrer au public.

La petite voix impitoyable que l'on connaît, choqua, on y trouve un fond infini de désespoir et de tristesse qu'on a du mal à admettre chez une si jeune fille. Quoi qu'il en soit, cela intéressa, puisque François Mauriac, profondément scandalisé, daigna y consacrer un éditorial dans le « Figaro ». Françoise s'en moqua éperdument, et répondit par une insolence : « Il aime beaucoup s'indigner, c'est de son âge ».

Les deux romans seront portés à l'écran pour la saison prochaine ; le metteur en scène Otto Preminger lui-même s'y intéresse.

Les millions pleuvent, ils s'envolent comme ils viennent. Il y a les amis, un manteau de fourrure pour maman, un pour Françoise, en léopard — les voyages, les cadeaux, et puis la fameuse Jaguar achetée « pour apprendre à conduire ». De toutes façons, on ne sait pas trop comment ça file. On a un souverain mépris pour ce qui se gagne si facilement. Partie à Mégève sans prévenir personne quand un rédacteur du magazine américain « Life » se présente exprès pour l'interviewer, son agent littéraire la rappelle d'urgence. Voici la très remarquable réponse :

« INUTILE GAGNER ARGENT, SI IMPOSSIBLE DE LE DEPENSER ».

On ne sait plus très bien combien elle gagne de millions, l'éditeur lui-même est débordé, et ce n'est pas fini. Quand Françoise guérira, il lui faudra terminer le livre dont elle ne sait pas encore très bien le titre. Elle pense à : « Ceux privés d'ombre », ou bien « Les paupières mortes », mais ce n'est pas définitif.

Ce qu'on sait, c'est que « Life » a déjà payé 120,000 dollars pour en acquérir l'exclusivité.

Et puis, il y a les chansons.

Tout cela pour une gamine de 22 ans. Cet auteur confirmé, dont on ne songe plus à contester le talent. Ce style où tout est essentiel, c'est donc celui d'une gamine au visage pointu, sérieux, encadré de mèches folles, au regard net. Une silhouette fine, presque

maigre, tout imprégnée de ce que Colette appelle « La dignité revêche de l'enfance ».

Dernière d'une famille aisée et heureuse, elle a un frère et une sœur, rien n'explique son personnage. Toute petite, elle était timide et silencieuse. En classe, ses professeurs la trouvaient intelligente, mais on ne la comprenait pas et l'on s'y intéressait peu, pas tellement difficile, elle était plutôt indifférente, absente.

On serait soulagé de dire qu'elle est perverse, parce que, après tout, c'est vexant d'être toujours mystifié, et ça expliquerait bien des choses : elle ne contredit même pas, elle dédaigne. Ou bien, elle s'entend à dire des phrases lapidaires comme « J'aime mentir. J'ai toujours menti ».

Au « Jeune écrivain qui a réussi », elle conseille : « Soyez méchant — si vous en avez le temps et le goût — cela plaît. Ou alors, soyez indifférent, mais c'est très difficile ».

Françoise Sagan ne montre pas ses points faibles, et trouve beaucoup plus commode de se laisser construire une légende. « C'est pratique d'avoir une légende, dit-elle, on est à l'abri derrière. On est bien tranquille. D'ailleurs, ce qui fait plaisir, on n'a pas le droit d'en parler, et en dehors de ce qui fait plaisir, rien n'a d'intérêt... »

Ce qui fait plaisir, c'est vivre, très vite — On ne voit pas pourquoi on s'ennuierait alors qu'on peut faire autre chose, et qu'il faut bien faire autre chose.

Alors, il y a les amis, la petite bande : « Le Cercle », ils sont 7 ou 8 privilégiés, une vraie petite « cour » autour de Françoise. Dès les premiers beaux jours, ils se transportaient à Saint Tropez pour être ensemble, jouir du soleil, de la mer, faire du ski nautique, bavarder, ou bien danser le cha-cha-cha, très tard le soir quelque part dans la ville. On fume, on boit très sec dans cette petite bande.

Les amis... Ce sont : Véronique Champion qu'elle connaît depuis toujours, Michel Magne, musicien et compositeur ; il s'est déjà fait un nom avec sa « Symphonie humaine » jouée l'an dernier au Palais de Chaillot. Toujours avec Françoise, c'est lui qui met ses chansons en musique. Juliette Greco ou Annabelle, une amie de Saint Germain des Prés, se chargent de les chanter. Cet été, tous les trois : Françoise, Michel et Annabelle avaient de beaux projets, on avait prévu une grande tournée : l'Amérique du Sud. Françoise ferait des chansons, Michel serait au piano, et Annabelle chanterait.

Il y a Florence Malraux, la fille du grand écrivain. Françoise ne la connaît pas depuis longtemps, mais, rencontrée à Saint Tropez, elle a été tout de suite admise.

Et les autres qui écrivent tous, plus ou moins : Michel Déon, Bernard Frank.

[Lire la suite page 34]



La voiture très endommagée de la jeune et célèbre romancière devant le garage de Corbeil où elle a été remorquée.

Coeur à Tout

par JACQUELINE



♥ Je suis une jeune fille de 16 ans et j'aimerais bien avoir des amis et amies comme les autres de mon âge mais mes parents ne veulent pas. Si j'ai le malheur de parler à un garçon, et si ma mère le sait, elle me chicane à n'en plus finir et me dit de ne voir que des jeunes filles; mais quand j'en amène une chez moi, elle trouve toujours quelque chose à critiquer sur elle. Je sors avec un garçon de temps en temps et je l'aime beaucoup ainsi que lui; ma mère m'a dit que si je continuais à le voir, elle me mettrait au couvent, mais c'est plus fort que moi, je l'aime trop.

D'UNE AMOUREUSE (J. F.)

Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son. Evidemment, votre mère serait plus sage de vous permettre de voir ce garçon chez vous qu'en cachette, et devrait encourager vos amitiés féminines au lieu de les critiquer. Peut-être le fait-elle parce que vous choisissez des amies étourdies ou légères? Comme il est difficile de juger ce que l'on connaît à moitié! Quant à votre amoureux, je suis un peu sceptique sur la fidélité de votre sentiment réciproque quand vous serez enfermée au couvent. Apprenez à faire un usage plus modéré de votre liberté; voyez-le avec d'autres camarades (comme il convient à une fille de votre âge) et liez-vous avec des jeunes filles sérieuses et bien élevées sur lesquelles votre maman n'aura rien à dire. Le problème, en ce moment, se passe entre votre cœur et votre tête. Ecoutez les deux.

♥ Cher et sympathique «Coeur à Tout»: Tout d'abord, mes félicitations pour votre courrier, toujours très intéressant avec ses problèmes divers et ses réponses intelligentes. Quant à moi, voici mon problème: Je suis âgée de dix-neuf ans et je suis fréquentée, depuis deux ans, par un jeune homme de vingt-cinq ans. Ce garçon sait me respecter, me prouver son affection et me faire plaisir quand il m'accompagne. Voilà que depuis dix mois nous sommes séparés; lui, travaille au loin et moi, je suis institutrice et j'ai changé de région en septembre dernier. Nous restons unis par la correspondance et il ne m'écrit que très rarement, tous les deux mois environ. Je dois vous dire qu'il me fait des cadeaux dispendieux, alors que dois-je penser de sa manière d'agir quand il s'agit de correspondance? Je l'ai vu deux fois depuis septembre. Merci.

PESSIMISTE.

Vous savez, petite pessimiste (sans raison) qu'il y a des gens qui ont horreur d'écrire. Ils aiment mieux envoyer des fleurs, des bonbons ou des cadeaux que le moindre petit mot. Comme vous êtes institutrice — et peut-être plus instruite que lui — il est doublement gêné pour le faire. Avez-vous fait des projets d'avenir? Vous avez l'âge de vous établir tous les deux. Il est sans doute parti au loin pour améliorer sa situation, et, malgré tout, a trouvé moyen d'aller vous voir à deux reprises. Si j'étais vous, j'écirais pour deux afin que votre présence soit constamment auprès de lui et votre pensée dans la sienne. Je connais un homme très bavard qui est au supplice lorsqu'il doit envoyer une carte postale. Il faut comprendre ces petits travers; il y en a d'autres tellement plus graves chez les êtres que nous aimons. Bon courage.

♥ Ici, dans notre village, il y a un très grand nombre de filles de douze à seize ans. Durant les vacances, nous n'avons pas très-chose à faire, alors nous aimerions former une équipe de Guides mais nous ne savons comment nous y prendre. Nous avons une rivière, un bois, ou nous pourrions faire des excursions. Croyez-vous que nous pourrions nous choisir une jeune Cheftaine de seize ans, car les grandes personnes n'ont pas le temps. Qu'aurait-elle à faire?

QUI AIMENT LES GUIDES.

Bravo, mes petites filles, pour votre intelligente initiative! J'ai téléphoné à la Fédération des Guides catholiques, 3500 avenue Laval, Montréal, et le commissaire Latreille m'a promis de vous donner tous les renseignements nécessaires si vous adressez votre lettre à ses soins. Vous avez un charmant village, que j'aperçois en passant en auto, et je suis sûre que votre entreprise sera couronnée de succès.

♥ Je désirerais savoir où me procurer une pièce de théâtre que l'on voudrait monter pour la fête de notre Curé. Merci d'avance.

DIX-HUIT PRINTEMPS AUX YEUX BLEUS.

Faites votre demande à la librairie Beauchemin, en expliquant le but, les facilités, et le nombre d'interprètes dont vous disposez. Voulez-vous une pièce pour hommes et femmes? Avez-vous les moyens d'avoir quelques changements de décors? Ou préférez-vous ne présenter qu'un petit lever de rideau en un acte? Expliquez tout cela en faisant votre demande au libraire.

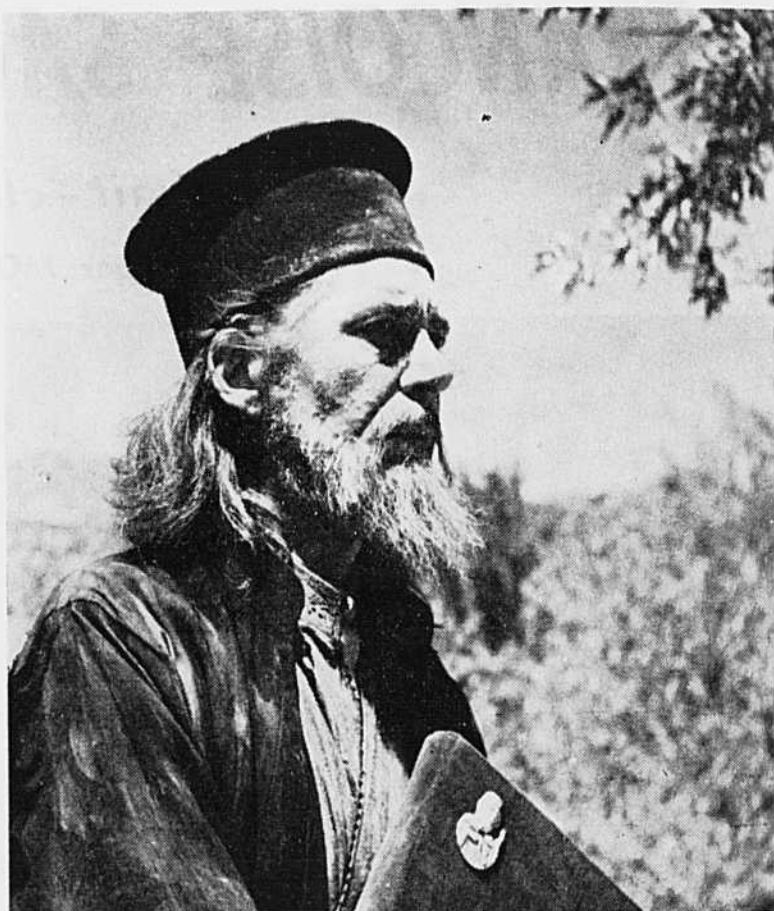
♥ Mariés depuis treize ans, nous sommes bien installés, nous avons une belle maison qui vaut \$18,000 et une voiture neuve. Nous ne manquons de rien et nous vivons bien. Mon mari me donne sa paye chaque vendredi soir et il est très bon pour moi; nous avons une petite fille de dix ans. J'aimerais avoir d'autres enfants, mais plusieurs personnes me disent que l'ivrognerie de mon mari est la cause de notre stérilité. Est-ce vrai? Je suis jeune encore (31 ans) et je le parais. Je voudrais faire comprendre à mon mari que la boisson n'est pas bonne pour lui mais il ne veut rien comprendre. Il me dit que s'il n'avait pas ce défaut il en aurait d'autres pires que cela. Cela me fait de la peine car je l'aime. Donnez-moi un conseil pour que je puisse lui faire abandonner ce vice. Je lui achète de la bière (deux caisses de douze) chaque semaine; il ne sort pas la semaine, mais quand vient le vendredi soir et le samedi, rien ne le retient. Je lui en achète afin qu'il boive à la maison au lieu d'aller à l'hôtel, mais je suis toujours inquiète car il s'endort la cigarette au bec et brûle quelquefois son linge. (etc., etc.). Je ne sais pourquoi il a ce défaut car je suis une bonne femme toujours propre, ma maison est tenue comme un palais et le souper est toujours prêt quand il rentre. (etc., etc.). Moi, je ne bois ni ne fume et je n'aime pas l'accompagner car cela me fait honte quand je le vois boire. Je lis votre courrier chaque semaine et vous trouve bien encourageante. (Il a aussi le défaut de me conter des mentiries et de me demander de l'argent avec lequel il va boire à l'hôtel.)

UNE QUI NE LE CROIT PLUS.

Pauvre petite Madame, il aurait fallu ne pas le croire quand il vous promettait de cesser de boire après les noces. Car, je ne peux pas croire qu'avec une épouse modèle et un foyer bien tenu, il ait commencé par la suite. Ce qu'il y a de plus choquant est qu'il se complait dans son vice en vous disant qu'il vaut mieux avoir celui-là que d'autres; mais il y a des maris qui n'ont ni l'un ni l'autre, et je ne vois pas un voleur acquitté sous le prétexte qu'il aurait pu être un assassin. Il semble maintenant si habitué et si intoxiqué que je ne vois qu'une cure médicale pour l'en guérir, à moins qu'il y apporte beaucoup de courage et de fermeté.

On envoie ses questions à :

JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.



L'ORIGINE DE NOS PASSE-TEMPS FAVORIS

On joue depuis plus de six mille ans aux échecs par ANDRE COUTURE

LA véritable origine du jeu des Echecs a toujours été assez incertaine. Jusqu'à il y a une trentaine d'années, la plupart soutenait que ce fut un mandarin chinois, Han Sing, qui eut le premier l'idée de ce jeu. A la tête d'une armée, Han Sing avait envahi la région de Shen Si, 174 ans avant notre ère. Pour occuper ses soldats durant l'hiver, cet astucieux mandarin aurait imaginé un jeu surnommé Choko-Choo-Hong-Ki ou «science de la guerre».

Mais en 1930, un échiquier, assez grossier du reste, fut trouvé dans la tombe de Toutankhamon qui mourut plus de 1200 ans avant la naissance du mandarin chinois. Une nouvelle découverte devait bouleverser ce point d'histoire: en 1938, le Dr. Speiser, procédant à des fouilles en Mésopotamie, découvrit des pièces d'échec vieilles de quelque 6,000 ans. Cette découverte fut faite sur le site de l'ancienne ville de Tepe Gawra, dans le nord de l'Irak, au 14ème étage des fouilles.

De précédentes fouilles avaient permis de mettre à jour un plateau circulaire d'époque byzantine recouvert d'un quadrillage. Il semble donc (jusqu'à preuve du contraire) que le jeu des échecs ait quelque 60 siècles d'âge.

Dans les premiers écrits de presque tous les peuples du monde, on trouve mentionné le jeu des échecs sous un nom ou sous un autre. C'est ainsi que les Hindous l'appellent «Chaturanga», les anciens Perses «Shatranj», les Romains «Lustrum Latrum Culorum», les Chinois «Chong Ki», les anciens Irlandais «Fifth Cheall», les Gallois «Tawlbwrdd», les Italiens «Sacci Alla Rabiosa», les Anglais «Check»; les Français «Esches». Et pendant long-

temps, il y eut de longues discussions pour savoir si «Check» était dérivé de «Esches», et vice-versa.

Le premier traité connu du jeu des Echecs est dû à Jacobus de Cessolis, un dominicain italien, et fut publié, certains disent en l'an 1200, d'autres en l'an 1300. Quoi qu'il en soit, ce «Liber De Moribus Hominum et Officiis Nobilium Super Ludo Scacorum» fut traduit en français par Jehan de Vignay en 1474. Une autre traduction en anglais par William Caxton fut publiée à Cologne en 1479. Ce livre connut un tel succès que la même année, Caxton fut obligé d'en prévoir une seconde édition. Celle-ci fut éditée en Angleterre et certains bibliophiles croient savoir que ce fut le premier livre imprimé en Angleterre.

Pendant plusieurs années, les règles édictées par Caxton prévalurent dans tous les pays d'Europe. Mais les Italiens ne tardèrent pas à leur faire subir quelques modifications qui furent par la suite adoptées par les Espagnols et même par les Anglais eux-mêmes en dépit de leur esprit conservateur.

Au cours des siècles, le jeu des échecs a donné lieu à la publication d'un nombre considérable de livres, traités et règlements. Aucun autre jeu ou sport n'a autant inspiré les auteurs.

Les premiers championnats internationaux datent du 16ème siècle

Dès le XVIème siècle, des championnats internationaux furent organisés, les grands joueurs d'un pays allant rencontrer ceux d'un pays voisin.

Les maîtres des échecs furent longtemps soit Italiens, soit Espagnols.

Grâce aux progrès de la science les centenaires d'aujourd'hui ont encore un très bel avenir

par CHARLES CARREGA

L'AVENIR est aux vieux. Le nombre des vieillards ne cesse d'augmenter à mesure que la longévité s'accroît.

— Le cinquantenaire d'aujourd'hui, a déclaré le Dr Jones, de l'Université de Californie, a quatre ans d'âge physique de moins que les cinquantenaires de la belle époque.

Quel est l'homme le plus vieux du monde? Nombreux sont les pays qui le revendiquent.

Quelques vieillards

Le doyen de l'Azerbaïdjan (une des Républiques soviétiques) semble bien être un ancien berger, Eivazov, qui aurait plus de 148 ans. Le Soviet suprême lui a décerné l'ordre du Drapeau Rouge du Travail. Il a eu 23 enfants et sa fille aînée a 120 ans.

Mais voici mieux: le titre de doyen de l'URSS revient à un montagnard géorgien, Yégor Korosev, 156 ans (à l'en croire). Il prétend être né en 1801, dans le Caucase, à 6,900 pieds d'altitude, et avoir combattu, enfant, contre l'armée de Napoléon. Sa femme, Tamara, a 115 ans.

D'après les plus récentes statistiques soviétiques, le Caucase réunit plus de 10,000 centenaires, dont 2,286 pour la seule Georgie. La région du Caucase serait donc un des centres de longévité du monde. Malheureusement, la presse soviétique, qui signale périodiquement ces Mathusalem, n'apporte guère de preuves à l'appui de ses affirmations. N'y a-t-il pas là un souci de propagande? Car les autorités de l'URSS n'hésitent pas à attribuer cette longévité exceptionnelle aux « bienfaits » du régime soviétique, alors que le régime

capitaliste « fait mourir prématurément chaque année 32 millions d'individus ».

Du reste, l'URSS ne figure pas seule au palmarès de la longévité.

En Syrie mourait l'été dernier le vénérable Hadj Mohamed Badaoui Aboul Chamat, 125 ans, 43 arrière-petits-fils. Maître maçon habile, il se vantait d'avoir participé à la restauration de la célèbre mosquée Om-mayyadès, incendiée il y a 72 ans.

Le doyen des Chiliens a trépassé l'an dernier à 133 ans. Ayant conservé jusqu'au bout une mémoire intacte, il racontait en détail des épisodes de la guerre de 1879 entre le Chili et le Pérou.

Le patriarche est irascible

En octobre, Javier Pereira, un Colombien de 167 ans, était de passage à New-York. Cet alerte patriarche, furieux d'être considéré comme un monstre pré-historique, administra aux journalistes et aux photographes accourus à l'aérodrome une volée de coups de pied. Les médecins qui l'ont examiné ont confirmé que ce bonze irascible a un bon siècle et demi.

A Memphis, aux Etats-Unis, un Noir, Ned Kermey, mort à 103 ans détenait le record de la longévité conjugale: 82 ans de mariage.

Les autorités yougoslaves ont chargé une commission spéciale d'examiner et d'interroger un berger du nom de Djorje Vuckovic: se prétendant âgé de 159 ans; il affirme avoir assisté, à 12 ans, à une célèbre bataille entre Turcs et Serbes.

Il se nourrit de choux, de haricots, de poivrons et

de lait; il n'a jamais quitté son village et son dernier fils est né alors qu'il avait 81 ans.

En janvier, Agnès Barker, une Anglaise, célébrait son centenaire. Le gâteau n'avait cette fois qu'une seule bougie et la bonne vieille de déclarer: — L'an passé il y en avait 99. C'était beaucoup trop.

Mon père à Waterloo...

Elle dirige l'atelier de forgeron fondé par son père, qui n'était pas de la première jeunesse lorsqu'il l'engendra, car il combattit à Waterloo!

Aux Etats-Unis, le terrible sénateur Green (le bien nommé, puisque son nom signifie: vert) préside à 86 ans le comité des Affaires Etrangères du Sénat. Il est l'adversaire le plus redouté de Foster Dulles. Vétéran de la guerre hispano-américaine de 1898, il affirmait aux dernières élections:

— Je servirai mon pays jusqu'à cent ans!...

Il a débuté dans la politique en 1936, presque septuagénnaire. Nageur remarquable, il n'a renoncé à plonger qu'à 82 ans. Célibataire (toujours) il passe pour le meilleur valseur du Sénat.

Devant de tels exemples d'une verte vieillesse, on est amené à se demander s'il existe vraiment une recette pour devenir centenaire.

L'école des Ancêtres

Les journaux ont déjà parlé d'un éminent gérontologue français, le Dr Wibaux, qui a proposé de créer des écoles spéciales de longévité où l'on donnerait des

[Lire la suite page 34]

Ce fut ainsi qu'en 1562 deux grands joueurs italiens, Paolo Boi et Giovanni Leonardo da Cutri, se rendirent en Espagne pour y rencontrer et y défaire le fameux quatuor de Santa Maria, Lopez, Busnardo et Ciron. Ruy Lopez a été, dit-on, le premier joueur s'étant mesuré à un adversaire les yeux bandés.

Au XVII^e siècle, le grand maître des échecs fut l'Italien Gracchino Grece. Mais au siècle suivant, cette suprématie passa à la France, grâce à Philidor. Philidor, de son vrai nom François André Danican, était un compositeur célèbre à qui nous devons, entre autres, quelques délicieux opéras comiques. Après avoir battu les meilleurs joueurs français, les champions espagnols et les plus grands maîtres anglais, il rencontra à Londres, en 1744, l'extraordinaire joueur syrien, Philippe Stamma. Philidor n'avait alors que 21

ans. Le résultat de ce championnat montre bien la supériorité du joueur français. Sur dix parties, huit revinrent au Français, une au Syrien et la dernière fut déclarée nulle.

Le célèbre Philidor jouait les yeux bandés

Pendant longtemps, on a prétendu que Philidor avait été le premier à jouer les yeux bandés. Il s'imposait cet handicap pour égaliser les chances lorsqu'il rencontrait d'autres joueurs. Or, nous avons vu que près de deux cents ans avant lui, Lopez avait déjà appliqué cette méthode. Lopez n'en est pas non plus l'inventeur. Dès le 11^e siècle, Arabes et Persans l'employaient lors des parties contre des joueurs de force moindre.

Natif d'Alep en Syrie, Stamma était le traducteur de langues orientales du

roi d'Angleterre. Sa défaite ne l'affecta nullement et il devint non seulement un grand maître des échecs, mais bien plus, chacun reconnaît en lui aujourd'hui un grand stratège ayant mis au point la technique moderne des échecs. Vers le milieu du XVIII^e siècle, il publia un livre contenant plus de 100 fins de parties différentes.

A la mort de Philidor, le sceptre de champion de France passa à un autre Français, de la Bourdonnais. Après avoir défait le grand champion anglais Alexander MacDonnell, de la Bourdonnais fut reconnu « champion international du jeu des échecs ».

Ce titre fut conservé par la suite par un autre Français, Alexandre de Chapelles (1780-1847). Un élève de la Bourdonnais, Pierre de Saint-Amant, rencontra en 1843, pour le titre de champion du monde, le joueur anglais Howard Staunton. Cette rencontre qui

eut lieu à Paris, se termina par la victoire du joueur anglais. Par la suite, de Saint-Amant défait de nombreux autres champions européens. Ce fut lui qui en 1851, organisa le premier championnat international d'échecs. Celui-ci eut lieu à Londres en 1851 à l'occasion de l'Exposition mondiale. Cette date est importante car elle marqua un véritable tournant dans l'histoire des échecs.

Français, Russes, Britanniques sont les meilleurs joueurs

Ce championnat fut remporté par le Professeur Andressen de Bresslau. Malgré cette victoire, Staunton continua à se parer du titre de « Champion d'Europe » et à envoyer des défis aux champions des autres pays. En 1858, Paul Morphy de la Nouvelle-Orléans,

[Lire la suite page 30]

Ce jeu précieux vient de Perse



Le grand champion allemand Unzicker



L'Empereur Hirohito et la famille impériale du Japon pratiquent le jeu d'échecs



« Les navires de l'espace de l'an 2006 seront des appareils immenses, luxueux, pouvant transporter de 1,500 à 2,000 personnes. Ils seront mus par l'énergie atomique. Ce seront de véritables planètes se suffisant à elles-mêmes... » Ces lignes ne sont pas tirées d'un roman d'anticipation, mais du texte de l'intervention, à la « Conférence Interaméricaine de l'Aviation », qui s'est tenue à Miami, du capitaine Eddie Rickenbacker, président de la compagnie américaine de transports aériens « Eastern Airline ». « A ce moment, a-t-il ajouté, existera un service régulier interplanétaire ». Revenant à des temps plus proches, le même technicien a prédit qu'en 1960 les avions de transport réguliers voleront à une vitesse proche de celle du son — vitesse qui sera, en peu d'années, portée à 2,500 milles à l'heure.

Gros émoi dans les milieux scientifiques : le professeur B. O. Lehnert, de l'Institut Polytechnique de Stockholm, vient d'émettre des doutes sur la possibilité, non pas de lancer des satellites artificiels, mais de les maintenir sur leur orbite ! En traversant l'ionosphère, qui succède à la stratosphère, les satellites vont être soumis à un bombardement de corpuscules électrisés. Ils vont de ce fait se charger d'électricité. Cette électricité exercera une action de freinage dont les effets sur la course du satellite sont imprévisibles. Curieuse coïncidence : peu après les déclarations du physicien suédois, on apprenait que les satellites artificiels américains qui doivent être lancés au cours de l'été seront recouverts d'une couche d'or. Primitivement, ils devaient être recouverts d'argent. C'est à la dernière minute que les ateliers de Détroit chargés de la fabrication ont reçu des services techniques chargés du lancement, l'ordre de substituer l'or à l'argent pour le revêtement des engins.

Un laboratoire américain étudie pour le compte de l'armée de l'air la possibilité de propulser les futurs engins interplanétaires grâce aux rayons lumineux. Ces études restent pour le moment secrètes et, dans les milieux officiels américains, on se borne à déclarer que le procédé consisterait à utiliser la réaction des rayons lumineux sur « certaines catégories d'électrons des espaces interplanétaires » — explication qui reste bien mystérieuse. On ajoute, d'ailleurs, que la question n'en est qu'au stade des études préliminaires et qu'il reste de nombreux problèmes à résoudre avant qu'on puisse mener des engins dans les espaces interstellaires à une vitesse proche de celle de la lumière, soit près de 200,000 milles par seconde.

Quatre taureaux conduits à l'abattoir de Lille ont réussi à semer leurs gardiens. Au galop, ils ont parcouru les rues de la ville, provoquant la panique sur leur passage. Les bouviers lancés à leur poursuite réussirent sans trop de peines à en capturer trois. Mais le quatrième, furieux, fonçait sur tout ce qui se présentait à sa vue : deux piétons furent ainsi renversés et contusionnés. On dut avoir recours à la police qui l'abattit de deux rafales de mitraillette alors qu'il poursuivait ses exploits en plein centre de la ville.

Au zoo d'Amsterdam, trois jeunes pumas ont dû être enlevés à leur mère qui se comportait avec eux de telle façon que les gardiens craignaient qu'elle ne les mangeât. Les bébés-pumas ont été confiés à une chienne de grande taille qui les a immédiatement adoptés. Même incident dans un cirque ambulante français : « Prince » et « Mina », deux lionceaux de quelques jours, ont dû être enlevés à leur mère, la lionne « Princesse » et qui ont, eux aussi, été confiés aux soins d'une chienne. Il arrive fréquemment que les fauves en captivité tuent et dévorent leurs enfants.

Les journaux ont rapporté récemment l'odyssée de ce spéléologue anglais, Harry Theirons, qui passa vingt heures suspendu la tête en bas dans une étroite faille. Ce que l'on n'a pas dit, c'est que Theirons a pu être sauvé grâce à un garçon de quatorze ans, Timothy Hamlett. Dès que l'on eut découvert Theirons, les sauveteurs tentèrent de parvenir jusqu'à lui ; mais la faille était si étroite que seul un enfant de petite taille pouvait y parvenir. Timothy se proposa et réussit à faire passer au spéléologue une corde pour se cramponner, une bouteille de cognac, des couvertures et un paquet de graisse pour s'enduire les jambes et les protéger du froid. Timothy resta sur place jusqu'à ce que la faille ayant été élargie, on pût extraire Theirons. Le pauvre et courageux Timothy était si fatigué qu'il dut, lui aussi, être hospitalisé pendant quelques jours.

Au Zoo de Francfort, deux superbes tigres du Bengale vivaient dans une cage proche de celle réservée à des lions. Une simple grille les séparait. Entre lion et tigre, il n'existe guère de sympathie ; il semble que chacun veuille revendiquer le titre de « roi des animaux ». De cage à cage, à travers les barreaux, on échangeait donc grognements et insultes — en langage de la jungle. Une porte, soigneusement verrouillée, permettait le cas échéant de passer d'une cage à l'autre. Or, une nuit récente, les verroux qui la bloquaient se trouvèrent mal fermés. On ne peut évidemment croire que ce soit un des animaux qui les ait ouverts, aussi pense-t-on plutôt à la négligence d'un des gardiens. Toujours est-il qu'au matin, on trouva la porte ouverte. Par elle s'étaient rués les huit lions — cinq adultes et trois lionceaux — sur les deux tigres. La bataille fut féroce, à juger par l'état des lieux et des protagonistes du drame. Des mares de sang maculaient le plancher. Les tigres avaient été littéralement déchiquetés. Mais ils avaient offert une résistance désespérée car tous les lions sans exception étaient couverts de plaies et d'entailles.

« Les cloches ! Les cloches qui sonnent ! C'est le tocsin ! » Réveillés en sursaut, en pleine nuit, les habitants de Castagneto et de Bastia, deux villages italiens de la région de Bergame tendaient d'abord l'oreille puis, sautant du lit, ouvraient la fenêtre, entrebâillaient les volets. Alors apparaissait à leurs yeux un spectacle insolite : très haut dans le ciel, un voile fait de mousseline légère ondulait au gré d'un vent qu'on ne sentait pas sur la terre. Des projecteurs



L'hiver rigoureux aura été la cause de la mort de « Gustave et Caroline », les deux chimpanzés du Zoo de Granby, cadeau du Jardin Zoologique de Paris (Vincennes) ; on sait que « Gustave » était devenu une figure légendaire au Zoo, vedette de la TV, ami du Gouverneur-Général. Immédiatement des démarches furent entreprises par les autorités de la Société Zoologique de Granby et nous sommes heureux d'annoncer l'arrivée de « Gustave et Caroline II ». Les deux nouveaux pensionnaires sont âgés de 1½ an et pendant encore quelques mois seront sous les soins du vétérinaire-en-chef de la Société Zoologique, le Dr Noël Brosseau.

bien réglés le faisaient passer du blanc le plus pur au jaune paille, à l'orangé, au rose. Les volets s'ouvraient davantage. On s'interrogeait de fenêtre à fenêtre. « C'est un incendie, ça doit brûler chez Marco ! » affirmait l'un. « Taisez-vous, païens, et priez ! C'est l'archange annonciateur ! » cria une voix de fausset. Puis il y eut comme une grande lamentation venant du bout du village, une rumeur que perçaient quelques mots plus distincts : « Martiens... Débarquement... » Alors, dans les maisons de la place, ce fut la panique : « Les Martiens ont débarqué ! Ils arrivent ! Sauve qui peut ! » criait-on. Et tous de se vêtir à la hâte, d'em-

PÊLE-MÊLE

piler dans une valise pêle-mêle une poignée de billets, le châle de grand-mère, la photo de l'oncle d'Amérique, le tire-bouchon, un crucifix, le verre à dents... et de descendre en hâte sur la place. Dans le ciel, les draperies de rêve continuaient leur ballet. A genoux sur les pavés, la foule priait. Quand, entre un Pater et un Ave, le grand murmure des prières cessait, une musique légère faite de grésillements cristallins tombait du ciel. Et cela dura, dura... Enfin, les voiles célestes ralentirent leur ballet ; leurs couleurs éthérées s'estompèrent, la musique des anges se tut. Il n'y eut bientôt plus au-dessus des têtes que le grand ciel d'hiver, son cristal presque noir piqué d'étoiles. L'aurore boréale avait pris fin, phénomène si peu courant dans la région que son apparition avait provoqué la panique.

Massif avec son impériale, l'autobus apparut au coin de la rue. M. Paul Walker, lui, apparut sur le pas de sa porte. C'était ainsi chaque matin, sauf le dimanche : M. Paul Walker avait rendez-vous, à 8 heures 45 précises, avec l'autobus qui l'emportait vers son bureau à l'autre bout de la charmante petite ville anglaise de Hitchin. L'autobus, depuis longtemps, ne ralentissait plus : il savait M. Parker sportif. Bon enfant, l'autobus le laissait chaque matin gagner la course et sauter en marche sur la plateforme. Coudes au corps donc, M. Walker s'élança. Malheureusement, ce matin-là, une auto se trouva sur sa trajectoire : emporté par son élan, M. Walker lui « rentra dedans ». Le choc fut violent et la pauvre voiture en sortit avec une aile cabossée, ce qui, pour une voiture de bonne famille, et neuve, est le comble de la disgrâce. Poliment M. Walker s'excusa. Quant à l'autobus, un grondement, qui devait être un rire, secoua ses entrailles : il avait, ce jour-là, gagné la course. Mais l'affaire n'en resta pas là : la voiture blessée, par l'intermédiaire de son propriétaire, cita M. Walker en justice, et le juge lui donna raison. « Il n'y a pas de raison pour qu'un automobiliste subissant des dégâts du fait d'un piéton ne soit pas remboursé de la même manière qu'un piéton blessé du fait d'un automobiliste ! » déclara-t-il. M. Walker a été condamné à payer les réparations, soit 70 dollars.

« Tiens ! » murmura l'agent de la circulation, « la petite vieille a fait de l'auto-stop, ce matin ! » C'était à Naples, dans le quartier de Vomero. Aidée par le jeune homme qui conduisait la voiture, une femme aux cheveux gris descendait péniblement de l'auto. A petits pas, elle atteignait le porche de l'église Saint-Janvier et là s'installait sur un pliant. L'agent de la circulation la connaissait bien. Elle était là matin et soir, hiver comme été, tendant la main, demandant d'une voix plaintive la charité aux fidèles. Bien sûr, la mendicité est interdite, mais la petite vieille paraissait si digne de pitié qu'on faisait semblant de ne pas la voir. Le lendemain, à la même heure, la mendicante descendit de la même voiture neuve, fut aidée par le même jeune chauffeur. Et puis le surlendemain, et les autres jours. L'agent de la circulation n'y comprenait plus rien ; il fit part de ses scrupules au commissaire, qui ouvrit une enquête. Et voici ce qu'on apprit. Giuseppina Salzano vivait de la mendicité ; elle ne vivait même pas mal puisque ses gains journaliers atteignaient en moyenne 4,000 livres par jour (plus de vingt dollars). Elle se rendait fidèlement à son poste, sous le porche de l'église Saint-Janvier, où elle faisait « ses huit heures » : de 8 à 12 heures et de 16 à 20 heures. D'autre part, Giuseppina avait la vue très basse ; en forçant un peu, elle avait pu se faire passer pour aveugle et une pension lui avait été attribuée avec effet rétroactif. Un jour elle avait perçu les arrières de cette pension, ce qui représentait une somme rondelette ; elle l'avait consacrée à l'achat d'une petite voiture dont elle avait confié le volant à l'un de ses fils. Elle se rendait donc à son « travail » en voiture et revenait de même. A cause de sa semi-cécité, Giuseppina s'en est tirée avec un sermon du commissaire, mais son fils a été arrêté pour « instigation à la mendicité ». Pendant quelque temps, la mendicante qui roulait carrosse devra se passer de son chauffeur.

Une des plus connues des nombreuses fontaines de Rome, la « Barcaccia », a servi de baignoire à un cheval de fiacre. Le sculpteur qui la tailla, P. Bernini,

MAGAZINE

ne songeait certainement pas à cet usage lorsqu'il la conçut. L'animal gagne son foin et son avoine en traînant, à petit trot, une « carrozzella », c'est-à-dire une calèche que louent les touristes désireux de visiter la ville éternelle sans trop se fatiguer. Cocotte (appelons-la « Cocotte » — pourquoi pas ?), ayant terminé son service de la matinée, le cocher l'avait dételée et s'apprêtait à lui présenter son repas de midi, lorsque passa un gros camion — gros et bruyant — si bruyant que « Cocotte » prit peur, rua et fila au galop, poursuivie par le cocher mais bien en vain car le paisible cheval de fiacre s'était soudain mué en cheval de course. Semant la panique parmi les piétons, provoquant des coups de freins brutaux chez les automobilistes, « Cocotte » parcourut au grand galop quelques-unes des rues les plus animées de Rome, et arrivant sur la célèbre « Piazza di Spagna », avisa la fontaine et, d'un bond gracieux, sauta dans la grande vasque. Calmée par le contact de l'eau fraîche, la bête baissa la tête et, altérée par l'effort, se mit à boire. Sur ce, arriva le cocher, suant, soufflant et gémissant. « Per la Madona! Sors de là, ingrat animal! » — cria-t-il. « Hin-hin-hin! » — hennit le cheval. « Tiens, bribona! Regarde la belle avoine! » — cria l'homme en tendant vers la bête le sac plein de pécotins. Tentée, la bête approcha, renifla. Mais le rebord de la vasque de pierre était haut, le fond glissant... « Cocotte » était prisonnière. En désespoir de cause, on fit appel aux pompiers. A grand renfort de treuils et de palans, les hommes du feu réussirent à sortir de l'eau la bête prisonnière. « Cocotte » a repris sa place dans les brancards de la « carrozzella », mais il semble bien que depuis son aventure, elle dresse plus fièrement la tête.

Un chaland chargé de deux cents tonnes de mazout faisait récemment naufrage sur la Tamise et son chargement se répandit sur l'eau. Un groupe de cygnes blancs, pris dans la tache huileuse, manifesta bientôt des inquiétudes: les plumes poissées par le mazout, il devenait impossible aux oiseaux de voler et très difficile de trouver à manger en fouillant la boue de leur bec. La « Société pour la prévention de la cruauté à l'égard des animaux » a fait recueillir les cygnes qui ont été soigneusement « dégraissés » avant d'être remis à l'eau, loin de la tache de mazout.

A Rome s'est ouvert récemment un « café des fiançailles »; les clients, en dégustant un gâteau, y trouvent, dans un petit rouleau, un portrait de femme ou d'homme désireux de se marier; si le client désire faire la connaissance du portrait, il lui suffira de se présenter au bureau de l'établissement où tous les renseignements lui seront fournis.

Maddalena Calaprice, une jeune maman de Foggia, a donné le prénom d'Europa à sa petite fille venue au monde à l'instant même où les délégués signaient au Capitole, les traités consacrant l'unité économique et atomique de l'Europe.

Un funambule suédois, Allan Lunberg, a battu de quatre minutes le record qu'il détenait déjà de séjour sur une corde raide: il a réussi à « tenir » pendant 34 heures. C'est à Upsala qu'a eu lieu la tentative: Lunberg est monté sur la corde raide le samedi matin, à 11.04 heures et n'a terminé sa « promenade » que le dimanche, à 11.04 heures. Record mineur! direz-vous. Eh bien, essayez donc d'en faire autant!

« Deux hommes enfermés dans une fusée pour un long voyage dans l'espace ne tarderaient pas à se prendre en grippe » — a déclaré le colonel William Davis, du Bureau de recherche de l'armée américaine de l'Air, à un Congrès de spécialistes des fusées. « Si les passagers sont quatre, ils auront tendance à former deux groupes ennemis. La solution est de constituer des équipages de trois hommes ». De tels voyages à trois pourraient commencer d'ici dix ou quinze ans — d'après le colonel Davis. Il va falloir songer à nous faire inscrire!

A l'hôpital Princesse-Béatrice, à Londres, Mme Monica Wilson a accouché d'une fille, — mais 14 semaines

avant-terme. Le Docteur avait prévenu la maman: « Je crains que votre bébé ne vive pas. » Et après la naissance, l'enfant ne criant pas, il répéta: « Votre bébé est mort ». Une nurse téléphona à M. Wilson: « Votre bébé est mort, votre dame va bien ». Et M. Wilson télégraphia la triste nouvelle aux parents de sa femme. Lorsqu'il arriva à la clinique, on lui cria « Votre fille est vivante, elle a bougé 10 minutes après sa naissance ». Aujourd'hui, la toute-petite Mary-Nicola se développe dans la couveuse; elle est venue à 25 semaines, — une portée normale dure 39 semaines, — un enfant né avant 28 semaines survit rarement, et la plupart de ceux nés avant 32 semaines meurent également.

Pendant 45 ans, un habitant de Lancaster occupait régulièrement, avec sa femme, les deux mêmes fauteuils du cinéma de leur quartier, — exactement 6,750 fois; le cinéma vient d'être démoli, mais les deux fidèles « abonnés » ont reçu leurs fauteuils comme cadeau.

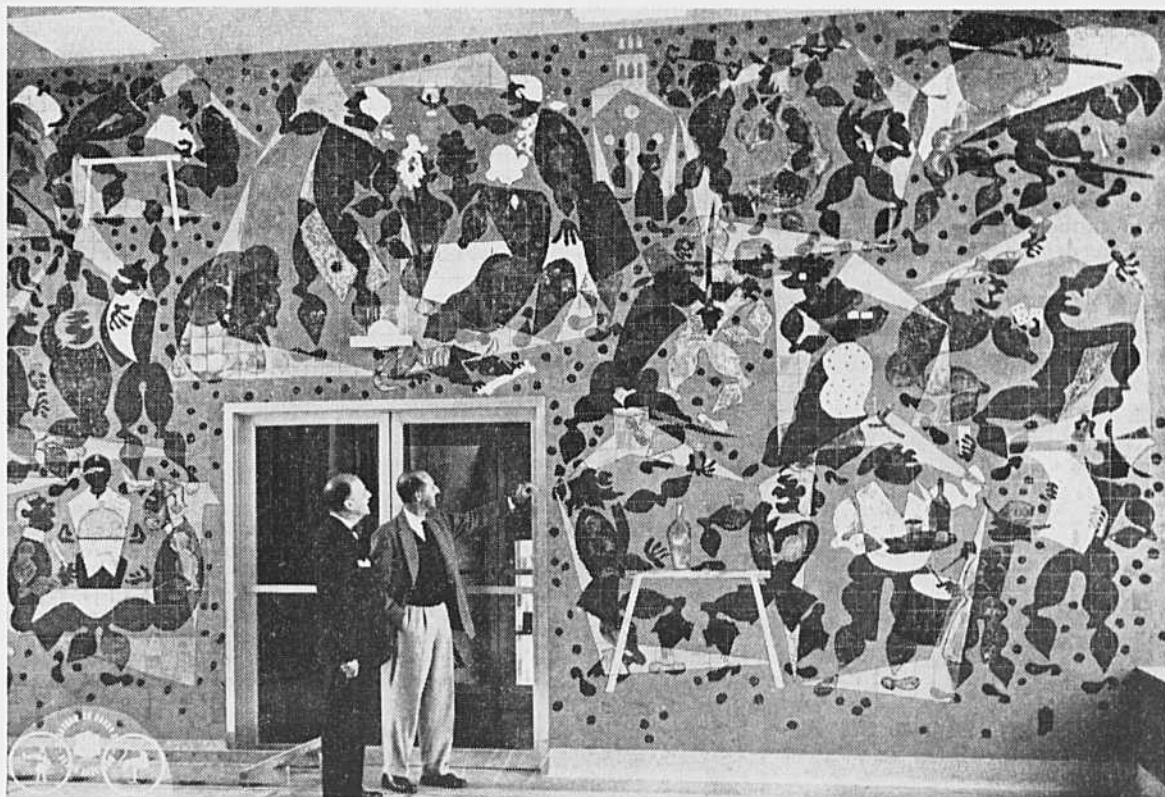
La Reine Elisabeth va recevoir sous peu le comité de la Société Contre les Sports Cruels; cette Société a réprouvé publiquement la participation de la Reine à des chasses et l'une des dirigeantes, l'institutrice Miss Georgina Horsfall, n'a pas hésité à déclarer aux journalistes: « Notre pire ennemie, c'est la Reine! » La Reine avait admis ses enfants à une récente chasse au renard; au cours de ces chasses, les chiens poursuivent la bête pendant des heures, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée.

D'après enquête menée par les instituteurs et professeurs anglais en collaboration avec les médecins, 3 enfants sur 4 sont déjà fumeurs réguliers; l'âge de

« L'arpège », un yacht de 39 pieds de long jaugeant 16 tonnes, a été lancé d'un petit port de Floride (Etats-Unis) pour une longue croisière: les îles françaises du Pacifique, après avoir gagné cet océan par le canal de Panama, puis le tour du monde, si tout est allé bien jusque-là. Mais ce qui fait l'originalité de « L'arpège », c'est qu'il est entièrement construit en matière plastique. Il a été réalisé sur les plans d'un ingénieur français, M. Jean Filloux. Jean Filloux est d'ailleurs un spécialiste de la mer: en 1951, il avait traversé l'Atlantique seul à bord d'un petit voilier à deux coques, le « Copula ». Bien entendu, Jean Filloux fait partie de l'équipage de « L'arpège ». Il est accompagné d'un autre Français, le cinéaste Christian Cambazard et d'un Américain, l'ingénieur chimiste Donald Nelson. Au cours de cette croisière, les hardis navigateurs espèrent démontrer que les matières plastiques sont largement utilisables en construction navale. Ils se livreront également à l'étude des vagues et des vents. Enfin ils comptent rapporter plusieurs courts métrages cinématographiques.

C'est une comédie, mais une comédie qui eût pu finir en tragédie. Elle a eu pour théâtre un passage à niveau de la ligne Barcelone-Port-Bou (à la frontière française) et pour acteurs le garde-barrière et... mais vous verrez vous-même. Donc, le garde-barrière, un vieil homme, se chauffait aux rayons du pâle soleil d'hiver, assis, le dos à sa guérite. Survint un animal, un quadrupède, souple et musclé. « Caramba! », dit le garde-barrière qui, comme tous les solitaires, avait pris l'habitude de parler seul et à haute voix. « Caramba! Voilà un fameux chien! ».

La bête s'éloigna, revint, s'éloigna encore, revint de nouveau, frôla l'homme, le flaira, émit un ronronnement. Le brave homme, grand ami des bêtes, passa sa main sur l'échine au poil rêche, gratta l'animal derrière les oreilles et puis pensa: « C'est sûrement un chien perdu. Son maître aura certainement de la peine: c'est une si belle bête. Je vais le mettre en sûreté ». Aussitôt pensé, aussitôt fait. Notre homme saisit le « chien » par la peau du cou, le tire — sans d'ailleurs que la bête oppose la moindre résistance — jusqu'à la guérite où il l'enferme. Puis, aucun train



Voici une belle photo des mosaïques qui ornent le restaurant du Jardin Botanique de Montréal, où de nouvelles serres ont été inaugurées cette année. L'œuvre murale est de La Palme.

ces fumeurs précoces va de 11 à 16 ans; ce chiffre est, paraît-il, normal; mais sur les 9,500 fumeurs écoliers, il n'y avait pas 500 filles.

Exclamation du juge Oliver au tribunal de Leeds: « Ces odeurs de cuisine en pleine cour d'assises sont nauséabondes! » Et il fit parfumer toute la salle. Les odeurs proviennent du Restaurant municipal installé dans les sous-sols du palais de justice.

n'étant signalé, il se dispose à aller au village pour faire part de sa trouvaille au poste de garde civile. Mais voilà que, derrière lui, venant de la guérite, éclate un rugissement furieux, un rugissement qui éclaira vite notre garde-barrière sur l'identité du « fameux chien »: c'était une lionne, de bonne taille et de bon caractère, qui s'était échappée d'un cirque de passage. Le dompteur a retrouvé sa lionne. Quant au garde-barrière compatissant, précisons qu'il est passablement myope.



Trois brins de baseball

■ L'autre soir, à Chicago, le célèbre Jackie Robinson, qui sera le premier joueur de couleur à faire partie du Panthéon des Immortels, y est allé d'un bijou de discours devant près de 3,000 jeunes sportifs de sa race.

L'ancien second but du Montréal et du Brooklyn a vu tant de choses par le monde du baseball, depuis une douzaine d'années, que ses avis sont précieux. De ses paroles nous avons retenu, particulièrement, celles qui firent allusion aux joueurs noirs désireux de se tailler une place au sein du baseball organisé. Il déclara en substance :

« Le baseball professionnel n'est pas un jeu au sens que l'on donne ordinairement à ce mot. Il n'est pas un banal passe-temps, une simple distraction. En même temps qu'il se concrète en une farouche bataille avec le rival, il exige une lutte implacable et secrète avec soi-même, avec la facilité, avec la paresse. Et c'est ce qui l'ennoblit.

« Il ne saurait y avoir de récompense sans mérite, de triomphe sans douleur. La qualité primordiale d'un bon joueur de couleur est le savoir-souffrir. La victoire sur le losange est le corollaire d'une autre victoire sans témoins, d'une victoire remportée quotidiennement, à toute heure, à force de courage et de volonté. Vous savez tous, sans doute, que la race noire, tout au moins prise dans son ensemble, souffre, dans le Sud des Etats-Unis sur-

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

tout, d'une certaine déconsidération. Cet état de choses semble diminuer d'intensité, heureusement. Certains Américains accordent volontiers aux athlètes noirs tous les défauts de la création. Pour secouer le joug d'une aussi ridicule réputation, Larry Doby, Don Newcombe, Roy Campanella et moi-même, de 1946 à 1950, avons tous mis nos espoirs dans les mains du bon sens. Nous avons prouvé à quelques joueurs blancs du Sud que leurs insultes n'atteignaient pas nos tendons d'Achille.

« Quant à moi, je n'ai pas accepté cette mission de bon cœur, au début, en 1946, alors que j'arborais les couleurs du Montréal. A la suite des excellents conseils de M. Branch Rickey, l'un des plus gentilshommes qui soient, j'ai réussi à vaincre la vie facile, le climat aimable, la douceur de l'air et de l'horizon, qui rendent plus répugnante l'idée de souffrance. A cinq reprises, j'eus l'envie de tout lancer au vent. M. Rickey m'a pleinement convaincu de prendre mon courage à deux mains. Et l'on dit que j'avais une bonne paire de mains !... Après avoir chassé ces nuages noirs, j'ai trouvé tout naturel de voir, dans le baseball professionnel, majeur tout particulièrement, triompher des athlètes disposés à la dure école de la nécessité ou habitués à se défendre contre des éléments contraires, qui connaissent la rigueur de l'anathème originel et savent le prix de la vie gagnée à la sueur de son front. Et, alors, on se console en proclamant la vertu de qualités raciales, comme si elles étaient innées, comme si la souffrance n'avait pas pour tous la même amertume. Certes, il y a des différences de mérite, dans la solide éducation que le joueur professionnel, quelles que soient sa race et sa cou-

leur, a dû se donner. Le joueur de couleur n'y étant pas parvenu court après une gloire illusoire, ne peut pas briller longtemps dans les ligues majeures.

« Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? Savoir surmonter la peine morale, faire taire en soi tout ce qui grince est une nécessité inéluctable. Un joueur de baseball des ligues majeures ne donne rien, s'il ne donne tout de lui-même. C'est à ce critérium que l'on reconnaît les caractères bien trempés. Et n'oubliez jamais que cet état d'âme éloigne de toutes lâchetés, de toutes tricheries, préserve des défaillances et des abandons. C'est dur pour un joueur de couleur, qui tient à gagner sa vie honorablement dans les grandes ligues, où beaucoup sont appelés mais peu d'élus.

« Si vous avez la chance de pousser une pointe vers Montréal, ne le manquez pas. Vous n'aurez pas à souffrir de l'atmosphère des spectateurs, dont la majorité est canadienne-française. J'en garderai toujours un souvenir sans pareil, gravé en lettres d'or dans mes méninges. »

Ce n'est pas la première fois que Jackie Robinson rend un témoignage de semblable sympathie à notre public payant.

Deux brins de golf

■ Une quantité d'histoires courent sur le gazon au sujet des véritables origines du golf. Elles sont toutes aussi vraisemblables les unes que les autres. Voici la version la plus sensée que nous avons relevée dans une revue américaine, se spécialisant dans ce beau sport en plein air :

Le golf fut inventé, en Ecosse, la

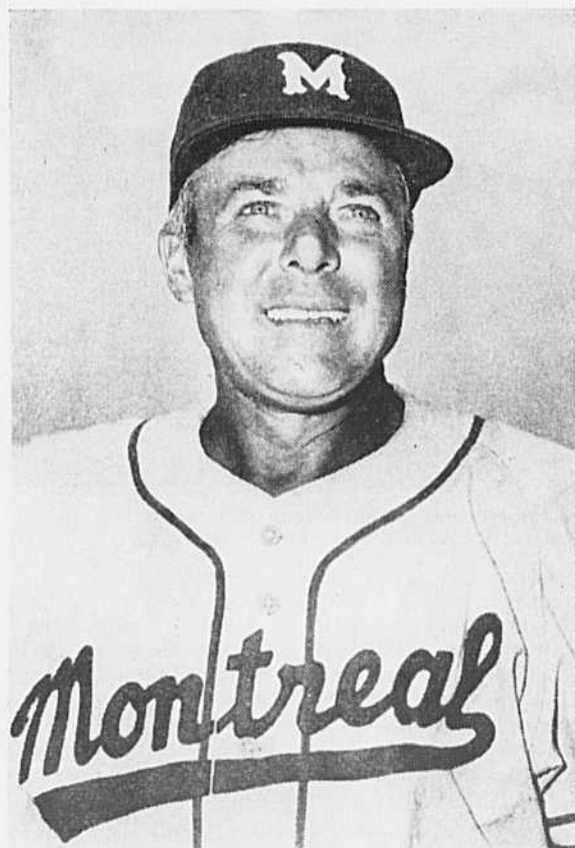
même année que Christophe Colomb découvrit l'Amérique. En l'an 1492, il y a donc 465 ans, ce n'est pas d'hier, un jeune berger du nom de Johnnie Golf gardait ses moutons sur la plage, qui s'étend aux environs de Dundee, sur la mer du Nord.

Tout en déambulant, il s'amusa à donner de grands coups de houlette dans les galets qu'il rencontrait sur son chemin. L'un de ces galets roula dans un trou de crabe. Au lieu de le ramasser et de continuer comme précédemment, le petit Johnnie imagina de sortir le galet à coups de houlette. Il y réussit. Charmé, il continua. Bientôt, malgré son jeune âge, 17 ans, il logeait le galet dans les endroits les plus divers : sur des monticules, dans les varechs, etc., d'où il l'extirpait, toujours grâce à son engin de bois.

Le noble sport du golf était inventé. Depuis, on apporta, certes, des modifications aux règles, ainsi qu'aux instruments de jeu, puis le golf est devenu une industrie de plus de dix-sept milliards de dollars, sur notre globe. Le galet devint une balle blanche. La houlette prit des formes nombreuses et diverses, en devenant des bâtons de golf de différents genres. Quant au nom, il reste celui du jeune berger qui, un jour d'ennui, chassait sur la plage un galet devant lui, dans des trous de crabes.

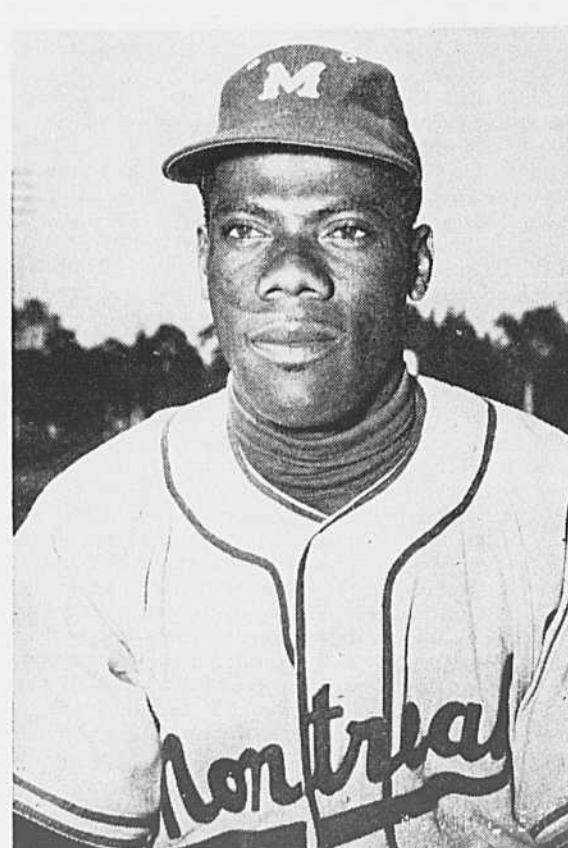
L'un de nos amis qui, il y a plus de 25 ans, considérait ce sport « bon seulement pour les petits vieux », est enchanté de ce sport depuis trois ans. A 49 ans il pesait 215 livres. A 52 ans son poids est descendu à 175 livres. Pour un homme de six pieds, rien de plus normal.

Trois ou quatre fois par semaine, en plein soleil de deux heures, dans une



Les menaces continuent de peser sur le genre humain. Conséquemment, le gérant du Montréal, Greg Mulleavy, n'en est pas exempt. Lorsque l'un de ses joueurs commet une bétise, un manque de jugement, un autre ne cogne pas la balle en lieu sûr pour faire compter les joueurs nichés sur les buts, un petit nombre de jeunes spectateurs, poursuivant leur course agitée vers la stupidité, se plaisent à lui lancer des chous par la tête. Il subit ces horions, philosophiquement.

Clyde PARRIS, le nonchalant troisième but des Royaux, reprend le terrain perdu au bâton. C'est le frappeur de la Ligue Internationale qui a le plus de chance d'expédier la balle dans l'un des deux trous du tableau Molson's, au champ droit du Stadium, ou dans celui des Jets de Columbus. A Montréal, l'exploit lui rapporterait \$10,000, tandis qu'à Columbus, une fortune de \$100,000 chatouillerait sa rate. A coup sûr, s'il réussissait à faire entrer la pilule blanche, Clyde disparaîtrait dans la brume...





Malgré ses 51 ans révolus, l'ancien champion du monde des boxeurs poids lourds, MAX SCHMELING, paraît plus jeune que son âge. Il vit dans l'aisance, à Hambourg, Allemagne, où il enseigne, dans ses moments de loisir, les rudiments de la boxe à plusieurs jeunes pugilistes allemands. Récemment, il rendit visite aux jeunes élèves de son ancienne école, qu'il fréquentait, il y a 40 ans. Il leur conseilla de ne jamais devenir boxeur professionnel, de pratiquer la boxe pour apprendre à se défendre, sans plus : "Si j'avais un fils, je n'en ferais jamais un boxeur. C'est un métier trop dur. J'ai eu de la chance. Je n'éprouve aucun des troubles dont souffrent presque tous les boxeurs qui prennent trop de coups de poing. J'ai conservé mes deux yeux, mes mains sont à peine abîmées. C'est un métier trop dur pour d'autres raisons. Il exige un organisme particulier. Les boxeurs seuls savent ce qu'une carrière de pugiliste représente de courage, de dépenses physiques et morales. Seuls ils en connaissent les aléas, les découragements, les petits côtés, tout ce que le public ne voit pas et qui est le plus important... Vous ne voyez guère que les champions. Mais combien de toquards à côté ! Combien de pauvres jeunes gens, qui s'obstinent dans un métier où ils n'ont aucune chance de percer, et qui finissent obscurs, abîmés pour le reste de leur vie ? La gloire ? J'avoue que son baiser est enivrant, mais dure-t-il longtemps ? Célébrez aujourd'hui, oubliez demain. Certes, il y a de beaux moments, mais combien de découragements sont-ils le prix ? La boxe est un sport fait pour quelques natures d'élite. Ne l'oubliez pas, jeunes gars ! Je ne veux pas vous décourager. En ce qui m'intéresse, ce serait à recommencer que, sûrement, je recommencerais. Je vais vous faire une confidence : je voudrais bien être de trente ans plus jeune !"

détente cadencée des bras et des épaules, il frappe la petite balle de golf avec force, en essayant, jusqu'à l'ultime seconde, d'appliquer les conseils de Jules Huot et Damien Gauthier.

Chaque fois qu'il réussit un coup en long, il est inondé de sensations neuves et irréfutables. Il comprend que sa volonté l'a fait rentrer dans le groupe des élus et que, désormais, le jeu lui livre lentement ses raffinements les plus cachés. Il est pris, roulé, brassé par une vague de bonheur si forte que ses lèvres se mettent à trembler doucement lorsqu'il expédie la pilule blanche dans le trou d'une distance de 15 à 20 pieds. Et le bruit que fait la balle, en finissant sa course, fait battre délicieusement son cœur...

Cet homme d'affaires de 52 ans, conquis par ces longues promenades en plein air, se croit de taille à vaincre Maurice Richard et Jean Béliveau. Il a des tas de croûtes à manger...

Ses nombreux amis remarquent un changement dans son aspect, ses allures et sa manière d'être. Son visage s'est hâlé, son teint est bruni, comme les gens du Sud. Il prend un air moins sérieux. Bref, il rajeunit. C'est ce qui compte dans la vie, messieurs de 50 ans et plus, n'est-ce pas ?

Choses et autres

■ Vous pouvez parier votre chemise qu'un autre combat Logan «Kid» Bassey-Chérif Hamia, pour le championnat mondial des boxeurs poids-plumes, 126 livres, sera disputé, à Paris, où les pugilistes de petit tonnage sont des plus prisés. Cette bataille rapportera plus de \$135,000, soit près de \$35,000 à l'Algérien Hamia, portant une médaille de Notre-Dame-de-Fatima

comme porte-bonheur, un peu plus à Bassey, le favori... Si les membres du Conseil canadien des arts considèrent le ballet comme de la culture (ils verseront des milliers de dollars, annuellement, pour améliorer cet art de la danse), nous ne voyons pas pourquoi le patinage de fantasia, l'un des plus beaux sports qui soient, ne recevrait pas le même traitement. A ce sujet, Toronto, Ottawa, Vancouver, Winnipeg — Montréal ramasse les casquettes — veulent obtenir, pour le patinage de fantasia, une large part des subsides du gouvernement fédéral versés à la culture. Ils ne toucheront que des miettes, s'il en reste...

■ Alors que les combats de lutte entre femmes — spectacles dégoûtants — sont prohibés à Verdun, Thetford-Mines, Québec, les autorités montréalaises passent leur temps à se laver les mains, à tel point qu'elles s'usent les majeurs et les pouces, en attendant de les sucer... Le vétéran Casey Stengel, géant des Yankees de New-York, sort de sa solitude, s'apprête à lancer ses foudres sur la tête de deux ou trois de ses joueurs. Comme l'a si bien dit, l'autre jour, notre aimable confrère «Gerry» Gosselin : «Ils ne sont pas les seuls athlètes à se payer une incartade. Mais ils ont eu le mauvais goût de se faire prendre... Des vedettes de cette sorte ne devraient jamais se montrer dans des boîtes de nuit. Même s'ils n'ont pris qu'une consommation, il rencontrera toujours des spectateurs qui n'auront pas compté. Ils attribueront ces échecs à ces rendez-vous nocturnes. Les champions du monde devraient, mieux que les au-

[Lire la suite page 29]

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —

par RANY

réponse à FLEUR DE MAI

J'ai grand envie de vous disputer d'avoir lâché prise si vite. Une femme instruite peut aussi bien faire bon ménage à la campagne qu'à la ville. Mais revenons à votre écriture. Aucune hésitation, aucun enchevêtrement, beaucoup de précision, beaucoup de détermination, beaucoup d'idéal. Mais trop d'attachement aux enseignements reçus, absence de maturité.

Vous aimez tout ce que vous faites, vous savez faire votre bonheur de petits riens qui agrémentent la vie, vous n'aimez pas les discussions vives, vous préférez céder temporairement, vous avez une confiance inouïe dans la nature humaine et vous croyez que les événements vous conduisent là où vous devez aller. Il paraît que c'est vrai pour au moins la moitié de notre vie. Mais il reste l'autre moitié...

Continuez à marcher, si vous vous en portez bien, mais si vous pouviez accélérer le pas, juste un peu, peut-être rejoindriez-vous plus vite celui qui vous attend.

réponse à GUYLAINE "BONTEMPS"

Vous aimez bien des choses, Guylaine, je ne puis vous en blâmer, vous avez des talents multiples et vous avez eu la chance d'en développer plusieurs en même temps. Le premier inconvénient, c'est que vous êtes non satisfaite de vous-même. Vous n'avez rien fait de sérieux jusqu'à date. Vous n'attendez que le moment propice pour vous donner à une tâche de valeur, mais il faudrait quelqu'un pour vous stimuler constamment, puis vous êtes influençable, vous craignez un peu l'effort soutenu, tout vous a assez bien réussi jusqu'à date.

Il est fort heureux qu'en vieillissant vous sentiez un peu le vide de votre existence actuelle. Puis vous avez assez de franchise pour reconnaître que vous pourriez donner tellement plus. Alors pourquoi ne pas verser dans le sens de votre beau projet ? «Ce que femme veut Dieu le veut». Vous avez toutes les qualités pour réussir dans cette profession. Puis une connaissance plus profonde de la nature humaine vous apporterait ce sérieux que vous dites ne pas avoir encore. A votre âge, tout nous attire, mais l'on ne sait pas trop où se diriger, sauf si un jour un centre d'attraction assez puissant pour nous éveiller et nous captiver pour de bon. Je vous le souhaite bien sincèrement.

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8 1/2" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

réponse à ANNE (Alma)

Vous êtes d'une prévenance sans pareille. Votre lettre m'a donné du travail, et je m'en porte fort bien, autrement, je ne pourrais justifier mon métier.

L'on doit beaucoup s'amuser en votre compagnie, vous n'êtes pas compliquée, mais vous avez des réparties toujours inattendues. L'on peut toujours obtenir votre collaboration sans supplications inutiles ; vous dites votre façon de penser sans détour, mais vous y mettez une note si amusante que la vérité la plus dure s'accepte de vous.

Vous aimez les extravagances, vous les recherchez même ; autant vous pouvez être gamine, autant vous pouvez vous faire petite fille. La discipline trop rigide vous étouffe, mais pas longtemps, vous savez aussitôt vous en sauver sans trop d'écorchures.

Vous êtes raisonnable, mais il ne faut pas vous importuner avec les détails. L'inspiration du moment vous suffit, du moins vous le laissez croire. Je parierais que vos improvisations au piano sont tout à fait de bon goût et très personnelles. J'aimerais bien vous entendre.

réponse à "GOUTTE DE ROSE"

Que vous êtes sage d'avoir pardonné. Espérons que cet effort vous apportera la tranquillité et que vous finirez par reconquérir toute votre assurance et que vous pourrez sourire sans trop d'effort, et que vous vous permettiez bientôt jusqu'au rire éclatant et sonore de votre enfance. Vous êtes d'une délicatesse inexprimable, et vous en souffrez terriblement. Il ne faut jamais vous brusquer, vous vous manifestez lentement et peu à la fois. Sans doute avez-vous vos raisons, tout de même, c'est un obstacle sérieux à votre guérison. Il m'est bien difficile de lire votre graphisme, certains points capitaux m'échappent, et il est si facile de se tromper, et je ne voudrais pas du tout vous accabler aujourd'hui. Alors, il n'en tient qu'à vous de m'éclairer. Au revoir.

réponse à "FRANÇOISE faible en français"

Vous avez tracé un portrait assez juste de vous-même. Mais permettez-moi de rectifier. Vous ne serez jamais douce malgré vos nombreux attendissements et c'est d'ailleurs ce qui permettra aux autres de vous calmer et

vous ramener à la raison bien vite. Vous ne serez jamais brutale, mais plutôt colérique. Vous n'êtes pas irrégulière, au contraire, vous suivez le cycle de la lune. Puis vous êtes entière, c'est pour cela que vous vous promenez d'un extrême à l'autre sans longue transition.

L'amour n'est pas le partage exclusif des doux et humbles de cœur. A ce compte, la terre serait pauvre en capital humain. Vous avez de l'initiative, vous réussissez dans tout ce que vous voulez ; vous avez de la franchise, vous vous faites ainsi pardonner vos plus grandes bêtises ; vous êtes fidèle à tous vos engagements et vous ne vous laissez pas abattre au premier obstacle. Votre confiance dans l'avenir est inébranlable. Que voulez-vous de plus sinon un peu plus d'infatuation pour prévenir vos éruptions volcaniques.

réponse à GRACIEUSE (Prévile)

Que de grâce et de charme doivent se dégager de toute votre personne. Ne soyez donc pas surprise du nombre toujours croissant de vos admirateurs. Pourvu que vous choisissiez celui qui vous conviendra le mieux. La tâche ne sera pas facile, vous êtes une femme que tous les hommes peuvent aimer. Vous n'êtes pas à l'abri des reproches, comme celui d'être trop coquette et d'attacher trop d'importance aux charmes extérieurs de vos amis. Si vous considérez que la tenue extérieure est un signe de la tenue morale, votre façon d'agir n'est que louable. Malheureusement, il n'y a pas toujours concordance.

De fait vous avez beaucoup d'ambition sociale et vous attendez votre but. De là à vous prédire le bonheur, c'est autre chose... Jusqu'à date, votre existence, si je m'en tiens à vos confidences, n'a été que sourire et enchantement. Tant mieux, mais alors aurez-vous la générosité d'en donner autant ? Oui, si nous oublions toutes les impatiences que vous vous permettez devant un refus ; oui, si nous oublions tous les caprices que vous vous accordez sans scrupules ; oui, si vous cessez d'être papillon.

réponse à SILHOUETTE

A votre âge, avec de telles dispositions ? Vous ne resterez pas silhouette longtemps, vous deviendrez une réalité bien imposante. Votre don de persuasion, votre intelligence brillante, votre volonté de fer ne peuvent

faire de vous qu'un homme valeureux. Il vous tarde d'agir, mais acceptez tout de même de vieillir un peu. C'est dommage que les armes modernes combattent l'ennemi d'une façon si rapide, autrement, l'on vous aurait promu très vite au grade de grand capitaine d'armée.

Je comprends votre enthousiasme aux sports les plus violents et les plus rapides. Malgré tout, vous demeurez un tendre : les beautés de la nature peuvent vous émouvoir et la littérature vous enchante. Je crains pour vous un grand déchirement de cœur le jour où le choix d'une carrière s'imposera. Mais vous êtes bien habile, vous pourriez tout combiner.

réponse à RACHEL D. (Montréal)

Vous ne me dites rien de vos activités présentes, mais je comprends très bien que vous ne vous sentez pas à l'aise à votre travail et que le milieu ne vous plaît guère. C'est dire qu'il ne correspond nullement à vos possibilités lesquelles sont assez nettement orientées du côté artistique. Vous me parlez de décoration et d'enseignement. Les deux vous conviennent, car vous avez l'esprit clair, vous êtes d'une patience à toute épreuve, et vous savez persuader facilement. La formation vocale que vous avez reçue en plus ne peut que rendre votre tâche plus agréable.

Par contre, il y a beaucoup d'agitation, il y a des retours constants vers le passé. Un échec n'est pas synonyme de faillite. Il y a un conflit chez vous ; vous pourriez aussi bien réussir dans une carrière bien féminine, mais en même temps vous vous sentez attirée par la vie d'intérieur. Pour concilier les deux, essayez l'une en attendant l'autre. Qu'en dites-vous ?

réponse à ANDREA L. (Hamilton)

Pourquoi vous mépriser de la sorte quand vous savez fort bien que l'on vous admire partout où vous circulez. Ce qui vous fait mal, c'est de ne pas vous sentir aimée. Pour y arriver, vous vous y prenez mal, vous faites le maximum pour attirer l'attention, au lieu de vous intéresser en toute sincérité à votre entourage. Puis vous jouez constamment à la rivale, vous ne voulez pas admettre qu'une autre manifeste quelque supériorité. Tout de

[Lire la suite page 30]



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

A propos des "Plouffe"

J'ai reçu de Rimouski une lettre charmante signée d'une lectrice du *Samedi*. Elle me parlait des *Plouffe* et surtout des épisodes «Tootsie» que j'ai critiqués défavorablement, il y a quelques semaines. En gros, cette personne me disait que le sujet traité par Roger Lemelin était tout à l'honneur de l'écrivain, que les filles de l'espèce de Tootsie méritaient qu'on leur montre quelque intérêt, surtout, dans une province où le mot «prostitution» fait frémir de la tête aux pieds. Elle admirait le courage qu'avait eu l'auteur de s'attaquer à un sujet tabou, et pensait que la leçon tirée de l'émission avait pu être favorable à plusieurs spectateurs.

J'espère résumer de façon juste la missive pleine d'intérêt que cette lectrice a pris la peine de m'écrire. Avant de lui répondre, je la remercie des gentillesses qu'elle m'a adressées en même temps. J'aimerais connaître davantage l'opinion des habitués du *Samedi*. Nous pourrions engager des discussions, qui, j'ose le croire, ne manqueraient pas de piquant...

Le problème abordé par monsieur Roger Lemelin ne me rebute pas, et j'aurais été la première à crier «bravo» s'il avait été solutionné par des moyens plus plausibles, par des dialogues plus humains et non pas par-dessus la jambe comme l'auteur s'est plu à le faire.

En d'autres termes, ce n'est pas le sujet que j'ai désapprouvé, mais la façon dont il a été traité.

Comprenez-moi: il était temps qu'un auteur de télé-roman fasse preuve d'un peu de hardiesse en attaquant d'autres thèmes que l'amour pur et parfait, (si jamais il en fut), la jalousie, l'orgueil, etc... etc...

Roger Lemelin a trouvé le moyen de passer, sans que la critique pour lui ne soit trop sévère, quatre ou cinq émissions où quantité de termes crus ont été employés, où il a présenté des personnages aux caractères crasseux, sans morale et sans scrupules... Jusqu'ici, je suis d'accord avec vous. Mais, pour en arriver à quoi? Quel bien a-t-il donc fait? Aucun.

Il a cru habile de mêler la religion à une histoire de prostitution. La chose est possible. Mais avez-vous réfléchi une seconde au ridicule de la situation? Quand vous avez vu la malheureuse Tootsie en voile blanc et en robe de communiant, n'avez-vous pas éclaté de rire tout simplement?

Encore une fois, je ne dis pas que la conversion d'une fille de vie soit impossible, mais j'ai trop senti chez Lemelin le désir de faire accepter par un public étroit un sujet qui le rebute, en y apposant cette touche de religion qui sauve la face et les apparences.

Si le simple amour de Guillaume avait amené Tootsie à regretter sa vie passée, l'histoire en aurait été plus vraie, plus juste et tellement plus logique! On aurait dispensé le spectateur de cette scène de première communion qui a permis à ceux qui ont la foi de sourire devant tant de naïveté, et à ceux qui ne l'ont pas, de se payer une bonne pinte de rire. C'est ce dernier point que je déplore et qui m'a choquée.

Je ne parle pas à travers mon chapeau, croyez-moi. Ayant eu l'occasion d'interviewer plusieurs prêtres à *Carrefour*, j'ai pu leur parler des *Plouffe*. Tous m'ont avoué leur surprise et ont employé bien nettement le qualificatif «ridicule».

Voilà, mademoiselle, les raisons de ma réticence. J'ai été aussi franche avec vous que vous l'avez été avec moi.

Encore une fois, merci d'avoir pris le temps de m'adresser votre lettre. Veuillez, je vous prie, le faire plus souvent. Bien sincèrement.

F. M.-P.

DENISE FILIATRAULT

(Photo Gaby).



FRANÇOISE FAUCHER



JEAN FAUBERT



CLAIRE DUCHESNEAU

(Photos Jac-Guy)



Petites nouvelles et commentaires

René Dary jouera le premier rôle dans le prochain Théâtre Populaire de Jacques Gauthier. On se souvient sans doute du séjour de ce comédien dans la province lors du tournage de *Son Copain*. René Dary n'a pas joué depuis près de dix ans en France. Son retour en sera un canadien.

Monique Mercure a fait sa seconde apparition à la télévision dans *Baccalauréat*, une réalisation de Florent Forget. Espérons que d'autres emplois suivront.

J.-René Major a publié un roman: *Où nos pas nous conduisent*.

Réalisateur au Service International de Radio-Canada, J.-René Major a passé plusieurs années en France où il a poursuivi des études à la Faculté des Lettres de la Sorbonne. Si ce premier roman a du succès, un second livre signé du même auteur paraîtra à l'automne, et un troisième le printemps prochain.

Vonny obtiendra sa première continuité à la télévision cet été. *Le Dictionnaire Insolite* de Jacques Languiand sera sur les ondes de C.B.F.T. à compter du mois de juin, et la jeune chanteuse trouvera enfin l'occasion de prouver son talent.

Jean Faucher, réalisateur de *Quatuor* débutera comme comédien dans *Le voyage de Tchong-Li* de Sacha Guitry que *Le Rideau Vert* présentera prochainement au St-Denis lors de la réunion annuelle de la Société du Bon Parler Français. Jean Faucher a fait ses études dramatiques chez Simon et était venu au Canada dans le but de se tailler une carrière comme interprète. Mais les choses se sont décidées autrement pour lui. Après avoir créé quelques mises-en-scènes de pièces pour enfants chez Les Compagnons, il est entré comme producteur au poste d'Etat.

Il est de plus en plus question que *La Pension Velder* devienne continuité. La décision en sera prise sous peu.

Jean Letarte, luthiste et guitariste qui a débuté au Théâtre de Dix Heures, s'est marié il y a quinze jours sans l'annoncer même à ses amis. Ils ont eu la surprise de leur vie.

Le nouveau jeune premier Français dont j'ai parlé dans un article précédent, s'appelle François Cartier. Roger Citerne l'a employé à Radio-Collège et a déclaré être très satisfait de ses services.

En vous invitant à ne pas oublier *Le Voyage de Tchong-Li*, je vous souhaite une bonne et agréable semaine.

Notre roman d'aventures complet:

LE SHÉRIF ROUGE

par JACQUES CHAMBON



— Rien à faire, il a son compte !
— Les deux balles l'ont atteint en plein cœur !
— Mais comment diable cela s'est-il passé ?

La voix haute du shérif vint bientôt dominer les rumeurs.

— Vous êtes témoins... Il voulait tirer sur moi... J'étais en cas de légitime défense !

Des approbations répondirent à ces quelques mots... Evidemment, la plupart des gens qui se groupaient auprès du comptoir ignoraient absolument de quoi il s'agissait, mais ils s'empressaient de se ranger à l'avis du shérif... Joë Brennan était particulièrement redouté dans tout le district où il appliquait la loi, ou plutôt sa propre loi ! Malheur à qui osait se mettre en travers de son chemin ! Le shérif employait aussitôt la manière forte ! Pas besoin de tribunaux pour juger les coupables, outlaws ou trouble-fêtes étaient immédiatement exécutés. Brennan passait à juste titre pour un des meilleurs et des plus redoutables tireurs du Far-West ! Cette réputation lui avait valu le surnom de Shérif Rouge !

Maintenant, auprès du corps inerte, des discussions s'échangeaient. Les uns assuraient avoir vu Jim Brenton porter la main à son Colt aussitôt après que le shérif lui eût adressé une observation, d'autres affirmaient qu'ils étaient trop absorbés à jouer ou à boire pour se préoccuper de l'incident. Mais déjà, une dizaine de *cowpunchers* ou d'habitues du saloon entouraient Joë Brennan assurant qu'ils seraient là pour témoigner en sa faveur, le cas échéant.

Le shérif sourit et remit son Colt dans son étui de cuir fauve, puis, désignant le cadavre de sa victime.

— Enlevez-moi cet ivrogne ! commanda-t-il.

— Où faut-il le déposer ? interrogea Sletter, le propriétaire du « Fer-à-Cheval ».

— Où vous voudrez, dans un hangar quelconque... A moins qu'on ne l'enterre tout de suite...

— Attendez ! C'est Brenton ! Il a un gosse !

Un petit homme perdu jusqu'ici parmi les assistants intervenait. Il se frayait difficilement un passage à travers les groupes serrés des curieux qui se coudoyaient sur le lieu du drame.

— Tiens, c'est Nick Webber, le petit fermier, fit une voix.

Nick Webber approcha, pendant quelques instants, ses petits yeux clignotants allèrent du shérif, qui attendait toujours, redoutable, prêt à riposter à quiconque eût osé lui contester son droit, au cadavre de Jim Brenton...

— Pauvre type !... soupira le fermier... C'était un travailleur ! Il était établi à Long Valley avec Bill, son gosse !... A seize ans, le petit trimait déjà comme un vrai *cow-boy* et montait à cheval

comme pas un !... Quant à Jim, je le connaissais bien !... Ce n'était pas un outlaw, pour sûr !

— Il m'a menacé tout à l'heure, coupe le shérif dont les sourcils s'étaient subitement froncés...

— Peut-être avait-il bu un peu plus que de coutume, riposta le *settler*. Cela lui avait échauffé la tête, quant à mériter ça...

— J'étais en état de légitime défense, répéta le représentant de l'autorité d'un ton cassant... Les autres l'ont bien entendu... Brenton m'a insulté...

Nick Webber n'insista plus. Il savait qu'il se ferait un ennemi du shérif s'il continuait de prendre le parti de sa victime. Alors, se penchant vers Sletter, il hasarda :

— Ma voiture est là, sur la place !... Quelqu'un veut-il m'aider à porter jusque-là ce pauvre bougre ?

Un *cow-boy* se présenta, aussitôt les deux hommes soulevèrent le corps sous les genoux et sous les aisselles ; pendant que les assistants s'effaçaient devant eux, ils emportèrent le cadavre au-dehors. A peine furent-ils sortis, que la musique, un moment interrompue, reprit à l'intérieur du saloon. Remis de leurs émotions les couples tournoyèrent de nouveau ; dans la salle de jeu, on s'abandonna derechef aux joies du poker ou du *monte* pendant que des boys réparaient tant bien que mal les dégâts causés à la salle...

— Je paierai la casse, déclara le shérif. Et maintenant, vous autres, un petit whisky pour vous remettre daplomb !...

Cette offre fut aussitôt acceptée avec enthousiasme... Joë Brennan savait admirablement soigner sa popularité, aussi était-il bien certain de ne trouver autour de lui que des alliés... On lui pardonnait volontiers certains abus de pouvoir, puisqu'il « arrosait » généreusement ensuite...

Le shérif s'accouda au comptoir, il semblait aussi calme que si rien ne se fût passé quelques minutes auparavant... En se regardant dans la glace située en face de lui, il lissa complaisamment sa moustache. Il était grand et fort et donnait l'impression de puissance et de brutalité ; sous d'épais sourcils ses regards verts luisaient comme des braises, un léger collier de barbe rousse encadrait son visage un peu trop gras, au teint devenu rouge brique, tant il avait coutume de chevaucher en plein soleil...

Bientôt, sous les regards complaisants des fermiers, les verres se heurtèrent, on but au triomphe de la loi et au rétablissement de l'ordre, de grosses plaisanteries s'échangèrent accompagnées de rires sonores...

Pendant que l'agitation et l'animation reprenait au saloon du « Fer-à-Cheval », Nick Webber, aidé de son compagnon de hasard, était allé transporter le cadavre jusqu'à sa voiture. C'é-

tait une pauvre guimbarde tirée par une haridelle. Voiture, harnais et monture disparaissaient en partie sous une couche épaisse de poussière. Non sans effort, les deux porteurs déposèrent le cadavre sous la bâche, puis le *cow-boy* grommela quelques mots que le petit fermier ne put saisir et s'éloigna à grands pas en direction du saloon, impatient de participer aux libations qui reprenaient sous l'égide du redoutable représentant de la loi...

Nick Webber haussa tristement les épaules ; pendant quelques instants, il regarda s'éloigner l'inconnu, puis, retournant vers sa voiture, il prit une couverture, ferma les yeux du mort, lui joignit les mains, et le recouvrit afin de le protéger contre les nuées de mouches et de taons qui voltigeaient tout autour...

— Quand donc Arizona City et sa région seront-ils libérés de ce fléau ?

Le fermier serrait rageusement les poings, ses regards se tournaient de nouveau vers le saloon, devant lequel un certain nombre de chevaux attendaient, attachés...

Tout en proférant ces mots, Nick Webber songeait à Joë Brennan ; c'était le shérif qu'il détestait... La mort de Jim Brenton lui apparaissait comme un crime d'autant plus odieux qu'il savait son vieux camarade incapable de menacer le shérif... Ce dernier l'avait froidement exécuté sous prétexte de légitime défense !

Certains souvenirs revenaient à ce moment à l'esprit du petit fermier : il se rappelait l'antagonisme qui avait opposé son voisin au shérif ; combien de fois Jim Brenton ne lui avait-il pas affirmé que le Shérif Rouge n'était qu'un bandit qui, sous le couvert de la loi, multipliait les pires forfaits ayant partie liée avec les pires coquins de l'Arizona !... Joë Brennan, qui entretenait partout des espions avait été informé de cet état de choses. Il s'était empressé de supprimer un opposant qui, dans la suite, eût pu devenir particulièrement gênant !...

— Le misérable !...

En proie à une rage impuissante, tout en détachant la longe de son cheval, le petit fermier regarda encore en direction du saloon, d'où partaient des gros rires et d'où s'élevaient les accords joyeux du piano... Hélas, que pouvait-il faire contre un adversaire aussi redoutable ?...

D'ailleurs une autre pensée vint à l'esprit de Nick Webber. Qu'allait devenir Bill Brenton ? Il affectionnait particulièrement le fils de son voisin dont il connaissait le courage et la persévérance... A la suite de la mort du père, la petite exploitation agricole qu'ils avaient organisée tous les deux risquait fort de voir son avenir compromis, d'autant plus que le shérif s'arrangerait certainement pour faire quitter tôt

ou tard la région au jeune garçon...

— Hello!... En route!...

Nick Webber avait grimpé sur son siège; dans un bruit assourdissant d'es-sieux grinçants, la voiture se mit en marche, le cheval toujours harcelé par les mouches s'engagea à travers Main Street et s'aventura à travers la prairie... Tout autour, les clôtures séparaient les territoires des divers ranches. Le terrain, courageusement défriché par les colons et soigneusement irrigué, nourrissait maintenant de nombreux troupeaux que surveillaient des cow-punchers à cheval...

Le petit fermier ne prêtait qu'une attention distraite à ce décor qui lui était depuis longtemps familier... Il avait franchi une distance de plus de deux milles depuis son départ d'Arizona City, quand, soudain, une exclamation lui échappa... Devant lui, au tournant de la route, un cavalier arrivait, au milieu d'un tourbillon de poussière...

C'était Bill Brenton, rendu inquiet par l'absence prolongée de son père; harcelé par un obsédant pressentiment, le jeune garçon avait quitté l'humble demeure puis avait piqué vers Arizona City, monté sur Blackie, son cheval noir...

En peu de temps le cavalier rejoignit la voiture qu'il avait reconnue de son côté, il s'arrêta, puis se penchant vers le conducteur :

— Hello, Webber!... Avez-vous vu mon père?...

L'interpellé hésita pendant quelques instants avant de répondre mais son visage était si décomposé que Bill Brenton comprit tout de suite qu'il était arrivé quelque chose :

— Au nom du ciel... Qu'y a-t-il, Webber?... Mon père...

— Je l'emmène avec moi, petit, reparti le petit fermier d'une voix sourde...

— Comment, il a laissé là-bas son cheval? Mais où est-il donc? Je ne le vois pas.

Le jeune garçon se penchait tout en retenant difficilement son coursier qui se cadrait, impatient de reprendre sa course :

— Hélas, petit!... J'ai grand'peur que ton père ne monte plus jamais à cheval!...

— Mon Dieu!... Lui serait-il arrivé malheur?... Parlez, je vous en supplie!

Pour toute réponse, Nick Webber se retourna et désigna à son interlocuteur la forme immobile qui gisait sous la couverture... Alors, sautant rapidement à bas de sa selle, Bill Brenton se hissa dans la voiture; en quelques instants, il eut écarté la couverture...

— Du courage, petit!...

La main du petit fermier se posa, compatissante, sur l'épaule du jeune garçon. Tout d'abord, Bill demeura immobile, les yeux clos; une larme perlait entre ses paupières, il semblait qu'il eût été foudroyé par le terrible malheur qui le frappait... Pourtant, il se redressa bien vite, puis, se tournant vers le conducteur demeuré sur son siège, il demanda d'une voix sourde :

— C'est Brennan, n'est-ce pas?...

Le petit fermier se contenta de hocher affirmativement la tête. Alors le jeune homme se redressa :

— Aussi vrai que je m'appelle Bill Brenton, murmura-t-il les poings crispés, le shérif paiera de sa vie cet abominable crime!...

— Mon Dieu, petit, hasarda alors le petit fermier, épouvanté par l'expression résolue qui se dessinait sur le visage de son voisin, tu ne vas pas à Arizona City!... Ils te tueraient, toi aussi!...

— Rassurez-vous, Webber!... Je ne vais pas là-bas, mais j'attendrai mon

heure, et, dès que l'occasion se présentera de démasquer l'abominable coquin qu'est le Shérif Rouge, je n'hésiterai point à le frapper! Et tous les honnêtes gens, enfin convaincus de la réalité, n'hésiteront pas à me suivre!... Cette fois, je ne serai pas seul, je vous le jure!...

— Compte sur moi, petit, je t'aiderai de mon mieux!

Webber tendit sa main bronzée à l'orphelin, et aussitôt Bill Brenton la saisit et l'étreignit avec force... Il éprouvait un soulagement, en cette tragique circonstance à se trouver en présence d'un ami... Alors le jeune garçon poursuivit :

— Depuis que Brennan a été élu par ses dupes, le district est mis en coupe réglée par les outlaws; les honnêtes gens se terrent et se taisent, terrifiés!... Mais patience, l'heure de la justice viendra!... Ecoutez-moi bien, Webber, je ne suis qu'un pauvre gosse, mais je n'aurai désormais plus de cesse tant que je n'aurai point abattu la puissance néfaste et sanguinaire du Shérif Rouge!...

En prononçant ses mots, Bill Brenton étendait sa main au-dessus du corps de son père, il prenait un engagement solennel, et Nick Webber se sentit impressionné par l'accent résolu de son voisin... Si jeune et si inexpérimenté qu'il fût, il comprenait qu'il ne s'agissait point là de vaines paroles...

— Et maintenant, il faut revenir là-bas! hasarda-t-il d'une voix étranglée par l'émotion...

— C'est cela, revenons là-bas!... Nous lui assurerons une sépulture décente dans cette terre qu'il a tant aimée... Ensuite, nous attendrons le moment de le venger!...

Deux minutes plus tard, Bill Brenton se trouvait de nouveau en selle et chevauchait auprès de la guimbarde, qui, grinçante et cahotante, reprenait lentement sa route à travers la prairie...

II — Un coup d'audace

E H BIEN, shérif, vous voilà célibataire?... Sletter accueillait par ces paroles Joë Brennan, ce jour-là.

Il faisait une après-midi accablante, le soleil dispensait sans compter ses rayons brûlants. L'atmosphère était si étouffante qu'on n'apercevait point dehors âme qui vive. Seuls, les chevaux des consommateurs demeuraient attachés à l'ombre; un peu plus loin, devant le « General Store », trois voitures attendaient.

Joë Brennan repoussa son feutre, et essuya d'un revers de main la sueur qui inondait son visage rude, puis il s'en fut s'accouder auprès du comptoir où trônait le propriétaire du *Fer-à-Cheval* :

— Depuis deux jours ma femme est partie dans l'Est pour voir sa soeur, grommela-t-il... Alors, je m'arrange comme je peux... La cuisine s'en ressent bien un peu car je n'ai rien d'un cordon bleu, mais, après tout, à la guerre comme à la guerre!... En attendant servez-moi un whisky, et vivement, j'ai le gosier un peu sec!...

L'interpellé s'empressa de déferer au désir de son redoutable client. Il savait que le shérif n'aimait point qu'on le fit attendre. Tout autour les autres consommateurs s'écartaient respectueusement pour faire au représentant de la loi une large place... Joë Brennan les salua d'un clignement d'oeil dédaigneux...

— Voilà le whisky, shérif!... Et toujours pas de nouvelles de la bande noire?...

— Toujours pas!... riposta le shérif en prenant le verre rempli jusqu'aux bords.

Et tandis qu'il avalait d'un trait le contenu du récipient, quelques timides demandes se faisaient entendre autour du comptoir :

— Ces constantes attaques de ce groupe commencent à devenir un scandale!

— Nous ne nous sentons plus protégés!...

Joë Brennan assena un formidable coup de poing sur le comptoir :

— Est-ce ma faute si les shérifs des districts voisins sont des ânes! Chaque fois qu'une bande quelconque vient faire un raid sur nos limites, ils opèrent de si maladroite façon que les rascals leurs glissent inévitablement entre les doigts!... Il n'y a aucune cohésion, ils ne veulent rien entendre à mes objections... Chacun travaille pour sa gloriole!... Le résultat en est magnifique, vraiment!...

Puis, se tournant vers les objecteurs, le shérif insista d'un ton hostile :

— Et c'est à moi que vous vous en prenez!... Il vous faut un bouc émissaire, et tout de suite, vous pensez à Joë Brennan!... Ignorez-vous donc le dévouement dont je n'ai cessé de faire preuve depuis le début de mon mandat pour défendre vos biens et vos personnes menacés!... Je sais bien que la reconnaissance est une vertu rare... Cependant...

Le shérif haussait le ton, aussi ses interlocuteurs se tinrent-ils cois. Aucun ne tenait évidemment à ce que l'incident s'envenimât; on savait que certains des *deputies* de Joë Brennan se trouvaient dans la salle prêts à accourir au moindre signe de leur chef. S'il y avait bagarre, force resterait inévitablement à la loi. Quelques exemples, et en particulier celui de l'infortuné Jim Brenton étaient là pour rappeler aux imprudents qu'il était très dangereux de jouer avec le feu!

Un silence suivit cet essai manqué de discussion, les occupants du *Fer-à-Cheval* baissaient timidement la tête... Joë Brennan bombait avantageusement le torse. Un sourire vainqueur effleurait ses lèvres épaisses. Une fois de plus il montrait qu'il était le maître!... Et Sletter, flatteur accompli, ne négligea pas de lui adresser un sourire d'admiration et de complaisance...

Les conversations allaient reprendre sur d'autres bases, quand tout à coup, les consommateurs se redressèrent ensemble... Au-dehors plusieurs coups de feu retentirent...

En quelques instants, le shérif se releva et repoussa son verre. Faisant un signe à ses *deputies*, il leur commanda de se rassembler et de rejoindre leurs chevaux qu'ils avaient laissés attachés auprès de l'entrée...

Au-dehors, la fusillade se poursuivait... On tirait ferme, provoquant une bousculade indescriptible, le groupe du *saloon* se pressait vers la porte.

— On dirait que cela vient de l'*International Bank*? hasarda Sletter d'une voix blanche...

Diverses exclamations répondirent seules; renversant chaises et tables les clients se ruaient vers la porte, bientôt le désordre devint tel que le shérif et ses hommes se trouvèrent littéralement coincés dans l'entrée...

— Place!... Laissez-nous passer! hurla Joë Brennan...

Il fallut deux minutes pourtant pour que le passage fût entièrement déblayé. Alors dans un fougueux élan, shérif et *deputies* se précipitèrent vers leurs chevaux; en un clin d'oeil ils dénouèrent les longues qui retenaient les animaux; mais à peine mirent-ils le pied à l'étrier pour sauter en selle, qu'ils dégringolèrent tous et roulèrent dans la poussière.

— Malédiction! hurla Joë Brennan... On a coupé les sangles!...

Le shérif se relevait furieux auprès de sa selle tombée, autour de lui ses *deputies* en piteuse posture, sacraient et juraient... Il leur fallut encore un certain temps pour se remettre de leur émotion; quand ils partirent, une animation intense régnait dans Main

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	8	4	2	5	7	3	6	2	5	4
B	V	V	D	U	D	L	O	O	E	O	O	N	U	S	U
8	5	3	7	6	2	8	4	3	7	5	2	6	7	4	5
A	N	U	U	B	S	V	R	C	S	O	E	E	E	S	C
7	5	2	6	4	3	8	2	5	7	3	6	2	5	4	7
T	E	T	A	E	E	I	E	S	E	Q	U	S	P	B	S
7	6	4	8	2	7	5	3	8	6	2	7	4	3	5	8
T	V	I	E	A	R	R	U	V	O	M	O	E	I	O	O
7	5	2	8	4	3	6	5	2	7	6	3	5	2	4	7
P	C	B	U	N	E	Y	H	I	C	A	T	A	T	R	O
8	7	4	8	5	2	7	6	3	5	4	2	7	6	4	8
S	L	E	S	I	I	E	G	U	N	M	E	R	E	P	O
8	4	7	2	8	5	3	7	4	8	5	3	7	2	8	4
U	L	E	U	R	E	D	U	I	I	S	E	X	X	T	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Street; la rue, jadis déserte, se trouvait envahie par une foule très dense...

Les coups de feu avaient cessé. Devançant son groupe, Joë Brennan s'empressa vers l'International Bank; c'était là que le drame venait de se jouer. En voyant la devanture effondrée, la façade criblée de balles, le shérif comprit tout de suite ce qui venait de se passer... Des bandits venaient tout simplement de dévaliser la banque...

— Place! hurla Joë Brennan... Écartez-vous!...

Le représentant de la loi qui avait mis pied à terre, dut jouer des poings pour se pratiquer un passage parmi la foule des curieux; trois *deputies* réussirent à le suivre... Alors, dans l'intérieur de la banque, un spectacle inouï s'offrit à leurs yeux... Dans un coin, le caissier, blessé à la tête, étanchait son sang avec son mouchoir... Plus loin, sur le carrelage, gisait le corps d'un *clerk* atteint en pleine nuque par une balle... Au fond, la secrétaire, le directeur et deux employés se dissimulaient, tout tremblants.

Les placards éventrés, les tiroirs vidés de leur contenu qui gisaient éparpillés sur le sol, le coffre-fort entrouvert, tout expliquait la scène rapide qui venait de se jouer. Les *bank-raid*ers avaient fait irruption dans l'établissement, ensuite, sous la menace de leurs revolvers, ils avaient contraint le caissier et le directeur à leur remettre l'or et les *banknotes*... Une fois leur exploit accompli, les misérables s'étaient empressés de battre en retraite...

— Grand Dieu!... Parlez!... Comment étaient ces bandits? Quelle direction ont-ils empruntée?...

Le shérif s'empressait auprès du directeur et s'efforçait d'obtenir tous les renseignements nécessaires; mais l'émotion du banquier avait été telle qu'il ne put trouver tout de suite la force de parler; ce fut la secrétaire qui expliqua d'une voix tremblante:

— Nous étions en train de travailler, il faisait une chaleur accablante, quand plusieurs cavaliers se sont arrêtés devant la banque... Avant même que nous puissions nous mettre en garde, ils étaient là, nous menaçant de leurs Colt...

— L'homme qui les commandait, sur-enchérit un des employés, était plutôt de petite taille... Il se trouvait vêtu de noir, sous son sombrero aux larges bords, à la mexicaine, un bandeau noir dissimulait ses traits... Le coquin paraissait connaître admirablement notre ville et la disposition des lieux!... Tout de suite il est allé au coffre-fort qu'il s'est fait ouvrir pendant que ses acolytes nous tenaient en joue! Slim, le caissier a voulu résister, vous voyez dans quel état ils l'ont mis... Quant à Nat, le *clerk*, au premier geste de résistance, ils l'ont exécuté!...

Pendant que se poursuivait cette discussion, des rumeurs se faisaient entendre au-dehors... Certains s'étonnaient, en effet, que le shérif mit un aussi grand temps à engager son enquête:

— Ils seraient mieux sur la piste des *bankraid*ers, fit une voix... Pendant qu'il bavardait ainsi, les malfaiteurs ont tout le temps de prendre le large!... Il s'agit avant tout de les gagner de vitesse!...

Les approbations de plus en plus nombreuses qui accueillirent ces observations, firent s'activer les *deputies*; d'ailleurs Joë Brennan désespérant d'obtenir du banquier les explications nécessaires, faisait signe à ses auxiliaires de rejoindre leurs chevaux et de se lancer à toute bride sur la piste des *bankraid*ers...

Une Splendide Innovation dans les Moustiquaires

à l'épreuve de la rouille!

à l'épreuve
des taches!

à l'épreuve du
gondolement!

sécurité contre
les incendies!

n'a pas besoin
d'être peint!

c'est le GRILLAGE EN *Fiberglas**
CANADIAN PITTSBURGH

C'est vraiment du verre! — Il a toutes les merveilleuses propriétés du verre plus une solidité et une durabilité surprenantes.

Oui, voici un nouveau produit merveilleux, fabriqué au Canada, que vous pouvez vous procurer grâce à C.P.I. C'est un grillage totalement nouveau et différent, fait de fils de Fiberglas exceptionnellement solides; il a tant de caractéristiques remarquables qu'il rend surannés tous les autres grillages pour moustiquaires.

De plus, la moustiquaire Fiberglas se pose avec une facilité incroyable. Souple et maniable, sans arêtes vives sur lesquelles on s'égratigne. Se coupe facilement avec des ciseaux — les fils entrelacés sont réunis par fusion pour prévenir l'effilochage.

La nouvelle moustiquaire en Fiberglas ne coûte pas plus que bien d'autres types de moustiquaires ordinaires. Que vous fassiez vos moustiquaires vous-même ou que vous les achetiez toutes faites, assurez-vous qu'elles soient en grillage Fiberglas.

VERRE • PEINTURE • MÉTAL • PITTCO

CANADIAN CPI PITTSBURGH

*M. Dép.

INDUSTRIES LIMITED

S-17F

Les curieux s'écartèrent presque instantanément pour laisser passer le groupe, éperonnant vigoureusement les montures; les représentants de la loi foncèrent dans la direction que venaient de leur indiquer quelques témoins de l'audacieuse agression... En peu de temps ils eurent disparu et dépassé les dernières maisons d'Arizona City...

— Ils peuvent courir!... Les autres les auront largement devancés! Après cette affaire de sangles, si malencontreuses déjà, avaient-ils besoin de discuter?...

Les groupes qui se pressaient devant le bâtiment attaqué bavardaient une

fois de plus et critiquaient la lenteur traditionnelle du shérif et de ses hommes. Ils s'imaginaient bien que les *bankraid*ers avaient su mettre à profit le bienheureux répit qui leur avait été ainsi accordé. Si les shérifs des districts voisins ne faisaient pas plus diligence, et rien n'autorisait à penser qu'ils se montrassent plus acharnés que leurs collègues, les bandits marqueraient une nouvelle victoire à leur actif...

Pendant que les discussions allaient ainsi leur train, Joë Brennan galopait en tête de ses *deputies*... Pendant un assez long moment ils empruntèrent la route qui piquait sur Slogan... C'é-

tailà que, selon les quelques déclarations recueillies, les *bankraid*ers avaient battu en retraite emportant leur précieux butin...

Le shérif chevauchait sans mot dire; derrière lui avançaient les dix cavaliers qui constituaient son posse. Parfois ils se redressaient tout en galopant et examinaient attentivement le sol... Des empreintes toutes fraîches se dessinaient dans la poussière... Un groupe assez nombreux les avait précédés là et ce groupe ne pouvait être évidemment que la bande en fuite...

Un quart d'heure durant le shérif et ses *deputies* longèrent les clôtures en fil de fer barbelé qui séparaient les



Les histoires d'Ovila Légaré

Flagrant délit

Un Juif et un Ecossais avaient été arrêtés un beau soir, par un constable. Ils passèrent la nuit au cachot, et le lendemain, ils comparurent devant le juge. Il va sans dire qu'ils plaideront non coupables tous les deux. Alors le juge, intrigué, fait demander le constable dans la boîte aux témoins.

— « Constable, vous avez arrêté ces deux hommes ? »

— « Oui, votre honneur, ils étaient saouls tous les deux ! »

— « Ils étaient saouls ? Mais ils viennent de protester de leur innocence. Il vous faudra prouver qu'ils étaient véritablement ivres tous les deux. »

— « Oui, votre honneur, je peux le prouver. »

— « Voyons ça. Dites-moi ce qui vous a déterminé à les arrêter pour ivresse ! »

— « Ben... je les observais depuis un bon bout de temps, puis j'ai trouvé qu'ils n'étaient pas normaux ni l'un ni l'autre. J'en ai conclu qu'ils étaient saouls, Votre Honneur. »

— « Oui, mais qu'est-ce qu'ils faisaient ? »

— « Ben... l'Ecossais sortait des \$5 de sa poche, puis il les garçait dans la rue. Puis le Juif... il les ramassait, puis il les lui remettait ! »

Les affaires sont les affaires

Un Hindou avait trois filles qu'il avait mariées à trois types de différentes nationalités : la plus vieille avait épousé un Anglais, la deuxième un Américain et la troisième un Canadien. Un jour, il mourut au Canada, alors qu'il était en visite chez sa fille canadienne. On calcula qu'il était plus profitable de faire venir les deux autres filles avec leurs maris, et de l'enterrer au Canada.

Les gendres d'Angleterre et des Etats arrivèrent donc au jour fixé pour les funérailles. Selon le rite hindou et, conformément aux dernières volontés du défunt, il devait être enterré avec de l'argent dans son cercueil afin d'avoir une bonne place au Lieu des élus. D'après son testament, chaque gendre devait mettre pour la valeur de \$2,000 dans ses goussets. L'Américain ne se fit pas prier : il prit 20 billets de cent qu'il avait en portefeuille et les mit dans le cercueil. L'Anglais, ne voulant pas être en reste, jeta mille livres sterling par-dessus les dollars américains. Restait le Canadien qui n'était pas très riche, mais qui ne voulait pas encourir la malédiction de son défunt beau-père. Il se gratta la tête, réfléchit un bon moment, puis... tirant son carnet de chèque, il écrivit \$10,000, et empocha les dollars et les livres sterling.

Un vaillant

Basile avait un physique assez robuste et il avait été embarqué dans la boxe un peu malgré lui. Un gérant, avide d'exploiter ce costaud, l'avait fait entraîner et lui avait procuré plusieurs combats.

Un soir, il devait se mesurer avec le champion de la province. Il en avait de l'appréhension, car il avait conscience de son manque d'expérience. C'était un combat de dix rondes ; et notre Basile recevait coups sur coups. A la troisième ronde, il avait déjà le visage en sang. Mais son gérant l'encourageait pendant qu'on le restaurait à la minute de repos : « Aie pas peur, Basile, tu vas l'avoir ! Il gesticule ben, mais il te touche pas ! Envoie, donne-y ! » Après la quatrième ronde, Basile avait l'air d'un boeuf qu'on aurait essayé de tuer, mais qu'on aurait écorché vif. « Ça va bien, » lui dit son gérant, « continue de même, tu vas l'avoir, il est pas capable de te toucher ! » Ding ! la cloche pour la cinquième ronde qui est encore plus dure que toutes les autres ; il faudrait avoir une machine à calculer pour compter tous les coups que notre Basile encaisse ; et, au bout de trois minutes, il est sauvé par la cloche, car il était près de tomber. « Bien ! » dit le gérant, de mieux en mieux ! Tu vas l'avoir ! Il a pas encore été capable de toucher ! » Alors, Basile lève un oeil effaré vers son gérant et lui dit : « Il me touche pas ? » — « Mais non, dit le promoteur, du tout ! » — « Non ? Ben d'abord, watch l'arbitre, parce qu'il y a quelqu'un qui me fesse certain ! »

Paternité

Dans l'antichambre de l'hôpital, un homme se promène de long en large ; il attend anxieusement l'issue de l'accouchement de sa femme. Tout à coup, la garde-malade vient lui annoncer qu'il est père de triplets. « Bon, dit le père, jamais je croirai qu'elle continue de suivre mes ordres ! » Comme la garde-malade s'étonnait de ses paroles, il expliqua : « J'ai marié ma secrétaire, comprenez-vous ; alors, quand elle travaillait pour moi sur la dactylo, je lui avais toujours recommandé de faire deux copies avec chaque original. »

Jurisprudence

Un jour, un homme est traduit devant le juge pour avoir lancé un tisonnier à la tête de sa belle-mère. Le magistrat le semonce d'importance et finit par lui demander : « Mais pourquoi avez-vous lancé le tisonnier à la tête de votre belle-mère ? » L'inculpé répondit avec sang-froid : « C'est parce que le poêle était trop pesant ! »

unes des autres les exploitations et les ranches... Ils abordaient maintenant une région plus aride, des collines, parsemées de rochers grisâtres et fendillés par le temps, barraient l'horizon... La route qu'ils avaient suivie serpentait à travers un terrain beaucoup plus difficile. Ça et là apparaissaient quelques massifs rabougris de cotonniers, et aussi de rares cactus...

La piste devenait aussi plus difficile à suivre étant donné la nature rocheuse du terrain... Les foulées ne se remarquaient plus, aussi les cavaliers se virent-ils contraints de ralentir l'allure de leurs montures pour chercher à mieux s'orienter...

— Ils nous échapperont, shérif ! grommela l'un des *deputies*...

Joë Brennan qui avait arrêté son cheval poussa un grognement furieux :

— Evidemment, si nous continuons d'avancer tous ensemble à un tel train, ces rascals prendront de nouveau la poudre d'escampette !... Ne voyez-vous pas que leurs pistes se séparent les unes des autres, devant nous !...

Le shérif désignait certaines foulées qui apparaissaient, dans différentes directions, et comme ses auxiliaires le considéraient, interdits :

— Mieux vaut, j'en suis certain, nous séparer... Divisez-vous en trois groupes !... Le premier ira sur la gauche, au-delà des collines, le second prendra pour objectif Rita Creek, à quatre milles de là où les *bankraders* pourraient fort bien s'être réfugiés ; quant au troisième, il poussera une reconnaissance vers le gué de White River !... Ces canailles pourraient bien chercher à franchir la rivière de ce côté !...

— Avec quel groupe irez-vous, shérif ? hasarda l'un des cavaliers...

— Moi ? Je vais aller tout seul à travers la région rocheuse...

— Tout seul !... Mais c'est imprudent !...

— Rassurez-vous !... J'ai l'habitude !... D'ailleurs, dans trois heures, il est bien entendu que nous nous retrouverons tous ici si rien ne s'est produit de nouveau... Dans le cas contraire, celui des groupes qui aura repéré la bonne piste, enverra un cavalier à la recherche des autres !...

Les *deputies* acquiescèrent. Ces reconnaissances en ordre dispersé leur paraissaient bien hasardeuses et peu susceptibles de conduire à un résultat décisif, mais ils n'avaient pas l'habitude de discuter les ordres de leur chef, et trois minutes plus tard, les trois groupes s'éloignaient dans les directions prescrites...

Joë Brennan avait de nouveau fourché son coursier ; pendant quelques instants, il regarda s'éloigner ses cavaliers, puis, talonnant vigoureusement sa monture, il s'élança au galop vers la zone rocheuse qui s'échelonnait sur les pentes des collines...

III — La bonne piste

ILL BRENTON était parti ce jour-là pour Arizona City ; il voulait procéder à quelques acquisitions. Sans souci de la chaleur et de la température accablantes qui sévissaient, le jeune garçon atteignit l'agglomération silencieuse... Au cours de sa randonnée, les réflexions du malheureux s'affirmaient plutôt mélancoliques... Six semaines s'étaient écoulées depuis la mort tragique de son père... Grâce à l'aide compatissante de son voisin Nick Webber, l'orphelin avait réussi à maintenir son exploitation, mais l'infortuné conservait toujours au coeur une terrible amertume... Jamais son désir de revanche contre Joë Brennan ne s'était affirmé aussi puissamment...

Le jeune garçon avait atteint les premières maisons d'Arizona City, il se demandait ce qu'il ferait si le hasard le mettait en présence du meurtrier de

Jim Brenton, quand, brusquement, Blackie, son cheval noir se cabra et exécuta un rapide écart...

— Hello !... Qu'y a-t-il donc, vieux camarade ?...

Plusieurs détonations venaient d'éclater qui semblaient parvenir de Main Street... La main crispée sur la bride de son cheval Bill Brenton regarda, s'efforçant de calmer son coursier trop nerveux... C'est alors qu'il aperçut un groupe de six cavaliers qui filaient ventre à terre au milieu d'un tourbillon de poussière...

Quelques secondes durant, l'orphelin s'arrêta, interloqué. La précipitation que manifestait cette troupe avait évidemment de quoi surprendre ; mais il se remit bien vite, sans hésiter, évitant de s'engager à travers Arizona City où des appels et des rumeurs se multipliaient maintenant. Il fit faire demi-tour à Blackie et s'élança à toute bride dans la même direction que venaient d'emprunter les fugitifs...

Tout en avançant, courbé contre l'encolure de son cheval, Bill Brenton vit le groupe s'éloigner à toute allure... était déjà à un demi-mille au moins devant lui... Puis brusquement, il disparut à un tournant.

— Il faut suivre la piste, Blackie !

L'orphelin ne s'inquiéta pas un instant de s'assurer s'il était lui-même suivi, il n'avait plus qu'un désir, savoir exactement où se rendaient ses inconnus... La précipitation qu'ils apportaient à fuir lui prouvait qu'ils venaient de commettre un mauvais coup...

Bien qu'il habitât assez loin d'Arizona City, Bill Brenton n'ignorait point les exploits des outlaws qui jouissaient depuis un certain temps d'une scandaleuse impunité. Il savait que cette situation était due à la maladresse, sinon à la complaisance de son plus mortel ennemi, le shérif Brennan ; aussi se demandait-il si cette rencontre imprévue n'allait point lui fournir l'occasion tant souhaitée de venger son père ! Quelle joie il éprouverait s'il parvenait à devancer le shérif et à démontrer son indignité et son incapacité !

Bill Brenton talonnait vigoureusement le cheval noir, ce dernier filait à un train d'enfer, il semblait qu'il devinât ce que son maître attendait de lui ; pendant un long moment, il piqua presque en ligne droite, à travers la prairie fertile... Le jeune garçon n'apercevait plus les fugitifs, mais ses regards perçants repéraient sur le sol les empreintes encore récentes qu'ils avaient laissées derrière eux...

L'orphelin se sentit pourtant plus fortement embarrassé quand il atteignit la zone rocheuse et inculte, il dut sensiblement ralentir l'allure de son cheval... Les pistes apparaissaient moins nettes ; néanmoins Bill Brenton ne se découragea point ; activant Blackie, il gagna le sommet d'une colline... Droit sur sa selle, mettant une main à la hauteur de ses tempes, il regarda...

Un éclair brilla dans les prunelles du jeune garçon quand il discerna, se détachant sur le terrain grisâtre et parsemé de buissons, quelques silhouettes de cavaliers qui s'avançaient à la file... Les fugitifs étaient là... La distance qui les séparait de lui mesurait moins d'un mille. En prenant certaines précautions il lui serait sans doute facile de les rejoindre ou, plutôt, de ne point les perdre de vue !...

Bill Brenton, peu soucieux de se laisser surprendre par ceux-là mêmes qu'il désirait filer jusqu'au bout, s'empressa d'abandonner son observatoire ; avisant un sentier qui zigzagait entre les rochers et qui lui permettrait aisément de se défilier en cas d'alerte, il y fit s'engager le cheval noir.

Blackie hésita quelque peu avant de s'aventurer dans cette nouvelle voie, mais la poigne rude de son cavalier

le contraignit à l'obéissance. L'avance reprit, sous un soleil de plomb ; parfois, sur le terrain aride, Bill Brenton surprenait un serpent à sonnettes qui s'enfuyait... Des lézards qui se chauffaient paresseusement, fuyaient, effrayés par le martèlement des sabots du cheval.

Maintenant, ce n'était partout que rochers. Toute piste s'effaçait, aucune empreinte ne se dessinait plus, mais Bill savait quelle direction avaient prise les fugitifs. Il connaissait la région pour l'avoir parcourue souvent, autrefois, avec son père afin d'y rechercher des points d'eau...

— Ils se rendent probablement à Clearwater !... murmura-t-il tout en continuant de progresser...

Clearwater était un point d'eau situé à une demi-douzaine de milles de là. C'était un endroit idéal pour camper, de plus les rochers nombreux permettaient de se dissimuler à tout regard indiscret. Si cette circonstance servait les fugitifs, elle secondait également les plans de Bill Brenton. L'orphelin pourrait parvenir dans le voisinage même de ceux qu'il filait sans risquer d'éveiller leurs soupçons...

Il fallut près de deux heures au jeune garçon pour approcher du point d'eau. Maintes fois, il se dressa sur sa selle et promena autour de lui un coup d'oeil investigateur... Il ne remarqua rien d'anormal... Il ne semblait pas que d'autres se fussent lancés comme lui sur les traces des mal-faiteurs.

Bill Brenton maugréa contre cette nouvelle incurie de la part du shérif, mais il s'arrêta de pester en pensant que cette circonstance allait lui permettre de se distinguer aux dépens de l'assassin de son père...

Parvenu auprès d'un buisson de cactus assez large, l'orphelin sauta à bas de Blackie... Le pelage blanc d'écume de l'animal démontait quel effort il avait été obligé de fournir sur ce terrain ingrat...

— Tu vas m'attendre là, vieux camarade !... Je vais pousser une petite reconnaissance jusqu'à Clearwater !...

L'animal hennit et posa sa tête caressante contre l'épaule de son jeune maître, Bill Brenton le gratifia d'une légère tape, puis il commença de se faufiler à travers les groupes de rochers qui le séparaient actuellement de Clearwater...

Le jeune garçon avançait sans bruit ; il se dit non sans raison que les mystérieux cavaliers pouvaient avoir posté non loin de là une sentinelle. Le seul fait qu'ils n'eussent point allumé de feu démontait qu'ils se tenaient prudemment sur leurs gardes et qu'ils s'efforçaient de ne point éveiller l'attention...

L'orphelin avançait maintenant en rampant ; les cactus et les ronces le contraignaient à ralentir fréquemment sa progression ; méfiant il s'était emparé de son Colt, et il s'aventurait le doigt sur la détente, prêt à se défendre contre toute attaque...

Par bonheur, le silence se prolongeait, Bill Brenton s'arrêta à plusieurs reprises, l'oreille tendue ; il ne surprit pas le moindre bruit suspect. Encouragé par ce calme, il contourna un nouveau bloc de rochers ; ensuite, avisant une sorte de plate-forme naturelle, il engagea une escalade...

Bill Brenton savait que, de ce point là, il dominait de quelques dizaines de pieds Clearwater. Il redoubla donc de précautions tout en grimpant ; parvenu à mi-hauteur, il s'arrêta... Il lui avait en effet semblé entendre un bruit de voix...

— Ils sont là, se dit le jeune garçon...

Loin de rendre le grimpeur plus circonspect, cette découverte le fit se hâter ; déjà il s'approchait de la plate-forme ; remettant pour quelques ins-

tants son Colt dans son étui, il s'agrippa aux rebords rocheux, puis exécutant un agile rétablissement, il se hissa jusqu'à son but ; enfin, se plaquant contre la surface lisse du roc, il attendit, retenant son souffle.

Le jeune garçon s'était déchiré cruellement les genoux et les paumes des mains au cours de cette difficile gymnastique, la sueur coulait abondamment le long de son visage bronzé, sa chemise lacérée en plusieurs endroits lui collait contre le corps... Peu lui importait, les mâchoires serrées, impatient de réussir, il s'avança légèrement et regarda au-dessous de lui... Clearwater était là, et au premier coup d'oeil il se rendit compte que le groupe qu'il filait était effectivement venu camper à cet endroit...

— C'est étonnant qu'il ne soit pas encore arrivé !...

Ce furent les premiers mots que surprit Bill Brenton. Et, détail qui frappa tout particulièrement l'orphelin ce fut une sacoche de cuir fauve, d'assez larges dimensions qui se trouvait déposée à quelques pas seulement de la source...

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !...

La voix de femme se faisant encore entendre, Bill Brenton chercha à repérer l'inconnue : il vit alors une personne de faible stature qui se tenait accroupie auprès de la sacoche ; cependant il chercha vainement à discerner ses traits, un bandeau noir demeurait assujéti contre son visage que dissimulait également en partie un sombrero noir aux larges bords.

— Le chef est trop prudent ! hasarda l'homme qui se trouvait accroupi à la droite de l'inconnue si bizarrement accotée... Il saura bien agir en conséquence !... D'ailleurs il doit jouer son rôle !...

— Pourvu qu'il réussisse à leur donner le change !...

— N'a-t-il pas toujours réussi jusqu'alors !... Avouez qu'il a obtenu de brillants succès... En misant sur les deux tableaux...

L'homme n'acheva point sa phrase... La silhouette d'un individu que Bill Brenton n'avait point aperçu jusqu'ici et qui se trouvait posté en sentinelle derrière un rocher, venait d'apparaître :

— Attention !... Un cavalier !...

Bill Brenton ne bougeait toujours pas de sa plate-forme, il avait repris son Colt, et il attendait, surveillant attentivement le groupe. C'était sans succès qu'il avait essayé de voir les visages des hommes ; tous se trouvaient aussi étroitement dissimulés par des foulards que celui de la femme...

Mais l'orphelin se sentait actuellement suffisamment édifié. La seule présence de la sacoche de cuir fauve lui prouvait quel était l'exploit que venait d'accomplir le groupe au cours de son raid à Arizona City... Il avait attaqué et dévalisé une banque... Maintenant, se croyant hors d'atteinte, la bande, rassemblée à Clearwater, attendait quelqu'un, le chef vraisemblablement, puisque Bill Brenton avait entendu prononcer le mot par un des forbans...

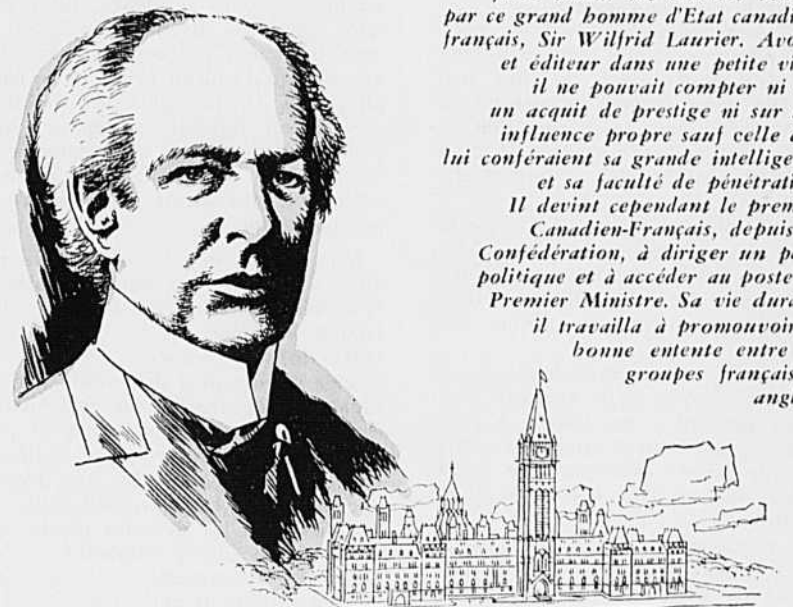
Pour l'instant le jeune garçon pouvait constater l'agitation qui régnait parmi le groupe... Seule l'inconnue resta auprès du point d'eau ; les autres s'éparpillèrent, revolvers en main, absolument comme s'ils appréhendaient l'approche d'un danger...

— S'ils découvrent Blackie, se dit l'orphelin, je suis perdu !...

Trois minutes passèrent, Bill Brenton se disposait, le cas échéant, à vendre chèrement sa vie... Immobile, l'oreille au guet, la main gantée crispée sur la crosse d'un revolver, l'inconnue attendait aussi profondément inquiète.

NOS LIBERTÉS AU CANADA

... La liberté de prévoir



On ne peut apprécier à leur juste valeur les services rendus par ce grand homme d'Etat canadien-français, Sir Wilfrid Laurier. Avocat et éditeur dans une petite ville, il ne pouvait compter ni sur un acquit de prestige ni sur son influence propre sauf celle que lui conféraient sa grande intelligence et sa faculté de pénétration. Il devint cependant le premier Canadien-Français, depuis la Confédération, à diriger un parti politique et à accéder au poste de Premier Ministre. Sa vie durant, il travailla à promouvoir la bonne entente entre les groupes français et anglais.

Prévoir et ordonner ont leur fondement dans la faculté d'analyse et la possibilité d'assurer l'avenir. Au Canada, nous avons la liberté de prévoir et d'ordonner nos vies à notre gré. Et surtout nous pouvons assurer notre avenir en prévision de la vieillesse, de la retraite ou pour garantir le bien-être de ceux qui comptent sur nous. Les Canadiens avisés le font grâce à l'assurance-vie, sur laquelle votre agent de l'Empire Life se fera un plaisir de vous renseigner. Consultez-le sans tarder !



**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

**Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.



Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Le jeune garçon eût fort bien pu à cet instant attaquer sa mystérieuse voisine et lui arracher le bandeau qui dissimulait ses traits, mais il comprit que ce serait là une folle imprudence. Mieux valait attendre les événements. Il ne tarderait certainement pas à découvrir la clef de l'énigme!...

— Rassurez-vous!... C'est le chef...

Le retour précipité d'un des hommes vint tranquilliser la jeune femme. Des éclats de voix se faisaient entendre; d'ailleurs, le groupe s'en revenait tout entier, ramenant le cavalier qu'il avait rejoint à peu de distance de là...

Bill Brenton se réjouit; l'attitude assurée de ses dangereux voisins lui faisait, en effet, comprendre qu'ils n'avaient point découvert Blackie... Il allait pouvoir observer le groupe tout à loisir...

Les bandits s'en revenaient tous, et bientôt l'individu qu'ils venaient d'annoncer apparut à son tour... A peine l'orphelin l'aperçut-il qu'il fut sur le point de laisser échapper une exclamation de surprise. C'était le shérif Joë Brennan!...

Le représentant de l'autorité avançait, il n'avait même pas pris la précaution de se dissimuler le visage, il souriait et prononçait quelques mots que le jeune garçon ne put encore saisir. Toutefois les allures satisfaites et assurées du shérif apprenaient au veuilleur que Joë Brennan se retrouvait là en présence de vieilles connaissances.

— Hello, mes chers enfants... Tout a merveilleusement marché!...

Maintenant, le shérif allait droit à l'inconnue; cette dernière s'était levée et se précipitait à sa rencontre... Sous les yeux ébahis de Bill Brenton, ils se rejoignirent et s'étreignirent longuement... Et tandis qu'ils s'embrassaient Joë Brennan ôtait le bandeau qui dissimulait le visage de sa compagne...

— Mary Brennan!... Savez-vous que vous êtes impressionnante dans ce costume.

Mary Brennan!... Bill Brenton eut un haut-le-corps en entendant ce nom. C'était celui de la femme du shérif!... Alors toute la machination lui apparut en pleine lumière... C'était Joë Brennan lui-même qui avait organisé l'attaque de la banque...

— J'ai eu un peu peur, sais-tu, harsarda la jeune femme... C'est la première fois que tu me confiais un si grand rôle!...

— Tout le monde ne croyait-il pas à Arizona City que tu étais allée voir ta soeur dans l'Est?...

Et, comme son interlocutrice hochait lentement la tête, Joë Brennan s'empressa de surenchérir:

— Je les ai retardés de mon mieux... D'abord les sangles des chevaux ont cédé; j'avais pris la précaution de les couper toutes, et puis l'enquête à laquelle je me suis livré à la banque a retardé quelque peu ces braves gens... Pour plus de sûreté je les ai envoyés dans trois directions, assez éloignées de Clearwater... Cela nous permet donc de discuter un moment et d'arrêter nos dispositions en conséquence!...

IV — "Hands up!"

Le shérif se penchait maintenant vers la sacoche de cuir fauve. Autour de lui ses acolytes se rapprochaient, leurs regards convergèrent vers le précieux butin, et comme déjà, des mains avides se tendaient, Joë Brennan s'empressa d'objecter:

— Bas les pattes!... Un peu de patience!... Comme d'habitude, la distribution sera effectuée équitablement.

Ces quelques mots démontrèrent à Bill Brenton que le représentant de

la loi n'en était pas à son premier coup d'essai... Immobile sur son observatoire, il continua d'épier les misérables... L'appât de l'or et des banknotes que le shérif retirait de la sacoche et épandait sur le sol, accaparait uniquement l'attention des malfaiteurs, ils en oubliaient toute prudence, bien certains que Joë Brennan avait su si magistralement manoeuvrer, une fois de plus, qu'il saurait éviter toute complication... Un peu plus tard, le shérif après avoir rejoint ses *deputies* bredouilles évidemment, on pesterait contre l'audace des malfaiteurs insaisissables et tout serait dit... jusqu'à la prochaine fois!...

Mais, tandis que la bande s'affairait ainsi à compter les sommes volées à l'*International Bank* Bill Brenton échafaudait son plan. Il eut tout d'abord l'idée de s'en retourner au plus vite alerter les *deputies* disséminés dans la région sur l'ordre de leur chef, mais il comprit qu'en agissant ainsi, il perdrait un temps précieux, suffisant peut-être pour permettre aux bandits de s'esquiver. De plus, tout autorisait à croire que les *deputies* douteraient de la réalité; ils ne croiraient pas que leur chef fût coupable, et Joë Brennan en profiterait pour manoeuvrer et pour déjouer l'attaque de l'orphelin!...

Un seul plan s'imposait donc: Bill Brenton devait agir par ses propres moyens! Certes le jeune garçon ne se dissimulait pas la difficulté de sa tâche... Seul contre huit, en comptant Mary Brennan, il ne conservait qu'assez peu de chances de l'emporter!

Pourtant le souvenir du père assassiné, celui du serment solennel qu'il avait fait de le venger, insufflèrent au jeune garçon une énergie nouvelle... L'occasion merveilleuse était là; non seulement elle lui permettrait de venger Jim Brenton, mais elle lui ferait

débarrasser la région de la bande la plus dangereuse qui l'infestait!...

Bill Brenton attendit encore un moment avant d'agir, il étudiait soigneusement la configuration du terrain, de façon à conserver pour lui le plus de chances possibles... Si incertaine que fût sa situation, il s'adjugeait malgré tout deux alliés de taille: la surprise et l'ignorance dans laquelle se trouvaient les bandits du nombre exact de leurs adversaires...

— Vingt-trois mille dollars!... La prise a été bonne!...

Joë Brennan poussa un grognement approbateur; patiemment il venait de disposer les piles de pièces d'or et d'étaler les banknotes. Tout autour les bankraiders comptaient méticuleusement le fructueux butin. Tous se sentaient si absorbés, qu'ils ne virent point une tête qui apparaissait, sur la plate-forme, bientôt suivie d'une main qui brandissait un Colt...

Et, tout à coup, une voix vibrante domina les murmures des coquins:

— Les mains en l'air!...

Simultanément, toutes les têtes se relevèrent, des mains se portèrent à la crosse des revolvers, mais menaçante, la voix insista:

— Attention, levez les mains ou je tire!...

Un des bankraiders voulut désobéir, mal lui en prit, une détonation claquait... La main droite fracassée par une balle, le coquin chancela en proférant un sourd juron...

— A qui le tour maintenant?

Bill Brenton s'était levé, dans chaque main il avait un Colt. Sa silhouette se découpait nettement sur le ciel; toutefois il s'était placé de telle façon que les bankraiders avaient actuellement les rayons du soleil en plein visage...

— Mes compliments, shérif, le coup était admirablement machiné!...

L'Alphabet des Rêves

CERVEAU — CERVELLE

☆ Voir une cervelle d'animal: difficultés matérielles. Voir un cerveau d'homme: succès, réussite après un long effort. Si le cerveau est malade: maladie, danger.

☆☆ Comme la tête, le cerveau est un symbole de virilité. Le rêve répété de cerveau malade est un symptôme de névralgies et même de méningite.

CHANDELIER

☆ Voir un chandelier: bénéfice matériel. Si le chandelier est garni d'une chandelle allumée, il peut représenter la femme du songeur. Chandelle allumée: réussite sentimentale.

☆☆ Rêver de chandelles allumées, de petites lumières, est un signe de faiblesse ou de grande fatigue.

CHANTER

☆ Chanter d'une voix juste est un heureux présage. Chanter faux: insuccès, ennui. Chanter en se baignant: maladie. Chanter en marchant: succès en affaire après une période difficile. Chanter en public: mauvaises affaires. Entendre chanter d'une façon agréable: prospérité. D'une façon désagréable: troubles politiques.

CHAPEAU

☆ Porter un chapeau neuf: annonce d'une grande joie. Porter un chapeau déchiré, sali: ennui, perte d'argent. Si le dormeur voit la femme qu'il aime coiffée d'un chapeau neuf (ou inversement): signe d'union et d'amour fidèle. Porter un chapeau blanc: succès dans les affaires, élévation sociale. Porter un chapeau de couleur: (voir à couleurs).

☆☆ Le chapeau est un symbole masculin spirituel: il recouvre toute la personnalité et donne au personnage une signification particulière.

CHASSE

☆ Voir une chasse: menace, trahison. Chasser soi-même: l'interprétation est liée à l'impression ressentie par le dormeur. Etre blessé au cours d'une chasse: échec, peine sentimentale. Revenir de la chasse avec du gibier: satisfaction en amitié.

LES EDITIONS DE PARIS

Joë Brennan s'immobilisait, pétrifié, les mains levées... L'intervention de l'orphelin se produisait de si foudroyante façon et venait contrecarrer si fortement ses plans qu'il en demeurait interdit... C'est pourquoi, soucieux de profiter de la surprise énorme qu'il venait de provoquer, Bill Brenton insista:

— Attention, inutile de chercher à vous défendre!... Vous êtes cernés de toutes parts!... Vous pensiez donner le change aux autres *deputies*, ils sont là, embusqués autour de moi, prêts à abattre le premier d'entre vous qui tenterait de résister!...

Un murmure atterré suivit ces nouvelles injonctions, les bandits conservant toujours les mains levées, regardaient autour d'eux pour apercevoir les *deputies* à qui leur adversaire venait de faire allusion, gênés par le soleil ils n'aperçurent rien...

— Ecoutez-moi bien shérif, insista le jeune garçon... Vous devez bien avoir sur vous quelques paires de menottes...

— Elles sont restées dans mes fontes, riposta aigrement Joë Brennan!...

Et déjà le bandit esquissait un pas en arrière; de nouveau la voix énergique de Bill Brenton l'arrêta dans son élan:

— Minute!... Pas un mouvement ou je tire!... C'est bien entendu, vous ne les perdez pas de vue, vous non plus!...

En prononçant ces mots, l'orphelin se détournait légèrement comme s'il s'adressait à un interlocuteur invisible... Il risquait gros à ce moment: les bankraiders pouvaient profiter de ce qu'il se détournait un peu pour repasser à l'attaque; mais ils étaient tous persuadés que les *deputies* étaient retranchés autour; ils ne bougèrent pas, peu soucieux de servir de cibles aux tireurs embusqués...

— Maintenant, vous allez approcher, reprit Bill Brenton...

Le jeune garçon avait son lasso enroulé autour de sa taille; abandonnant momentanément un de ses Colt, il déroula la corde, puis la lançant aux pieds du shérif:

— Hello!... Prenez cette corde, shérif, vous allez ensuite ficeler solidement vos aimables acolytes!...

— Jamais! protesta bruyamment le représentant de l'autorité...

Une détonation ponctua cette réponse rageuse... Transpercé de part en part le chapeau du gredin s'en fut rouler à quelques pas de là...

Joë Brennan fit la grimace, la balle que lui avait adressée l'orphelin venait d'effleurer le cuir chevelu.

— Si vous résistez encore, cria Bill Brenton, je tire deux pouces plus bas!...

Une telle menace, proférée sur un ton qui n'admettait pas de réplique, apaisa l'ardeur du shérif...

— Enlevez tous vos ceintures d'armes et jetez-les à trois pas devant vous!...

Dociles les bankraiders obéirent à l'injonction; Mary elle-même n'opposa pas la moindre protestation... L'intervention de l'orphelin plongeait la jeune femme dans une sorte de prostration...

— Eh bien, maintenant, ficelez, shérif!...

Bon gré mal gré, le représentant de l'autorité obéit; l'un après l'autre il ligota ses voisins; pendant ce temps Bill Brenton s'adressait toujours de temps à autre aux *deputies*... Toute la bande demeurait convaincue qu'elle se trouvait à la merci des auxiliaires du shérif, enfin édifiés sur le compte de leur chef!...

Dix minutes durant Joë Brennan poursuivait bon gré mal gré sa besogne; le lasso de Bill Brenton ne lui ayant pas suffi, il prit trois autres cordes. Pendant qu'il s'affairait ainsi, l'orphelin ne le perdait pas de vue et continuait toujours de braquer ses deux Colt contre le groupe désarmé et silencieux.

Quand ce fut le tour de Mary, le shérif eut un haut-le-corps, mais la voix implacable du jeune garçon reprit :

— Allons, dépêchez-vous, shérif, je suis pressé !...

Une nouvelle détonation éclata... Une balle s'en fut frôler la tempe du représentant de l'autorité... Et bientôt la jeune femme se trouva aussi étroitement ligotée que ses compagnons de raid !...

Tandis que le shérif achevait le travail que lui imposait l'orphelin, Bill Brenton se décida à sauter à bas de son observatoire; en quelques instants, il s'en fut rejoindre Joë Brennan contre qui il continuait de diriger son revolver :

— Et maintenant, à votre tour, shérif... A moi l'honneur de vous arrêter et de vous dire tout mon mépris !...

Joë Brennan levait les mains; il sentit contre sa poitrine le canon du Colt qui s'y appuyait fortement. De sa main gauche, l'orphelin remit son arme dans son étui, puis fouillant dans les poches de son prisonnier, il en retira quelques instants plus tard une paire de menottes...

— Vous voyez bien, shérif, que vos bijoux n'étaient pas restés dans vos fontes !... Il en restera un et cela suffira !

Bill Brenton arracha des mains tremblantes de son adversaire les bracelets d'acier, puis, sans cesser de le menacer de son arme restée dans sa main droite :

— Tendez-moi vos mains maintenant, shérif !...

— Tu me paieras cela, maudit freluquet ! vociféra le représentant de l'autorité, ivre de rage...

— Vous entendez, *deputies*, cria Bill Brenton... Monsieur veut faire la mauvaise tête !... Maintenant il est trop tard !... Ne le quittez pas des yeux surtout, et s'il s'avise de vouloir résister, tirez !...

Joë Brennan n'insista plus... Rageusement, il tendit les mains, et aussitôt les menottes se refermèrent autour de ses poignets avec un claquement sec...

— Parfait ! déclara alors Bill Brenton, maintenant nous allons regagner Arizona City où nous ferons certainement une entrée triomphale !...

Le shérif s'attendait maintenant à voir apparaître ses anciens auxiliaires qu'il croyait embusqués derrière les rochers. A sa profonde stupéfaction, Bill Brenton resta seul, il prit la précaution de faire placer ses prisonniers les uns derrière les autres puis, quand il se fut assuré que les cordes demeuraient solidement assujetties et qu'aucune fuite n'était possible, il déclara :

— En avant, maintenant !...

L'orphelin désignait le sentier le long duquel le shérif était apparu tout à l'heure... Alors Joë Brennan eut un grognement de fureur :

— Les *deputies* ? hasarda-t-il...

— Mon Dieu, shérif, je serais assez embarrassé pour vous dire exactement où ils se trouvent actuellement !...

Les prisonniers comprenant qu'ils venaient d'être joués de magistrale façon par ce jeune garçon, se répandirent en insultes et en imprécations; mais il était trop tard maintenant, ils se trouvaient tous à la merci de leur vainqueur...

Bill Brenton gagna l'endroit où attendait les chevaux, il se garda bien de faire remonter les bandits sur leurs montures; avisant le cheval du shérif, il chargea la sacoche remplie de nouveau en toute hâte avec les dollars et les *banknotes* dérobées...

— Et maintenant, au revoir... Et surtout que nul d'entre vous ne s'avise de déguerpier !... Si excellentes que soient vos jambes, mes balles seraient certainement plus promptes !...

Le groupe se mit en marche à la file; en peu de temps Bill Brenton lui fit exécuter un léger crochet afin de retrouver son fidèle Blackie. Il modula un sifflement prolongé... Un hennissement joyeux lui répondit alors... Le cheval noir apparut et s'empressa de rejoindre docilement son maître...

— Allons, vieux camarade, je crois que nous n'avons pas perdu notre soirée !...

Quand la bande quitta la région rocheuse, Bill Brenton, monté sur son docile coursier la conduisait toujours revolver en main... Au coucher du soleil les prisonniers et leur vainqueur atteignirent Arizona City bien avant les *deputies* qui ne savaient plus où

trouver leur chef et qui s'étaient éparpillés sans succès dans la région...

Le retour de l'orphelin provoqua une sensation intense dans la petite ville... A peine eut-il expliqué le rôle de première envergure que Joë Brennan avait joué dans toute cette affaire, que des cris de mort s'élevèrent de toutes parts, des excités voulaient appliquer la loi de Lynch au shérif indigne... Il fallut qu'une dizaine de solides gailards vinssent se placer auprès de Bill Brenton pour protéger les prisonniers contre les fureurs de la foule...

Les *banknotes* et l'or volés furent rendus à l'*International Bank*; trois jours plus tard, la bande des *bank-raidiers* passait en jugement. Joë Brennan, sa femme et ses principaux complices furent impitoyablement condamnés à mort... Quand la sentence fut rendue, le shérif, ivre de rage croisa son jeune vainqueur devant le tribunal même...

— Ah ça, qui es-tu donc, toi qui t'es acharné si impitoyablement contre moi ? vociféra le misérable...

— Je suis le fils de Jim Brenton, shérif, vous vous souvenez sans doute ?

Joë Brennan ne répondit pas !... Il se rappelait certes le crime odieux dont il s'était rendu coupable sous le couvert de la loi et en invoquant un faux prétexte... Mais les cris de mort redoublant parmi la foule, les gardiens du condamné s'empressèrent de le faire monter avec ses acolytes dans la voiture qui devait les conduire à San Antonio...

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

SEMAINE DU 9 AU 15 JUIN 1957

LES CHANCES QU'ELLE VOUS RESERVE :

Le 9, vous vous sentez plein d'entrain, d'élan, d'énergie et capable de régler bien des questions d'organisation de la vie au foyer, avec l'entourage. Vous avez plus de chance d'être écouté que d'habitude.

Le 15 est favorable aux rencontres imprévues, aux voyages et aux déplacements improvisés : bonnes nouvelles encourageantes. Possibilité de trouver des solutions amiables et des arrangements dans des affaires vous ayant causé des soucis jusqu'alors.

LES DATES QUE VOUS CHOISIREZ :

a) pour vos affaires, vos démarches, vos entreprises professionnelles, vos rendez-vous :
le 10 après-midi
le 13 le matin
le 15 tout le jour

b) pour vos rencontres amicales et sentimentales :

le 9 tout le jour
le 10 le matin
le 15 tout le jour

c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales :

le 14 après-midi
le 15 tout le jour

d) pour vos intérêts familiaux, fonciers et immobiliers :

le 9 tout le jour
le 13 le matin

LES RISQUES QUE VOUS ENCOURREZ :

Les 11 et 14 juin sont des journées au cours desquelles vous aurez avantage à ne pas prendre d'engagements ni de responsabilités nouveaux, et cela tant sur le plan matériel que familial. Vous avez tendance à montrer trop de hâte et d'impatience dans les affaires en cours, ce qui n'est pas sans provoquer des tensions et des difficultés passagères avec l'entourage.

CELLES QUE VOUS REDOUTEREZ :

11 tout le jour
14 tout le jour

le 13 tout le jour
le 14 tout le jour

le 11 tout le jour
le 14 le matin

le 11 tout le jour

AUTOMOBILISTES : La trêve a été de courte durée puisque cette semaine déjà, on observe une forte tendance aux recrudescences d'accidents sur la route et dans les airs, principalement les 11, 13 et 14 juin, accidents dus principalement aux vitesses excessives, à une trop grande confiance en soi et en sa chance, aux ruptures de direction et autres accidents mécaniques. Soyez bien conscient de ces risques et agissez en connaissance de cause, surtout si vous êtes né vers le 20 août ou vers le 14 juin.

LES PRECAUTIONS QUE VOUS DEVREZ PRENDRE POUR VOTRE SANTE : Il convient de ménager vos forces et votre résistance nerveuse cette semaine, car vous avez tendance à vous surmener, à un moment où, précisément, votre résistance peut être quelque peu amoindrie. Vers la fin de la semaine, évitez les excès alimentaires, si vous avez le foie et l'appareil gastro-intestinal sensibles : vos maux de tête et vos migraines pourraient bien ne pas avoir d'autres causes que des excès alimentaires.

LA BOURSE, CETTE SEMAINE : Après un début de semaine assez encourageant, surtout pour l'industrie lourde, les marchés accusent à nouveau une certaine nervosité, qui commencera par atteindre les valeurs de compagnies de transports (chemins de fer et transports aériens surtout) pour s'étendre un peu à tous les domaines : textiles, compagnies minières, valeurs agricoles, industrie alimentaire, sous-marins, etc. Il ne semble pas que ces tendances doivent durer.

Votre chien peut mourir des vers



Il n'y a qu'un seul traitement sûr contre les vers. Utilisez un produit d'une efficacité reconnue contre les types les plus fréquents de vers.

L'ascaride vole ses aliments au chien, l'ankylostome se nourrit de son sang. Tous deux peuvent faire mourir un jeune chien ou affaiblir dangereusement un chien adulte.

Vous éliminez ces deux types de vers avec les Capsules Sure Shot de Sergeant's. (Demandez les Capsules Puppy pour jeunes et petits chiens de moins de 10 livres). Il se vend deux fois plus de produits Sergeant's que de tout autre produit. Donnez-en à votre chien au moins deux fois l'an, pour sa protection. 75¢ seulement aux pharmacies et chez les marchands d'animaux.

CAPSULES "SURE SHOT" DE Sergeant's

Pendant longtemps encore, immobile, monté sur Blackie, Bill Brenton regarda s'éloigner le véhicule qui emmenait toute la bande vers la ville où elle subirait le châtement implacable... Pour la première fois, depuis des semaines, un sourire effleura ses lèvres pâles... L'orphelin avait tenu son serment, il venait de venger son père...

— Et maintenant, revenons travailler ! déclara-t-il enfin en talonnant son fier coursier...

Sans plus attendre, fier de l'oeuvre de justice accomplie, l'orphelin s'en fut retrouver le fidèle Webber qu'il avait laissé là-bas, à la ferme... Et bientôt, se dérobant aux acclamations des gens d'Arizona City, il disparut dans le lointain, impatient de reprendre l'oeuvre si laborieusement commencée par l'infortuné Jim Brenton.

JACQUES CHAMBON.

— Allons, Jeannot, mange ta soupe.
— Je peux pas.
— On peut toujours quand on veut.
— Oui, mais je veux pas.

A un petit mendiant très moderne, une dame donne une pièce de cinq sous. Le gamin murmure.

— Eh bien, lui dit la dame, je te donne un gros sou et tu n'es pas content ?

— Mais, ma pauvre dame, tout augmente.

— Quel est ce monsieur décoré qui vient de te dire bonjour ? demande-t-on à un très jeune employé.

— Peuh ! Un collègue de bureau ! C'est moi qui colle les timbres ; c'est lui qui signe les lettres.

Dans une école de village, le maître s'escrimait à faire comprendre la sous-traction.

— Enfin, dit-il, à bout de moyens : si d'un nombre entier je retire un quart, et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Pas un bambin ne peut répondre.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien, voilà une pêche, je la coupe en quatre. Qu'est-ce qu'il en reste ?

Un bambin tout empressé :

— M'sieur ! Je sais, c'est le noyau...

Notre nouveau roman feuilleton

Les Epaves du Destin

par MAURICE VALADE

No 6

« C'EST LÀ des théories vraiment superbes, fit Claudie non sans ironie ; et je m'étonne que tu ne les aies pas pratiquées toi-même. Micheline tressaillit, blêmit.

— Je t'en prie, ne te mêle plus de mes affaires de cœur, reprit Claudie en laissant retomber sa belle tête sur l'oreiller. Je ne me suis jamais occupée des tiennes, moi ! Je n'ai jamais cherché à éveiller en toi d'anciens souvenirs, à connaître tes sentiments intimes — toujours j'ai respecté en toi l'ainée des Lanceroy...

Le coup porta.

Tremblante d'émotion, Micheline gagna le boudoir où elle trouva Basquine très occupée à un ouvrage de couture.

Depuis quelque temps Claudie occupait sa gouvernante à de menus travaux de femme, à des raccommodages de robes, à des réparations de dentelles.

Quelque peu délaissée maintenant par la jeune fille, qui déjà commençait à se lasser d'elle, Basquine courbait le front et exécutait scrupuleusement tout ce qu'on lui commandait de faire.

Cependant elle accompagnait toujours Claudie dans ses sorties.

Mais, rigide, elle fermait les yeux à tous les flirts de la jeune fille, fermait les oreilles aux paroles d'amour qu'elle entendait murmurer au cours des rendez-vous que Claudie accordait au capitaine de Bréville.

Dans la forêt de sapins se dressant en face du château de Bellefontaine, les deux jeunes gens se rencontraient presque tous les jours — lui, botté, éperonné, portant fièrement la pelisse garnie d'astrakan ; elle, emmitoufflée de chaudes fourrures, la tête couverte d'un capuchon de laine blanche qui faisait ressortir plus encore la pâleur de son teint et l'éclat de ses yeux d'un vert glauque.

Il y avait dans ces prunelles striées d'or une telle attraction, un tel fluide, que presque malgré elle, hypnotisée par cette étrange jeune fille, Basquine l'eût suivie au bout du monde.

Elle assistait donc, inconsciente, à ces scènes d'amour entre les deux jeunes gens ; s'amusait de leurs rires sonores, quand, bien près l'un de l'autre, ils traversaient un torrent.

« Sans aucun doute, Mlle de Lanceroy et le capitaine de Bréville s'aiment tous deux ; pensait-elle, mais alors pourquoi ne se marient-ils pas ? »

Un jour, craintivement, elle dit à Claudie :

— Mademoiselle semble bien heureuse — elle va donc se marier bientôt ?...

Claudie eut un haut-le-corps.

La jeune fille était assise, dans son boudoir, près de la large baie prenant jour sur la forêt de sapins. Longtemps elle resta sans répondre, comme retenue par une crainte qu'elle ne s'expliquait pas — elle, si audacieuse cependant hésitait en ce moment à formuler sa pensée.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Renault Poitevin, sur les instances de Madeleine Carvajean, son amie très intime, est devenu copropriétaire de la Maison Carvajean & Cie, avec Pierre Carvajean. Celui-ci a adopté, il y a bien des années déjà, Basquine et Armand Saurel. Aussi, un jour, pour prouver sa reconnaissance, Basquine se sacrifie-t-elle et épouse par surcroît Renault, malgré son amour partagé par Just Carvajean qui devient désespéré. Cependant, dégoûtée de la conduite abjecte de son mari, Basquine quitte son mari définitivement et s'engage comme dame de compagnie pour deux jeunes filles nobles, Micheline et Claudie de Lanceroy.

— Eh bien, tu te trompes, ma petite Basquine, dit-elle enfin. Non seulement je ne songe nullement à me marier, mais encore j'en ai assez de tous ces rendez-vous qui maintenant m'ennuient. Je me suis franchement beaucoup amusée cet hiver, mais à présent le beau Bréville a cessé de me plaire — que veux-tu, tout a une fin dans la vie...

Et, rieuse, elle ajouta :

— Admets que, à vingt ans, j'épouse ce monsieur ; — c'en serait fait alors pour toujours des sensations si douces que procure une intrigue, de ces préliminaires d'amour qui seuls ont du prix, qui seuls captivent — et moi je veux les éprouver encore ces émotions délicieuses...

« D'autres, maintenant — je le sais — sont fous de moi, sont capables, pour me plaire, de commettre les pires folies. Ceux-là je ne les repousse pas... je les encourage au contraire. Tout promettre, ne rien donner, c'est là, vois-tu, le secret de bien des drames, la cause de bien des suicides... »

Elle riait en disant toutes ces choses, riait de voir l'épouvante de Basquine — de Basquine qui n'osait plus la regarder, de Basquine qui tremblait.

— D'où sors-tu donc ? reprit Claudie en serrant à les briser les mains de la jeune femme. Tu ne connais donc pas la vie, toi, dont rien ne fait battre le cœur !...

« Nous t'avons prise à Bellefontaine sans même savoir qui tu étais, uniquement sur la foi de renseignements favorables venus de Paris ; — mais les éloges qu'on nous fit alors de toi étaient-ils bien justifiés ? »

« Je ne sais rien de toi, mais toi tu me connais tout entière, car je ne t'ai rien caché de mes sentiments et de ma manière de faire. »

« Je suis jeune, très belle, dit-on, fort riche — je pourrais donc faire un beau mariage. Eh bien, si un jour je consens à aliéner ma vie tu pourras dire que je suis folle de celui dont j'accepterai le nom — mais ce jour, crois-le bien, n'est pas encore venu. »

Ce sont tous ces souvenirs qui assombrissent en ce moment le front de Basquine ; — et telle est sa préoccupation, son ardeur au travail, qu'elle n'aperçoit point Micheline traverser le boudoir, qu'elle ne remarque point le sourire que lui adresse en passant près d'elle l'ainée des Lanceroy.

Le soir même, bien seule dans sa chambre, Basquine écrivit à Morin la lettre suivante :

« Mon cher papa Morin,

« Tu sais combien j'aime la solitude — c'est donc te dire que je me plais beaucoup à Kichompré, situé à quel-

ques kilomètres de Gérardmer, ce petit bourg peuplé de tout un bataillon d'ouvriers employés dans les scieries voisines, me rappelle quelque peu notre vieux faubourg.

« Ici aussi la cloche tinte aux mêmes heures que là-bas ; — et quand je l'entends, subjuguée, le cœur submergé par un flot de souvenirs, je ferme les yeux pour mieux revivre pendant quelques minutes les heures bénies d'autrefois.

« Je me trouve donc presque heureuse dans ce milieu d'ouvriers qui me rappelle si bien mon enfance ; — et cependant il me faudra un jour le quitter, il me faudra retourner à Paris avec les Lanceroy... »

« Cette perspective m'épouvante ! J'ai peur de rencontrer là-bas Renault ; d'y rencontrer aussi les Carvajean — ces êtres tant aimés encore, et que cependant je veux fuir... »

« Revoir Madeleine serait au-dessus de mes forces — que lui dirais-je, à elle, qu'elle ne sache aussi bien que moi !... »

« Quant à Carvajean, à ce père adoptif que j'adore, je n'aurais plus le courage d'écouter ses reproches, d'entendre prononcer devant moi le nom de Just !... »

« Just !... où est-il ? que pense-t-il de moi ? — autant de questions que je me pose tous les jours, et auxquelles je ne puis répondre... »

« Il est libre, lui, de refaire sa vie, mais moi je ne le suis plus ; — je dois subir jusqu'au bout ma misérable destinée, et remercier la Providence de m'avoir enfin délivrée de Renault !... »

« Je passerai certainement ici tout cet hiver, et peut-être d'autres encore et j'en suis heureuse, car au moins à Bellefontaine je vis dans le calme. »

« Maintenant l'avenir me fait peur, et les luttes qu'il me faudra sans doute soutenir un jour m'épouvantent à l'avance — je ne me sens point encore assez forte pour me défendre contre moi-même... contre tous ! »

« Tu le sais, bon papa Morin, je suis seule au monde désormais ; — j'ai écrit à Armand... et il ne m'a même pas répondu ! »

« Voilà bien des préambules, n'est-il pas vrai, pour en arriver à te confier toutes mes souffrances, à te dire comment je me trouve dans ce coin perdu des Vosges... »

« Ah ! papa Morin, tu es loin de te douter de l'horrible séquestration dont j'ai été victime ! Enfermée dans un pavillon situé au fond du parc de la villa de Boissy-Saint-Léger, j'y ai pleuré pendant de longs jours, de longues nuits ! »

« Ce fut Rita, ma femme de chambre, qui me sauva en me prévenant qu'un narcotique, préparé à mon intention, allait infailliblement me mettre à la merci de ce Poitevin exécré ! »

« Je n'oublierai jamais l'immense service que cette jeune fille m'a rendu, je n'oublierai jamais son dévouement ; — non seulement elle m'a sauvée, mais encore elle m'a prêté de l'argent pour fuir !... »

« Maintenant je suis enfin à l'abri, bien loin d'un homme que je déteste... que je méprise ! »

« BASQUINE. »

Quand elle eut écrit cette lettre, Basquine éprouva une grande paix ; — la presque-certitude d'une prompt réponse du vieux caissier la rendait folle de joie.

Elle ne l'attendit en effet pas longtemps, cette réponse.

Ce fut Micheline qui, un dimanche matin, avant de partir à la messe, lui remit une lettre timbrée de Paris.

Fiévreuse, longtemps Basquine la tourna et retourna dans ses mains tremblantes ; — puis enfin elle brisa les cachets... et elle lut :

« Ah ! ma petite Basquine, ta lettre est tombée chez moi comme un rayon de soleil ! Michal était justement à la maison quand je l'ai reçue — et elle nous a fait grand plaisir à tous deux. »

« Les renseignements que j'ai donnés sur toi au marquis de Lanceroy ont été pris, je le vois, en sérieuse considération ; — il est vrai, et tu dois bien t'en douter, qu'ils étaient particulièrement bons. »

« D'ailleurs que pouvais-je dire de toi, mon enfant chérie, sinon que tu es la meilleure, la plus dévouée, la plus digne des femmes. »

« Ah ! tu ne saurais t'imaginer ma surprise quand je reçus ce long questionnaire auquel je devais répondre tout de suite. Je ne savais alors rien encore de ta fuite de Boissy, de ta vie actuelle ; — et tu comprendras facilement combien j'ai été peiné en apprenant à quel point tu avais été malheureuse avec Poitevin — avec ce bandit qui, pour mieux arriver à ses fins, n'avait pas hésité à te séquestrer ! »

« Quand je répondis au marquis de Lanceroy je ne savais trop ce que je faisais — j'étais comme fou... »

« Le jour même je suis retourné à Boissy-Saint-Léger pour tâcher de savoir ; — mais je n'ai trouvé que le valet de chambre qui m'a mis au courant de ton équipée. »

« Quant à Renault, j'ignore ce qu'il est devenu, et les domestiques l'ignorent eux aussi — ce qui n'empêche que les papiers timbrés tombent dru comme grêle à l'usine ! »

« Carvajean est fou ! Pour parer au plus pressé, il vient d'emprunter à un usurier, à un taux considérable, cinq cent mille francs — c'est du trente pour cent ! »

« Que veux-tu, c'était à prendre ou à laisser ; — alors le patron a accepté, afin de pouvoir tout de suite jeter cet argent à la face de Poitevin... »

« Et c'est moi, ma petite Basquine, qui me suis chargé de ce soin. »

« Je l'ai rencontré chez le notaire où il m'attendait — on avait enfin réussi à le trouver — et je lui ai remis son

argent. J'ai payé, ma petite Basquine; et dût-il plus tard nous en coûter la faillite et la ruine, nous sommes enfin débarrassés de ce monstre!

« Ah! si tu savais combien je l'avais supplié d'attendre, de nous laisser ses capitaux encore quelques années — mais il n'a rien voulu entendre, refusant même l'offre que lui faisait Carvajeau de lui abandonner la plus grande part des bénéfices.

« Cet homme poursuivait un but, une vengeance; mais cette vengeance lui échappe — Dieu veuille que nous puissions tous sortir de peine!...

« Ton frère est venu me voir hier. Pendant quelques mois encore, pense-t-il, il restera à Versailles, après quoi il sera sans doute envoyé dans une garnison lointaine.

« Just, lui, est parti pour la Tunisie. Il veut se battre, et froidement il court à la mort. Il connaît, lui aussi, les embarras d'argent de son père, les tristesses profondes de sa mère, de cette malheureuse qui ne sort plus et se cloître dans sa maison où sans cesse gronde la tempête, où chaque jour éclatent des scènes violentes entre ces deux êtres seuls désormais.

« L'un et l'autre se rejettent mutuellement toutes les responsabilités d'une telle situation; — mais loin de se reconnaître coupable, tout au moins devant sa conscience, cette femme sans cœur ne regrette que son gredin!

« Impassible comme une bête blessée qui ne se sent plus la force de réagir de lutter, Carvajeau a fini par ne même plus se défendre...

« Aussi, avant de gagner la Tunisie, Just est-il resté bien peu de temps à l'usine.

« Le soir de son départ nous l'avons accompagné, son père et moi, à la gare de Lyon. Oh! combien pénibles, vois-tu, les heures qui précèdent la fuite d'un être cher qu'on ne reverra peut-être jamais! Comme elles nous parurent courtes ces minutes où nous le vîmes monter dans le train; où, penché à la portière, il nous envoya son dernier adieu!...

« Un strident coup de sifflet... un claquement de portières... un ébranlement sonore — et plus rien! La locomotive, vomissant des jets de fumée, emporta Just!...

« Ah! Basquine, quel vide quand nous nous retrouvâmes seuls tous deux, Carvajeau et moi, sur le quai désert, n'ayant plus sous les yeux qu'une longue traînée de rails et d'autres trains, vides encore, qui venaient prendre la place du disparu!...

« Ce fut pour moi, Basquine, une des plus pénibles, des plus tristes journées de ma vie. Toi, tu étais partie avec ton mari, et je savais bien qu'un jour je te retrouverais; — mais lui, mon Just, mon petit Just que j'ai tant aimé, le reverrai-je jamais!...

Basquine ne put en lire davantage; — elle poussa un cri de désespoir et, la tête dans les mains, se prit à sangloter.

Oh! en ce moment elle regrettait son sacrifice, regrettait tout ce qu'elle avait fait pour sauver Madeleine...

Quand Micheline revint près d'elle elle la trouva en larmes.

— Vous avez donc un grand chagrin? demanda Mlle de Lanceroy en se penchant vers Basquine qui vainement cherchait à retenir ses pleurs.

— Oui, mademoiselle, j'éprouve un très grand chagrin. Je suis lasse de tout, et la vie me pèse, me semble bien lourde à supporter!...

— Vous avez de la famille?

— Je suis seule au monde!...

« Seule au monde, pensait Micheline en passant la main sur son front — pauvre fille!... »

Et en elle s'accrût encore sa sympathie pour cette femme que le hasard et le caprice de Claudie avaient jetée dans

leur maison.

Mais quelle épave avaient-ils donc recueillie? D'où venait donc Basquine, cette inconnue qui prétendait être seule au monde?...

Bien des jours suivirent ce court entretien de Micheline et de Basquine — de Basquine que Claudie, jalouse, ne laissait pas en paix une minute.

IX

« S'AVAIS-TU que Michal n'est pas venu à l'usine depuis deux jours? demanda Carvajeau en pénétrant dans le bureau où le vieux Morin établissait ses comptes de fin de mois.

— Je l'ignorais complètement, patron.

— Marcelin, lui non plus, n'est pas à son poste.

— Ça, je m'en suis aperçu. Il n'y a probablement là qu'une simple fugue — et une fugue de gosse ça ne compte pas. Le père est sans doute allé tirer les oreilles à son galopin de fils — de là son absence.

— Si tu allais tout de même t'informer de ce qui est arrivé?

— J'irai, patron, j'irai; — sitôt ma caisse faite je me rendrai chez les Michal.

— Ta caisse! — mais as-tu seulement assez d'argent pour faire face aux échéances du mois? demanda Carva-

jean d'une voix légèrement tremblante.

— Nous avons encore deux jours devant nous, et d'ici là nous pourrions faire bien des choses; — en tout cas il ne nous manquera pas des mille et des cent. Oh! ces fins de mois, patron... c'est à devenir fou!

— Hélas! c'est peut-être la faillite à brève échéance!

— Si encore les affaires marchaient convenablement...

— Qui sait si, prévoyant la débâcle prochaine, Michal ne nous a pas tout simplement lâchés!...

— Lui... Michal... allons donc! Ou bien il est malade, ou bien il est à la recherche de son gamin...

Sans en demander davantage, Carvajeau quitta le bureau du vieux caissier.

Resté seul, Morin se prit à songer.

De sinistres pressentiments venaient l'assaillir tous les jours, et maintenant il avait peur de tout, maintenant il tremblait chaque fois que le patron venait à son bureau; — mais il ne pouvait cependant s'expliquer les terreurs qu'il éprouvait.

Depuis le mariage de Basquine et le départ de Just le pauvre homme était complètement désespéré.

Il se levait pour partir quand soudain la porte du bureau s'ouvrit violemment — et Mme Carvajeau parut.

— Vous alliez vous en aller? fit-elle en s'asseyant, essoufflée sur une chaise.

— Oui, madame.

— Ne pouvez-vous m'écouter une minute?

— Mais, parfaitement si.

— Vous avez vu mon mari tout à l'heure?

— Il sort d'ici.

— Vous a-t-il dit qu'il me fallait deux mille francs aujourd'hui même?

— Il ne m'en a pas parlé.

— Je m'en doutais — chaque fois que je lui demande de l'argent il fait la sourde oreille. Et pourtant j'ai des dettes, moi, des dettes qu'il me faut payer au plus tôt!...

« La noce de Basquine a commencé à me mettre à sec; puis, au moment de son départ pour l'Afrique mon fils avait besoin de beaucoup de choses, avait à faire de nombreux achats. Je lui ai donc donné toutes mes économies — et maintenant je suis sans le sou... »

— Comme nous tous, fit froidement Morin...

Sans relever cette parole, Madeleine dit d'un ton tranchant:

— Il me faut deux mille francs...

— Je ne puis vous les donner.

— Nous sommes donc ruinés, nous sommes donc menacés de la faillite? s'écria-t-elle exaspérée.

— Les factures de fournisseurs, les notes de modistes et de couturières — tout ça n'a rien à voir avec la caisse de l'usine. Je possède, là, dans ce bureau, assez d'argent pour faire face aux dépenses de fin de mois; mais il m'est impossible d'en distraire un sou. Nous aussi, madame, nous avons nos échéances... et celles-là sont sacrées.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, madame, mon dernier.

Alors Madeleine s'en fut, trébuchante, comme ivre.

Traquée par ses fournisseurs, elle ne savait plus maintenant où donner de la tête. Qu'allait-elle faire? Qu'allait-elle devenir? Oserait-elle avouer à son mari les dettes énormes qu'elle avait contractées?

Tout à l'heure elle demandait à Morin deux mille francs — mais ce n'était qu'une goutte d'eau dans le gouffre où elle avait englouti des sommes énormes. Pour se faire plus séduisante, et mieux plaire à Poitevin, elle avait emprunté un peu partout; — et maintenant bijoutiers, modistes, couturières, la harcelaient de leurs réclamations, la menaçant de faire du scandale si elle ne payait pas tout de suite.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

POTAGE AU CELERI

- 2 tasses de céleri coupé finement
- 1/2 tasse de riz cru
- 1 pinte d'eau
- 1 tasse de crème ou de lait riche
- 1 c. à tb. de beurre
- Sel et poivre

Cuire le riz et le céleri à l'eau bouillante salée (1 pinte). Passer ensuite au tamis, ajouter la crème ou le lait riche, chauffer 5 minutes. Saler, poivrer et ajouter le beurre.

PAIN DE VEAU

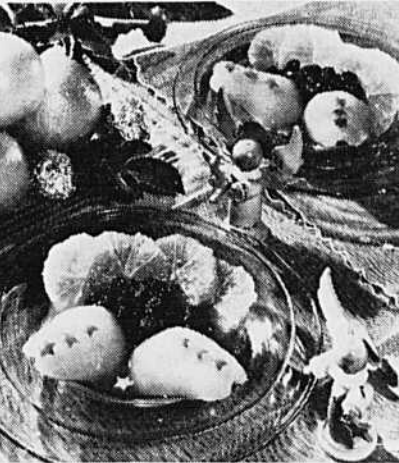
- 3 livres de veau maigre haché
- 1/2 livre de lard salé passé au hache-viande
- 2 oeufs battus
- 1 tasse de mie de pain fraîche
- 4 c. à tb. de crème
- 1 c. à thé de jus d'oignon
- Sel et poivre

Passer le veau et le lard salé au hache-viande. Ajouter les oeufs, la mie de pain, la crème, le jus d'oignon, le sel et le poivre. Bien mêler et cuire dans un moule graissé à 350° F. durant 3 heures. Laisser refroidir et servir en tranches minces avec une bonne salade.

SALADE DE FEVES DE LIMA

- 1 livre de fèves de Lima séchées
- 1/4 de tasse d'huile à salade
- 1/4 de tasse de vinaigre
- 1 gousse d'ail coupée finement
- 1/8 de c. à thé de moutarde en poudre
- 1/4 de c. à thé de sucre
- Sel et poivre
- 3 c. à tb. de persil haché

Faire tremper les fèves dans de l'eau froide salée durant 5 heures. Les cuire en commençant la cuisson à l'eau froide. Lorsqu'elles sont cuites, les égout-



ter et les mariner dans la sauce française pendant qu'elles sont encore chaudes. Refroidir.

TAPIOCA A LA RHUBARBE

- 3/4 de tasse de tapioca rond
- Eau froide
- 2 1/2 tasses d'eau bouillante
- 1/2 c. à thé de sel
- 1/2 tasse de sucre
- 4 tasses de rhubarbe coupée en tronçons d'un pouce
- 1 tasse de sucre ou plus selon le goût
- 1 pincée de cannelle

Couvrir le tapioca avec de l'eau froide et laisser tremper 1 heure. Le cuire ensuite dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit transparent, ajouter la 1/2 tasse de sucre et laisser cuire de nouveau durant quelques minutes. Laver et couper la rhubarbe, la déposer dans un plat allant au four et la saupoudrer du mélange du sucre et de cannelle. Recouvrir le tout avec le tapioca et cuire au four à 325° F. jusqu'à ce que la rhubarbe soit bien cuite. Servir avec de la crème. On peut remplacer la rhubarbe par d'autres fruits frais.

PAIN AUX NOIX

- 2 tasses de farine à tout usage
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- 1 c. à thé de sel
- 1 tasse de lait
- 1/2 tasse de sucre
- 1/2 tasse de noix coupées finement
- 2 jaunes d'oeufs

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter à la farine le sucre, les jaunes d'oeufs, le lait et les noix. Bien battre et verser la pâte dans un moule graissé, laisser reposer durant 20 minutes sur la table et cuire au four à 350° F.

Alors, désespérée, timidement elle avait demandé à Carvajean des sommes importantes destinées à donner des acomptes à ceux de ses fournisseurs les plus pressants ; — mais Carvajean, tout en lui faisant de belles promesses, ne lui donna rien, et même se garda bien de rien dire à Morin — à Morin qui devenait terrible dès qu'il s'agissait d'ouvrir son coffre-fort.

Et Morin avait refusé les deux mille francs demandés...

« Que faire ? songeait Madeleine — il me faut cependant payer... »

Le soir, quand Carvajean rentra de l'usine elle osa lui dire :

— Tu sais, je suis allée trouver Morin — mais Morin est resté inflexible. Cependant j'ai absolument besoin des deux mille francs dont je t'ai parlé ; — les frais que j'ai dû faire pour la noce de Basquine m'ont mise à sec, et maintenant je suis dans l'impossibilité de payer les dettes que j'ai contractées.

Et d'un ton acerbe elle ajouta :

— Si tu avais suivi mes conseils je n'en serais pas à m'affoler pour une bagatelle de deux mille francs. Tu aurais jeté à la porte Basquine — cette fille — et tout eût été dit ! Pas de noce, pas de dépenses... rien ! Mais tu n'as pas voulu ; — tu avais des scrupules, et tu voulais remplir jusqu'au bout la tâche que tu t'étais imposée.

— C'eût été odieux de ma part d'agir autrement.

— Crois-tu que les jeunes époux en seront plus heureux ? fit-elle d'une voix tremblante.

— Heureux ! fit Carvajean en passant la main sur son front. Hélas ! si ce qu'on m'a dit est vrai...

— Que sais-tu donc ? demanda Madeleine qui en ce moment se sentait défaillir.

— Poitevin est revenu seul à Paris.

— Et l'autre ?... l'autre ?

C'était un élan de joie profonde qui maintenant agissait Madeleine. Elle tremblait, ses lèvres blémisaient ; et ses yeux, tout à l'heure tristes et inquiets, avaient subitement pris un éclat fébrile.

— Basquine s'est enfuie, dit Carvajean, — Voilà tout ce que j'ai appris.

— Ah ! je savais bien, moi, qu'ils ne resteraient pas longtemps ensemble...

— Comment pouvais-tu supposer qu'une rupture éclaterait si promptement entre eux ? dit Carvajean dont les regards étaient devenus scrutateurs.

— Oh ! c'est bien facile à comprendre : cette fille était gangrenée jusqu'aux moelles, et le moindre de ses actes était calculé. Elle voulait surtout se faire épouser, devenir mon égale — et Poitevin, peu expert en roueries féminines, s'est bêtement laissé prendre à des semblants d'amour...

— Tu as sans doute raison, et je rends justice à ta perspicacité vraiment étonnante. Oui, Poitevin s'est laissé prendre ; mais quand il a compris ce que valait Basquine il l'a purement et simplement flanquée à la porte. Ma foi, tant pis pour elle... elle est punie par où elle a péché ; — mais maintenant que va-t-elle devenir ?

— Que nous importe...

— Armand, lui, sera profondément désolé.

— Je t'en prie, ne me parle plus de ces enfants-là.

— Ces enfants-là, nous les avons recueillis, nous les avons élevés ; — et nous n'avons pas le droit de les abandonner ainsi, et si Basquine revenait...

— Tu la reprendrais ici, dans notre maison ? fit Madeleine exaspérée.

— Peut-être.

— Ah ! non par exemple — moi je la hais, cette fille !

Carvajean ne répliqua rien ; — songeur, il gagna son cabinet de travail où il s'enferma soigneusement.

Il devenait taciturne et sauvage, se cachait de tous, même de ses ouvriers

qui cependant l'adoraient. Le vide de cette maison autrefois si gaie, si pleine de bruit, l'impressionnait, lui faisait peur.

Et pourtant il eût dû être plus tranquille maintenant qu'il avait restitué à Poitevin ses fonds, maintenant qu'il était seul maître à l'usine. Sous son habile impulsion les affaires marchaient ; — aussi Morin assurait-il qu'avec un peu de patience on arriverait certainement à se sortir de peine.

Mais malgré tout Carvajean sentait au fond de son âme un trouble qu'il ne s'expliquait pas, qu'il ne pouvait surmonter — et ce trouble ne lui laissait de repos ni jour ni nuit.

Madeleine, elle, exultait depuis la minute où elle avait appris la séparation de Poitevin et la disparition de Basquine ; — et maintenant une pensée dominante la hantait constamment.

Revoir Renault... le reprendre.

Peu lui importait que son mari la soupçonnât à nouveau ; — elle était résolue à présent à tout braver...

Le lendemain, après s'être habillée avec cette coquetterie raffinée dont elle avait le secret, elle retourna trouver Morin à son bureau. Là, à force d'insistance et de supplications, elle parvint à arracher au vieux caissier les deux mille francs dont elle avait besoin.

Elle consacra cette somme à donner de faibles acomptes à ses fournisseurs et profita de l'occasion pour faire de nouvelles commandes de costumes et de chapeaux.

Toutes ces commandes furent acceptées — qui donc aurait refusé à cette grande dame, femme d'un usinier coté et certainement très solvable ?

Son audace d'autrefois était revenue ; — et maintenant elle était résolue à ne reculer devant aucune considération.

Le jour même elle se rendit à la garçonnière du boulevard Malesherbes, espérant bien y rencontrer Renault.

Arrivée devant la porte elle sonna résolument ; — mais, quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver face à face avec la plus jolie fille que l'on pût rêver.

— Marinette Michal ! fit Madeleine en reculant de quelques pas.

— Ça vous surprend, hein ? dit Marinette en partant d'un franc éclat de rire. Et moi donc ! — du diable si je m'attendais à vous voir paraître ici...

Et, narquoise, elle ajouta :

— Comme vous le voyez, je suis un peu chez moi dans ce coquet appartement. Renault ne trouve rien de trop beau pour moi ; il me gâte — et justement j'attends tout un assortiment de lingerie et de robes. Le bijoutier viendra après — et une fois bien nippée, je serai certainement très chic...

— Je croyais Renault avec Basquine ; c'est pourquoi je suis venue ici.

— Allons donc ! — vous savez parfaitement que le ménage est brisé ; — or, pendant que madame voyage je suis chargée, moi, de consoler le mari. Ce sera difficile : monsieur Poitevin avait tout de même un violent béguin pour sa femme...

« Mais, reprit Marinette de son accent faubourien, si madame veut entrer au salon... Renault est tout seul, et il sera certainement enchanté de revoir une ancienne connaissance.

— Alors tu es le béguin de cet homme ? murmura Madeleine en se penchant vers Marinette — tu l'aimes donc ?

— Je n'aime personne, moi. Et si chez nous on vous raconte que je me suis esquivée par amour, vous pourrez répondre à mon paternel et à maman que je n'ai jamais aimé qu'eux. Vous me croirez si vous voulez, madame Carvajean, mais je me fiche de l'amour comme d'une guigne...

— Qu'aimes-tu donc alors ?

— La noce, l'argent, les belles toilettes...

— Avec de tels principes tu iras loin, dit une voix sonore que Madeleine reconnaît aussitôt.

— Bon, le patron a entendu mon boniment, fit Marinette interloquée ; — ma foi, tant pis pour lui... il n'avait qu'à ne pas écouter aux portes.

— Oui, tu iras loin, reprit Poitevin en riant.

Et se tournant, le regard irrité, vers Madeleine interdite et troublée...

— Vous !... encore vous !... toujours vous ! Mais que venez-vous donc faire ici ?

Elle n'eut pas la force de lui répondre.

Inconsciente, elle le suivit dans le petit salon où sur un divan bas elle se laissa tomber, écrasée et brisée.

— Je venais te voir, dit-elle enfin humblement en jetant sur Renault un regard de détresse profonde — je te croyais seul...

— Comme beaucoup d'autres tu n'ignores rien de ma déconfiture conjugale. Oui, Basquine est partie ; — alors, ayant besoin de distractions, je suis allée relancer une des filles de Michal.

« Depuis longtemps j'avais un béguin pour Marinette. Cette fille me plaisait — et comme elle en avait assez de son magasin elle m'a suivi sans trop de résistance...

— Michal sera au désespoir quand il apprendra, quand il saura...

— Il ne saura rien, car Marinette rentrera chez elle tous les soirs. Puis, il lui sera très facile de prétexter par ci par là quelques veillées tardives à la maison ; — ces soirs-là nous dînerons ensemble et je la conduirai dans des endroits où on s'amuse...

— Que feras-tu le jour où tu seras las de cette malheureuse... comme tu as été las de moi ?

— Ce jour-là je la renverrai tout simplement au bercail. Ah ! les femmes sont vraiment bien bêtes de supposer qu'on va les garder toujours ! Une seule aurait pu passer sa vie entière avec moi... et celle-là ne l'a pas voulu !

— Basquine ?

— Oui, Basquine. Si elle était restée près de moi je serais devenu meilleur, et mon cœur se serait ouvert à la pitié. Puis, je me serais efforcé de satisfaire le moindre de ses caprices, et pas une existence de femme n'eût été aussi belle que la sienne ! Mais elle ne l'a pas voulu... à ses yeux j'étais un monstre !

— Oh ! comme vous l'aimiez, celle-là !...

— Je l'ai toujours aimée, toujours adorée, cette fille superbe ! Quand je vous serrais dans mes bras c'est à elle que je songeais, c'est elle que je voyais ! Je la désirais, je la voulais — et la nuit inoubliable où elle vint me retrouver dans le pavillon mauresque me procura la plus grande joie de ma vie !...

— Vous ne m'avez donc jamais aimée, moi... jamais ?

— Si je vous avais aimée je n'aurais point épousé Basquine. Voilà ce que vous auriez dû comprendre — et alors vous n'auriez point eu l'audace de venir me relancer ici ! Votre présence m'est odieuse — et maintenant je vous considère comme un crampon dont je dois me méfier...

Un coup de sonnette interrompit cette conversation qui devenait singulièrement orageuse.

— Voici des employés avec des paquets, des caisses, cria Marinette en entrant, radieuse, dans le salon où Madeleine, enfin levée, se disposait à partir.

... Voulez-vous, madame, assister au déballage ? fit Marinette — j'aurai vite fait d'ouvrir les cartons...

Madeleine suffoquée, ne répondit pas.

Elle abaissa son voile sur son visage et partit, laissant Marinette déballer seule les merveilles apportées.

— Des robes épatantes, des chapeaux superbes, disait-elle tout haut. Jamais je n'oserai mettre tout ça, moi — que penseraient Régina et papa ?...

« Bah ! ajouta-t-elle, subitement rassurée, ils s'y habitueront — et tout sera dit... »

Néanmoins, hantée par la pensée du retour à la maison familiale, Marinette devint sombre. Elle revêtit cependant un joli costume tailleur, se coiffa d'un chapeau tout simple mais fort élégant ; — puis, ainsi attifée, Renault la conduisit dans un restaurant où son entrée fit sensation.

Poitevin, que ce succès d'élégance et de beauté de sa nouvelle conquête enorgueillissait, voulut entraîner Marinette chez lui dans sa garçonnière où il espérait bien qu'elle passerait la nuit.

Mais la jeune fille refusa, bien résolue à rentrer dans le petit logement



— Ecoute-moi bien, grand-mère. Tant que tu n'auras pas entendu un disque d'Elvis Presley, tu n'auras vraiment vécu.

de la rue Vieille-du-Temple où, tout en travaillant, Régina l'attendait certainement.

Cependant sa nouvelle toilette, trop luxueuse pour elle, lui pesait étrangement; — et en cette minute où l'excitation de tout à l'heure avait disparu elle sentait gronder en elle les premiers cris du remords.

Quand elle arriva devant la demeure de son père elle eut comme un éblouissement. Une peur instinctive la saisit en montant l'escalier humide et froid de la vieille maison.

Sur le seuil du modeste logement, Régina, une lampe à la main, attendait sa soeur dont elle avait perçu les pas dans l'étroit couloir.

— Enfin toi! dit Régina qui, toute heureuse de revoir la jeune fille, n'avait point encore remarqué les falbalas dont Marinette était couverte.

— Je suis un peu en retard, j'en conviens.

— D'où viens-tu donc?

— Du théâtre, où je suis allée en compagnie de plusieurs de mes camarades. C'était la fête du chef de rayon — nous la lui avons souhaitée, et il nous a payé à diner.

Et elle ajouta avec un peu d'hésitation:

— Comme j'étais trop mal fagotée, une de mes amies qui, elle, a des costumes à revendre, m'a prêté cette robe et ce chapeau qui, je le crois, me vont très bien.

— Cette amie a donc la même taille que toi? fit Régina, les sourcils froncés, les regards soupçonneux.

— De dos seulement, bien entendu; — mais c'est à s'y méprendre.

— J'avais conservé au chaud ta soupe, et aussi du ragoût dont le père s'est presque privé pour te laisser une part plus grande.

— Je n'ai pas faim, et je ne mangerai point.

« Mais, reprit-elle, je suppose bien que tu as soupé, toi.

— Non, j'attends encore un retardataire.

— Marcelin?...

— Oui. Ce galopin rentre parfois fort tard dans la nuit; — comme il a chipé je ne sais où une clef de la maison il n'a pas à réveiller la concierge.

— Mais pourquoi veilles-tu ainsi en attendant son retour?

— Pour que nos pauvres parents, qui croient Marcelin au cours de dessin, ne se doutent de rien — il faut bien mentir afin qu'ils dorment en paix...

— Tu sais où va Marcelin?

— Je ne sais absolument rien, et quand je l'interroge il se contente pour toute réponse de me rire au nez.

En ce moment une heure du matin sonnait à la petite pendule de la salle à manger; — et malgré cette heure déjà tardive Régina continuait d'enfiler ses perles qui sous ses doigts agiles prenaient bien vite la forme de véritables fleurs.

Elle était très calme en apparence; — mais cependant ses mains tremblaient parfois, et des larmes vainement refoulées filtraient à travers ses cils abaissés.

Cette émotion contenue n'échappa point à Marinette.

— Est-ce que tu pleures parce que je rentre ce soir un peu en retard? fit-elle d'une voix très douce. Que veux-tu, petite soeur, je ne pouvais pourtant pas refuser à des camarades, à des amies, de les accompagner au théâtre — il ne faut pas passer pour plus nigarde qu'on est...

C'était la première escapade sérieuse de la jeune fille, et déjà Régina s'affolait. Là tout près, dans la chambre voisine, dormaient profondément Michal et Marion, ces deux êtres chers qui à eux seuls emplissaient toute sa vie! Chaque soir elle veillait, guettant le retour de Marinette et de Marcelin; —

et pour ne point inquiéter le père et la mère elle s'ingéniait à leur trouver des excuses acceptables.

Elle savait cependant bien que cette école du soir où Marcelin prétendait se rendre régulièrement n'existait pas. C'était là un mensonge que d'un mot elle pouvait dévoiler; — mais par bonté d'âme, par tendresse pour ce gamin qu'elle avait sans cesse entouré de soins, elle gardait le silence et feignait d'ignorer.

Depuis longtemps elle connaissait la conduite de Marcelin, de ce gosse imberbe qui déjà fréquentait les endroits où on s'amuse; de ce jeune homme, presque un enfant encore, dont la jolie figure, la taille élancée et très développée pour son âge, plaisait aux filles. Elle savait que de mauvais garnements l'attendaient le soir, et qu'ensemble ils allaient vagabonder sur les boulevards extérieurs.

Autant de secrets qui jour et nuit abreuyaient de chagrin la pauvre fille. Près de Marinette, à qui cependant elle cachait toutes ses angoisses, elle se consolait quelque peu le soir — cette joie allait-elle donc encore lui échapper?

Fatiguée, Marinette alla se coucher; — mais Régina, elle, veilla encore, attendant le retour de Marcelin.

Il était près de trois heures du matin quand le gamin parut enfin.

Il était d'une pâleur de cire. Le désordre de ses vêtements, froissés et déchirés, attestait que Marcelin avait pris part à une rixe, s'était battu. Quelques gouttes de sang coagulé restaient encore sur sa figure, et une longue

estafilade balafrait tout le côté gauche de son visage.

Et le voyant ainsi fait, Régina eut un cri sourd; et rudement elle le poussa dans la salle à manger.

Puis, face à face, elle lui demanda tout bas:

— D'où viens-tu? Tu t'es battu... puis-que tu es blessé!

Et comme Marcelin élevait la voix...

— Parle bas — il faut laisser dormir le père et la mère, ces pauvres vieux qui triment toute la journée pour te nourrir! Tu es pourtant en âge de gagner ta vie, toi aussi — tu auras bientôt quinze ans...

— Je gagne ma vie en sonnant la cloche de l'usine. Et quel métier! Je gèle l'hiver, je suis cuit l'été... et tout ça pour gagner soixante francs par mois! Aussi ne faut-il pas que le père compte me laisser longtemps dans cette usine de malheur — plutôt que d'y rester j'aimerais mieux y mettre le feu!...

— Ah! petit misérable, tais-toi, je t'en conjure, et va vite te coucher. Je viens d'entendre le père tousser — et quand il tousse il s'éveille...

Marcelin ne se le fit pas dire deux fois. Tout en sifflotant il gagna sa chambre située tout au fond du logement, se coucha vite et bientôt s'endormit profondément.

Le bruit rythmé de ses ronflements parvint aussitôt aux oreilles de Régina restée seule, comme prostrée, dans la petite salle à manger.

Assise à sa table à ouvrage, elle fixait avec une tristesse profonde la couron-

ne, destinée à une tombe d'enfant, qu'elle venait d'achever — et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Cette couronne n'était-elle pas le symbole de la paix infinie!...

Bien souvent, dans sa solitude, Régina a rêvé à cette fin de toutes choses; et dans le recueillement de ses pensées bien des fois elle a souhaité mourir!

Maintenant plus que jamais la vie lui est lourde, car elle se demande avec angoisse si elle pourra lutter longtemps contre les mauvais penchants de Marcelin, contre les folies de Marinette!

Pendant une partie de la nuit elle travailla; — puis elle établit ses comptes. Depuis la veille elle avait gagné quatre francs cinquante — et elle était heureuse en songeant que sous peu elle pourrait donner cette petite somme à sa mère pour acheter les provisions journalières.

L'aurore pointait à l'horizon quand elle se décida enfin à prendre un peu de repos.

Mais elle ne resta pas longtemps au lit; — et sept heures venaient à peine de sonner que, levée la première, elle s'occupait déjà à confectionner le déjeuner du matin.

Quand elle eut tout préparé, quand le feu de coke ronfla dans le petit poêle, elle courut éveiller Marinette et Marcelin qui à huit heures devaient se trouver, l'un à l'usine, l'autre à son magasin.

En hâte Marinette déjeuna, puis, elle s'esquiva, légère comme un oiseau; — seul Marcelin se fit tirer l'oreille pour aller à l'usine.

Ni Marion ni Michal ne se doutèrent de rien.

« Ouf! pensait Marinette en se dirigeant vers les grands boulevards, quel soulagement de ne plus être à la maison. Là-bas j'étouffe, et j'ai presque peur quand je regarde Régina. Oh! elle, c'est un ange, c'est un être de dévouement et de bonté; — mais qu'aura-t-elle de plus que moi, cet ange qui aura toujours travaillé pour nous aider tous... rien du tout! Elle n'aura même pas la satisfaction, la consolation, de nous tirer du gouffre vers lequel nous courons tous deux, Marcelin et moi. »

Parvenue à la Porte Saint-Martin, elle se disposait à traverser le boulevard quand soudain elle poussa un cri de joyeuse surprise.

— Tiens, voilà Bruyère déjà en courses, fit-elle en s'avançant, les mains tendues, vers la plus jolie fille qui fût au monde.

Nous la connaissons déjà, cette blonde aux yeux de velours, si gracieuse avec son large chapeau de peluche noire et sa jupe d'alpaga sombre arrivant à peine à la cheville.

Elle ne réalisait nullement le type de l'ouvrière; et tout en elle décelait l'artiste pauvre, la créature déjà abreuvée de déboires par les pénibles luttes de la vie.

— Où diable allez-vous donc de si bonne heure? demanda Marinette en serrant affectueusement les mains de la jeune fille.

— J'ai une longue course à faire ce matin, répondit Bruyère; — et comme c'est très loin, Vincennes, je n'ai pas déjeuné afin de pouvoir prendre le tramway d'assez bonne heure.

— Pour du travail?

— Oui... si toutefois on peut appeler ça du travail! fit Bruyère avec amertume. Mais que voulez-vous, Marinette, on fait ce qu'on peut pour gagner sa vie! Moi je n'ai jamais appris à coudre, à broder, jamais rien appris du tout — alors il a bien fallu me débrouiller de mon mieux.

Elles s'étaient connues, comme tant de midinettes se connaissent, dans un restaurant du passage Jouffroy où souvent à midi elles se rencontraient — et depuis elles se fréquentaient

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Faut-il nécessairement faire la preuve qu'on se livre à des actes de prostitution dans une maison pour en faire reconnaître l'occupant coupable d'avoir tenu une maison de prostitution?

Ayant des doutes sur ce qui se passait dans une maison, des policiers l'ont surveillée pendant un certain temps. Ils ont bientôt découvert que cette maison avait été louée par une femme. Elle l'habite en compagnie de quatre jeunes filles. Deux de ces jeunes filles ont déjà été condamnées pour s'être livrées à la prostitution. La nuit, dans la maison en question, il y a un va-et-vient louche d'hommes.

Munis d'un mandat, les policiers sonnent à la porte de ladite maison. Mais on refuse de leur ouvrir. Ils doivent enfoncer la porte pour pénétrer à l'intérieur. En voyant surgir les policiers, une des quatre jeunes filles, qui cohabitent avec la locataire, tente de fuir. Enfin, en perquisitionnant dans la maison, on y trouve certains objets utilisés généralement pour fins de prostitution.

Accusée d'avoir été en charge d'une maison « tenue et fréquentée pour fins de prostitution », la suspecte soutient qu'elle est innocente. Comme on n'a pas fait la preuve d'un seul acte de prostitution dans sa maison, elle arguë qu'on ne peut la trouver coupable de l'accusation portée contre elle.

Cette femme est-elle COUPABLE ou NON COUPABLE de l'accusation portée contre elle?

COUPABLE! a statué la Cour du Banc de la Reine, à Montréal dans la cause no 1174; jugement du 11 décembre 1956.

quelque peu.

Puis aussi Bruyère avait envoyé parfois des billets de concert à Marinette; — et dès lors une bonne amitié s'était petit à petit établie entre les deux jeunes filles.

— Vous ne m'avez toujours pas dit où vous allez ce matin de si bonne heure, reprit Marinette; — pour sûr c'est un amoureux qui vous attend...

Subitement le front de Bruyère se rembrunit.

— Je n'ai pas d'amoureux, fit-elle d'une voix très douce.

— Vrai ?

— Je vous le jure.

— Moi aussi, j'ai toujours supposé que je n'en avais pas, et cependant il y en avait souvent une douzaine à mes trousses. Les amoureux, voyez-vous, ça se trouve partout, ça fourmille dans tous les coins...

— Oh ! entendons-nous bien ; — pour moi un amoureux ce n'est pas le désœuvré ou le noceur qui cherche à vous conter fleurette ; c'est le bon garçon qui vous aime sincèrement, qui ne vous quitte jamais et avec qui on vit comme mari et femme — voilà l'amoureux que je souhaite et dont je rêve, moi...

— Tu as donc encore des illusions, toi ? Tu espères donc trouver un jour sur ta route cet être incomparable vers lequel vont toutes tes pensées ? Eh bien ! zut... tu peux te fouiller — ces phénomènes n'existent que dans les romans, sont toujours faux et mensongers.

Tout en causant, Marinette avait entraîné Bruyère dans une crèmerie des boulevards.

— Que veux-tu prendre... un thé ? un chocolat ? demanda la fille de Michal.

— Rien du tout !...

— Et cependant, m'as-tu dit tout à l'heure tu es partie de chez toi sans déjeuner.

— Je n'ai pas le sou... c'est pourquoi je suis sortie de si bonne heure ce matin. Je vais me rendre, rue Caumartin, dans une agence théâtrale, où on demande des choristes — et j'ai l'espoir surtout qu'on me donnera un acompte sur mes cachets à venir...

— Et si on te refuse la moindre avance ?

— J'en serai quitte pour mettre ma montre au clou, et tout sera dit.

— Peste, tu as une montre, toi...

— C'est un type cossu qui me l'a donnée.

— Un ami ?

— Oui — un ami, un vieil ami qui habite Kichompré, tout près de Gérardmer, dans les Vosges. Il possède, paraît-il, une importante scierie, et il emploie un grand nombre d'ouvriers. Il est veuf, m'a-t-il dit, et il n'a qu'un fils qui est commandant je ne sais plus trop où.

— Tu comprends, tout ce boniment-là ne m'intéressait guère ; c'est pourquoi je n'ai pas insisté pour en savoir davantage.

— Alors il t'a prise comme ça en affection tout de suite ?

— Oui.

— Moi j'ai comme idée que c'est un vieux roublard dont tu dois te méfier ; — et si j'ai un conseil à te donner, c'est de le flanquer dehors.

— Mais il n'est jamais venu chez moi. Je l'ai vu au concert... il m'a offert un bock ; — puis le lendemain il m'a envoyé cette montre, et depuis je ne l'ai plus revu.

— Un oiseau de passage, quoi...

— Tous ceux qui m'entendent chanter sont des oiseaux de passage, fit Bruyère. Oh ! je voudrais bien être comme toi, avoir un métier et gagner régulièrement ma vie sans être obligée de courir chaque jour le cachet...

— Ah ! ricana Marinette, je te dirais bien de faire comme tant d'au-

tres — mais tu n'as pas une tête à ça. Tu as une figure et des yeux de vierge et jamais tu ne saurais te défendre contre les hommes, contre leurs vilénies.

« Puis, franchement, c'est un triste métier que celui de toutes les femmes qui font la noce. Il est vrai que la plupart cherchent avant tout à s'étourdir — quant à l'amour... elles s'en fichent !

Et redevenue sérieuse...

— Il m'est arrivé une drôle d'aventure, à moi aussi.

— A toi ?

— Oui, à moi — une aventure épouvantable.

Et se tournant vers la fille de service qui accourait prendre les ordres...

— Deux chocolats, avec petits pains et brioches ! — surtout servez-nous vite... nous sommes pressées.

— Alors... tu payes tout ça ? fit Bruyère — tu es donc riche ?

— Sans être riche, je puis tout de même t'offrir une tasse de chocolat et un petit pain. D'ailleurs c'est l'argent de Renault qui danse — et Renault en a à ne savoir qu'en faire.

— Renault... c'est ton souteneur ?

— Sais-je seulement ce qu'il est, et surtout ce qu'il sera pour moi. C'est un homme huppé, et on ne va pas se balader avec lui à l'oeil. Tu sais, il m'a nippée dans les grands prix, m'a

— Si nous parlions un peu de ton type ?

— Comme je te le disais tout à l'heure, il m'a nippée aussi bien qu'une princesse russe. Hier soir, il m'a conduite, d'abord au théâtre, ensuite dans un restaurant chic où nous avons souper. Et tu sais, ma petite, un souper épatant, avec huitres, champagne et tout le tremblement — rien ne manquait, je t'assure.

« Aussi avais-je la tête à l'envers ; — et, ma foi, je ne sais trop ce qui se serait passé si, en entendant sonner une heure du matin, un trait de lumière ne se fût fait subitement dans mon esprit. Tout à coup je repris possession de moi-même — et d'un bond je fus debout.

« J'insistai pour que le chasseur du restaurant allât me chercher immédiatement une voiture. Tu comprends, je savais que Régina m'attendait, mais je savais aussi que mon père et ma mère pouvaient s'éveiller — et alors quel chambardement s'ils s'étaient aperçus que je n'étais point encore rentrée !...

« Ah ! j'ai eu du mal, je t'assure, à m'esquiver. Pour me retenir, Renault me rassurait de son mieux, se faisait insinuant et persuasif ; — mais je n'ai rien voulu entendre. Prestement je me suis sauvée... et je cours encore.

— Tu es rentrée saine et sauve ?...

— J'étais tout essoufflée, tu sais, et

Tout homme a besoin d'une femme pour lui rappeler sa haute naissance, ses bons instincts, et d'une autre femme pour les lui faire oublier.

Les célibataires que le vin rend « brillants » dans une soirée sont bien « sombres » le lendemain matin.

Dans la plupart des hymens, on voudrait croquer sa femme les premiers jours du mariage et au bout de six mois, on regrette de ne pas l'avoir fait.

Un homme n'est jamais bien traité par sa femme que le jour où il lui donne une rivale.

payé des robes et des chapeaux épatants, m'a promis des bijoux superbes — tu vois donc que c'est un homme très chic.

— Où l'as-tu rencontré ?

— Oh ! depuis longtemps il me connaît pour m'avoir vue plusieurs fois avec mon père qui est contremaître à l'usine Carvajean à laquelle, il y a peu de temps encore, Renault était attaché en qualité d'associé.

— Carvajean ! murmura Bruyère en portant la main à son front, comme pour mieux préciser de lointains souvenirs.

— Peut-être connais-tu le fils du patron de mon père, le beau Just Carvajean, un gars superbe par qui je me serais volontiers laissé conter fleurette. Mais il ne regardait jamais les femmes, et il n'avait d'yeux que pour une seule : la gentille Basquine Saurel qu'il voulait épouser, fit Marinette.

— Et le mariage ne s'est pas fait ?

— Non. La petite Basquine ne gobait pas du tout Just, et sans la moindre hésitation elle le planta là comme un paquet...

— Basquine Saurel, dis-tu...

— Oui, Basquine Saurel ; — est-ce que tu l'aurais connue, par hasard ?

— Non ; mais à Mourmelon, tout proche du camp des Châlons, j'ai connu Just Carvajean, et j'ai connu aussi le frère de Basquine.

— Deux types chics, hein ?

Bruyère ne répondit pas ; — ce nom de Saurel ainsi évoqué devant elle la bouleversait.

Changeant brusquement de conversation, elle dit enfin :

mon coeur battait bien fort quand je gravais les escaliers de notre vieille maison, quand je pénétrais dans le modeste logement où Régina, inquiète, m'attendait.

— Ce sont des émotions que, moi, je ne pourrais supporter, fit Bruyère.

— Certes, elles n'ont rien d'agréable. Aujourd'hui, je suis encore tout ahurie ; et ce matin, en bécotant Régina, je sentais la honte monter à mon front.

« Vois-tu, Bruyère, pour faire la noce il faut être seule au monde et n'avoir de comptes à rendre à personne de sa conduite — et moi j'ai des juges qui certainement me condamneraient sans pitié. Je connais leurs principes ; je sais que l'honneur fut le seul but de leur vie de travail et de misère — et je suis fière, tout de même, d'avoir des parents comme les miens...

— Moi je suis seule au monde, mais je n'ai pas envie de faire la noce, murmura doucement Bruyère. Je voudrais seulement gagner ma vie ; je voudrais surtout ne plus demeurer en garni, mais avoir une chambre à moi, un lit et une armoire à moi. C'est à ça que se bornent tous mes rêves, toute mon ambition.

— Le jour où tu auras cette jolie cage, tu chercheras bien vite un serin à ton goût — car tous les hommes, les jeunes comme les vieux, sont des serins... du moins c'est mon avis.

Marinette riait en débitant toutes ces folies ; — c'était bien la faubourienne, l'ouvrière habituée à courir d'atelier en atelier. Dans le magasin où elle avait été engagée comme auxiliaire, la trivialité de son langage lui avait déjà suscité quelques ennuis, et plusieurs

fois le chef de rayon l'avait menacée de la mettre à la porte ; — mais toujours sa bonne volonté en toutes choses et la franchise de son caractère lui avaient évité le renvoi.

— Il va bientôt être neuf heures, dit Bruyère en se levant : — le moment est venu de me rendre, rue Caumartin, à l'agence théâtrale dont je t'ai parlé tout à l'heure.

— Et si tu en sors bredouille ?

— J'irai au clou...

— Tu sais, si tu as besoin d'une pièce de cent sous, je puis te la donner tout de suite.

Et sans même attendre la réponse de son amie, Marinette prit le petit sac que Bruyère portait à la main, l'ouvrit et y glissa prestement un beau Louis-Philippe tout neuf.

Puis, riant franchement...

— Un aristocrate dans le réticule d'une jolie fille, ça porte bonheur ; — aussi ne serais-je nullement étonnée que ta démarche d'aujourd'hui réussisse complètement.

— Merci, merci, fit Bruyère, les larmes aux yeux — je te rendrai ça demain.

— Dis plutôt la semaine des quatre jeudis.

Volontiers Marinette lançait en riant les choses les plus vexantes en apparence ; mais il était impossible de se fâcher sérieusement ; il y avait tant de malicieuse bonté dans les yeux de la belle fille, tant de douceur dans son sourire, tant d'affabilité dans toute sa physionomie...

— Ah ! grande serine, fit-elle en embrassant Bruyère, j'espère bien que tu ne me gardes pas rancune de ma bêtise. Mais que veux-tu, je suis comme ça — et tu le sais bien, on ne se refait pas...

Sur ces paroles les deux amies se séparèrent.

Elles s'étaient quittées sans même se demander où elles demeureraient l'une et l'autre, où elles pourraient se retrouver un jour...

Bruyère remonta les boulevards et gagna la rue Caumartin.

Jamais elle n'avait été aussi profondément triste, aussi désillusionnée ; et ce fut presque avec de la désespérance dans l'âme qu'elle pénétra dans le bureau de l'agence théâtrale.

Déjà un certain nombre de femmes attendaient, dans un vestibule garni de bancs recouverts d'un vert doutoux, que le directeur voulût bien les recevoir.

Au fond de ce vestibule étroit et suant l'humidité, une porte, masquée par une tenture fanée, donnait accès dans le cabinet directorial.

En voyant entrer Bruyère, des femmes, aux toilettes tapageuses, dévisagèrent la nouvelle venue dont la mise plus que simple les fit sourire.

— Mademoiselle cherche un emploi de choriste ? fit l'une d'elles en s'approchant de Bruyère immobile dans l'ombre.

— Oui, madame.

— Et c'est d'après les indications de la note parue ce matin dans le journal que vous êtes venue ici ?

— Parfaitement.

— Vous avez bien fait de vous présenter de bonne heure — il y a déjà trente-cinq postulantes d'arrivées.

Puis, narquoise...

— Et, vous savez, il n'en faut que quarante... pas une de plus.

— Advienne que pourra, fit Bruyère dans un geste las.

— Vous êtes jeune et jolie, c'est vrai, et cela n'est certes pas à dédaigner ; — mais l'essentiel, voyez-vous, c'est de savoir chanter... et aussi d'avoir une toilette acceptable.

Cette fois, Bruyère ne répliqua rien ; — elle s'approcha de l'unique fenêtre prenant jour sur la rue, et contre la vitre glacée elle appuya son front. En

elle aucune révolte — n'était-elle pas déjà habituée à tous les affronts, à tous les déboires de la vie !...

Comme inconsciente, machinalement elle suit des yeux le va-et-vient des voitures, la bousculade des gens affairés — et soudain elle pousse un cri de surprise.

En face, de l'autre côté de la rue, arrêté à la devanture d'un marchand de tableaux, elle vient d'apercevoir Armand Saurel...

Elle ne se trompe pas... c'est bien lui.

Un instant elle a la pensée de descendre au plus vite, de le rejoindre ; — mais un sentiment de fierté et de honte la retient...

Alors, pour fuir plus encore cette vision qui la bouleverse, elle revient s'asseoir dans l'ombre, tout près du bureau du directeur dont, depuis quelques minutes, la porte s'ouvre et se referme avec bruit sur les postulantes successivement appelées.

Enfin vint le tour de Bruyère.

La pauvre petite, toute tremblante, est introduite dans le bureau directeur.

— Vous venez, vous aussi, demander une place de choriste ? fit un gros homme d'un ton rogue, tout en enveloppant Bruyère d'un regard scrutateur.

— Oui, monsieur, — j'ai lu l'annonce dans le journal...

— Il m'en fallait quarante, mais maintenant je les ai toutes. Il s'en est présenté des tas — dame, trois francs par soirée c'est une bonne affaire, il faut en convenir.

« Je ne puis donc vous engager. Du reste, vous êtes très mal nippée ; et si chez nous on prête les costumes, du moins ne prête-t-on que ça. Il faut que les artistes puissent se juponner, qu'elles aient des dessous affriolants, des bijoux, des dentelles.

Interdite, Bruyère écoutait cet homme sans paraître l'entendre — en ce moment son esprit était ailleurs...

Sans un mot elle partit.

Quand elle se retrouva dans la rue Caumartin, elle respira plus librement, et se prit à regarder autour d'elle.

Puis, machinalement, elle se dirigea vers la boutique du marchand de tableaux devant laquelle tout à l'heure Armand Saurel était arrêté.

Elle aussi s'y arrêta, dévorant du regard un admirable paysage, quelque peu voilé par la nuit tombante, représentant de hautes montagnes se dressant au bord de la mer et une ravissante petite maison entourée de ruisselets.

« Ah ! pensait Bruyère, comme on doit être heureux de vivre là dans cette solitude et cette paix... »

Lentement, elle continua sa route, ne sachant trop où aller, se demandant ce qu'elle pourrait bien tenter pour se sortir de peine.

Elle possédait, il est vrai, les cent sous remis par Marinette ; — mais sur cette somme il lui fallait prélever l'acompte à donner à sa logeuse.

Résolument, Bruyère descendit les grands boulevards, gagna la place de la Bastille et se dirigea vers le bureau de Mont-de-Piété du faubourg Saint-Antoine.

Depuis longtemps déjà, elle le connaissait ce lieu de misère où souvent elle avait coudoyé de plus misérables qu'elle. Aussi s'y rendait-elle sans trouble, sachant bien qu'elle rencontrerait là des habitués — des hommes soucieux, des femmes au visage hâve ; mais tous résignés cependant, et calmes.

Dès son entrée dans le bureau, une femme vint à elle, les mains tendues, traînant après elle une fillette de trois ou quatre ans pendue à ses jupes.

— Je sors de l'hôpital Saint-Antoine, dit cette femme à Bruyère, et je viens mettre au clou un modeste collier en argent qui fut donné à ma petite pa-

son parrain. Tenez, examinez-le, mademoiselle Bruyère, et dites-moi à peu près combien on me prêterait dessus...

Elles se connaissaient quelque peu pour s'être rencontrées plusieurs fois à Vincennes, soit au marché, soit chez une laitière de l'avenue de Paris.

Puis aussi la jeune femme avait souvent entendu chanter Bruyère dans un concert en plein air du cours Marigny ; — de là cette camaraderie tout de suite ébauchée.

— Oh ! ma pauvre femme, votre collier ne vaut pas trente sous, fit Bruyère.

— Vieux pas qu'on vende mon collier ! cria l'enfant en se cramponnant à la jupe de sa mère.

— Mais, ma toute belle, si on te le prend tout à l'heure on t'en donnera demain un autre bien plus joli, fit la mère en souriant.

— Non, non — j'veux pas qu'on vende mon collier !

— On va tout de même voir ce qu'il vaut — c'est peut-être du toc, un méchant caduc de dix sous...

Craintive et inquiète, elle s'approcha d'un guichet derrière lequel se tenait un employé à qui elle tendit le pauvre petit bibelot.

En voyant disparaître son modeste bijou l'enfant se mit à pleurer.

L'employé prit le collier, l'examina longuement ; — puis d'un air ennuyé il dit :

— Deux francs... ça va-t-il ? — et encore cet objet ne vaut pas le prêt que je consens à vous faire.

— Accepté, fit la mère.

— Madame, murmura Bruyère en s'avançant, je puis si vous le voulez vous avancer cette somme. Les pleurs de cette petite me font de la peine... remettez-lui donc son collier.

— C'est une duchesse dans la purée qui vient en aide, fit l'employé d'un ton plein d'ironie ; une simple cascadeuse de beuglant...

— Oui, je suis tout cela — mais que vous importe...

Et Bruyère tendit au grossier personnage la montre qu'elle avait apportée.

— J'espère bien, mademoiselle, que vous ne m'en voulez pas, dit l'employé qui maintenant regrettait ses plaisanteries déplacées ; — et comme, je le sais, vous n'avez pas de rancune, je vais vous donner deux louis sans même vous demander votre quittance de loyer.

— Je serais bien embarrassée de vous la présenter aujourd'hui, car c'est justement pour payer ma chambre et manger demain que je viens vous trouver ce matin. Mais ce que je puis vous affirmer c'est que j'habite toujours Vincennes, rue de Paris...

Ah ! cette montre, bien des fois déjà elle l'avait mise au clou, et toujours elle l'avait dégauché...

L'employé se rappelait ce petit trafic de presque tous les mois ; aussi n'était-il nullement surpris de voir accourir Bruyère à son guichet.

Du reste lui aussi connaissait la jeune fille. Souvent il l'avait entendue chanter dans un café du cours Marigny ; — et quand elle avait quêté il lui avait parfois, malgré les protestations de sa femme qui ronchonnait donné une pièce de dix sous, lui disant en riant :

— Tu as l'air d'une petite duchesse... Et la jeune fille ne s'était point fâchée.

D'ailleurs avait-elle le droit de se fâcher jamais, elle, obligée sans cesse de se plier aux exigences de ce public qui la faisait vivre...

Sans la moindre rancune donc, elle prit la reconnaissance et les deux louis que l'employé lui tendait ; — puis elle sortit du bureau et alla retrouver dans la rue la mère et l'enfant qui l'attendaient.

— C'est la gosse qui est contente ! fit la mère. Voyez donc, mademoiselle

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO «A»

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg..

(pour le Canada seulement)

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO «A»

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

----- OU A VOTRE CHOIX -----

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

☐ Nom.....
IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Pentecôte

AUTREFOIS, en Israël, la Pentecôte était la fête de la Moisson. Durant les solennités de la Pâque, les premiers épis mûrs de l'orge avaient été présentés à Jéhovah; cinquante jours après, on devait célébrer la fin heureuse de la Moisson du Froment. On offrait à Dieu les pains faits avec la farine du blé nouveau. Les prêtres les agitaient aux quatre vents du Ciel, puis de haut en bas, afin de les vouer à l'Eternel qui dirige les vents et crée le Ciel et la Terre. Pendant cette oblation, les Lévites chantaient le grand Hallel, et le peuple s'unissait aux chants.

Plus tard, à ce premier objet de la fête, on joignit le souvenir de la promulgation de la Loi mosaïque sur le Sinaï.

Les Juifs modernes, afin de rappeler, autant que possible, les anciennes cérémonies, ornent de verdure leurs synagogues et leurs maisons.

La Pentecôte chrétienne, qui se célèbre aussi le cinquantième jour après Pâques (le mot « Pentecôte » signifiait cinquantième) a un but tout différent. Elle commémore le grand événement que raconte le Livre des Actes: la descente du Saint-Esprit sur les apôtres sous l'aspect symbolique de langues de feu et changement profond qu'elle opéra dans les âmes.

C'est à partir de ce moment que les apôtres, jusque là si timides, commencent à prêcher hardiment la doctrine du Maître. Leur parole touche les cœurs, convertit les foules. Le christianisme se répand rapidement en Palestine, en Syrie, puis dans tout l'Empire romain. La Pentecôte est à l'origine de cet immense mouvement qui inaugure une civilisation nouvelle. Elle est l'aurore de la plus grande révolution pacifique qu'ait connue l'humanité.

Dès les premiers siècles, dans les intervalles des persécutions, qui se succédèrent à un rythme accéléré, pendant trois cents ans, les chrétiens donnèrent, à la fête de la Pentecôte, une solennité presque égale à celle de Pâques. Comme à Pâques, on procédait à la bénédiction des fonts baptismaux; on conférait solennellement le baptême aux catéchumènes.

Au Moyen Age, pour représenter aux yeux « la Scène des Langues de Feu descendant sur les Apôtres », on faisait tomber — en pluie odorante et gracieuse — de la voûte de l'église, tout au long de l'office, des pétales de pivoine, ou encore des morceaux d'étoffe enflammés, heureusement et vite éteints pendant le cours de leur molle descente.

S. DELCROIX

Le 4ième centenaire de la mort de Jacques Cartier

Ces jours-ci des fêtes franco-canadiennes marqueront le 4e Centenaire de la mort de Jacques Cartier. Elles se dérouleront, comme il se doit, à St-Malo, petite cité bretonne qui s'enorgueillit de sa belle situation sur les rives de la Manche, de ses remparts et monuments (bien endommagés par les bombardements de 1944, mais restaurés aujourd'hui, enfin de ses nombreux enfants célèbres, parmi lesquels: le grand écrivain romantique Chateaubriand, Surcouf l'intrépide corsaire, terreur des navires anglais au 18e siècle, enfin Jacques Cartier, découvreur du Canada.

Sans doute les Vikings au départ de leur base d'Islande avaient-ils aux X-XIIe siècles abordé les côtes canadiennes et des Etats-Unis, mais leurs navigations héroïques, perdues dans la légende, n'ont guère laissé de traces et de même qu'on célèbre Christophe Colomb comme premier découvreur européen de l'Amérique, il est juste de célébrer Jacques Cartier comme celui qui fit entrer le Canada dans l'histoire.

Il était né à Saint-Malo en 1491. C'est donc âgé de 43 ans qu'il entreprit en 1534 la grande aventure de sa vie, celle qui devait immortaliser son nom et donner le départ à l'épopée canadienne. Le 20 avril de cette année il partit vers l'Asie, pour le compte du Roi de France François Ier. Il s'agissait de trouver au Nord du Nouveau-Monde, un passage vers le continent asiatique. Les sauvages d'Amérique avaient conservé le nom d'Indiens (ils le conservent encore) mais on savait déjà que l'Asie n'était pas là, qu'il fallait pour l'atteindre contourner l'Amérique, soit par le Sud, ce que fit Magellan, soit par le Nord, ce que tenta Jacques Cartier.

Il n'aboutit pas en Asie — et pour cause, puisque les glaces de l'Océan arctique lui interdisaient tout passage — mais il ne perdit pas son temps, car le 24 juillet 1534, 95 jours après son départ de France, il découvrait le Canada.

Les terres vierges dont il prenait au nom du Roi une possession symbolique, sont devenues maintenant la quatrième puissance économique du monde et 11 heures suffisent à un avion d'Air France pour les relier à Paris.

Bruyère, comme elle est gentille avec son collier...

— Je suis très heureuse, je vous assure de vous avoir fait plaisir à toutes deux.

— Rentrez-vous tout de suite à Vincennes ?

— Non, madame.

— C'est dommage — nous aurions fait route ensemble.

— Je vais me mettre à chercher du travail, à tâcher de trouver un café où je pourrai chanter ce soir ou demain.

— De tout coeur je vous souhaite de réussir; — sur ce je vous dis au revoir, mademoiselle Bruyère...

— Au revoir, madame.

Et elles se séparèrent.

Bruyère ne savait trop où diriger ses pas; et maintenant elle se sentait fatiguée par les courses faites depuis le matin. En outre une grande tristesse envahissait son coeur; la rencontre fortuite, rue Caumartin, d'Armand Saurel l'avait bouleversée, la bouleversait encore; — allait-elle donc se passionner pour un homme que très probablement elle ne reverrait jamais ?...

Soucieuse, elle descendit la rue du Faubourg Saint-Antoine jusqu'à la Bastille. Là, l'animation de la grande place pleine de monde et de voitures de toutes sortes calma quelque peu la fièvre de son esprit, l'émoi de son coeur.

Machinalement elle traversa la place et gagna le refuge central au bord duquel stationnaient de grandes voitures de courses attelées de quatre chevaux.

Les conducteurs de ces voitures criaient à tue-tête :

— Courses à Maisons-Laffitte — on va partir...

Jamais Bruyère n'était allée aux courses.

Que lui passa-t-il par la tête... elle n'eût su l'expliquer; — mais, comme poussée par une force irrésistible, elle s'élança dans une de ces énormes voitures et s'installa sur la banquette du fond.

Autour d'elle, des hommes et des femmes se plongeaient dans la lecture de journaux de sport, s'interpellaient d'un bout à l'autre de la voiture, criant :

— C'est Espérance qui va gagner...

« Espérance ! songeait Bruyère — mais c'est un nom de femme très doux ! »

Et peu à peu la curiosité venait envahir l'esprit de la jeune fille.

En ce moment elle ne réfléchissait point qu'elle allait peut-être dépenser dans cette journée de plaisir le peu d'argent rapporté du Mont-de-Piété. D'ailleurs les deux louis qu'elle avait reçus lui semblaient une petite fortune dont elle ne verrait pas de sitôt la fin...

Il est vrai que sur cet argent il lui faudrait le soir même prélever une somme de dix francs pour payer le loyer de sa chambre; — mais il lui resterait encore près de trente francs... et avec trente francs que ne fait-on pas !

Elle se livrait à toutes ces réflexions pendant que la voiture filait au grand trot de ses chevaux.

Placée entre une vieille dame et un gros monsieur — un cent kilos — Bruyère disparaissait presque masquée par ces deux voyageurs encombrants, et du reste fort aimables.

Le gros monsieur, emmitoufflé dans un chaud pardessus, dit à Bruyère :

— Je ne vous ai jamais aperçue sur aucun champ de courses, mademoiselle; — est-ce donc votre début aujourd'hui ?

— Oui, monsieur, c'est mon début.

— Vous ne pouviez mieux choisir, car c'est très chic, Maisons-Laffitte, et souvent on y touche de fortes cotes.

— Je suis montée dans cette voiture sans trop me rendre compte de ce que je faisais. Voyez-vous, monsieur, quand on s'ennuie on va un peu de l'avant,

sans se demander où le hasard vous conduira.

— Le hasard vous procurera peut-être quelque agréable surprise, fit la vieille dame. Il y a aujourd'hui une course militaire; — et comme avec un aussi joli minois vous devez avoir de bons tuyaux, vous avez des chances de gagner la forte somme.

— Je n'ai pas du tout l'intention de jouer, madame.

— Même si une simple pièce de cent sous devait vous rapporter cinq cents francs ?...

— Cinq cents francs... avec cent sous !

— Ça s'est vu, ces choses-là ?

— Et ça se voit encore assez souvent; — ça arrive surtout à ceux qui comme vous débütent dans la carrière.

— Jolie carrière ! fit le gros monsieur. Je me garderais bien de la recommander à mademoiselle; — d'ailleurs, mademoiselle doit avoir d'autres cordes à son arc.

— Dame, appuya un autre joueur, avec d'aussi beaux yeux...

Bruyère, tout interloquée, ne répondit rien. Cette superbe fille, cependant habituée aux propos malsonnants et grivois de ceux qui l'écoutaient chanter, était avant tout une timide — les sons entendus l'offusquaient.

Nouvellement arrivée à Paris, jetée dans un monde d'acteurs de bas étage, elle ne s'était point encore faite à leurs moeurs, à la dépravation de leur langage.

Dans le coeur de l'enfant subsistaient toujours les souvenirs de sa vie vagabonde passée en compagnie des Capello, ses parents adoptifs. Elle était heureuse alors, libre — et elle le serait encore si un jour, à la suite d'un coup de tête, elle n'eût quitté ceux qui lui avaient servi de parents.

Des gens lui avaient dit :

— Tu es trop jolie pour rester marchande de paniers. De plus tu as une très belle voix, et si tu allais à Paris tu y ferais certainement ton chemin...

Alors, sans trop savoir comment cela s'était fait, elle avait quitté les Capello en larmes et s'était rendue à Paris...

Et maintenant dans cette course rapide à travers la campagne, ce sont tous ces souvenirs qui viennent assombrir le front de la jeune fille.

Ces plaines, ces chemins tortueux, ces forêts, lui rappellent son enfance, alors que triomphalement assise à l'avant de la roulotte, Bruyère parcourait les routes au trot lent du vieux cheval fatigué.

— Mademoiselle, nous arrivons, dit le gros monsieur au pardessus de fourrure. Je vais vous aider à descendre; et si tout à l'heure je vous retrouve au pari mutuel je vous donnerai un bon tuyau.

Bientôt en effet la lourde voiture s'arrêta. D'autres arrivèrent successivement dans un grand bruit de ferraille et de grelots; — et aussitôt des gens effarés descendirent, se poussèrent, se bousculèrent pour parvenir plus vite aux barrières.

Machinalement Bruyère suivit la foule, toujours accompagnée du gros monsieur qui lui disait tout bas :

— Attendez-moi, mademoiselle — aujourd'hui je veux vous faire gagner la forte somme...

Mais Bruyère, poussée par la foule de plus en plus compacte, n'entendait point le bonhomme; — surprise, émerveillée, elle allait droit devant elle, comme ahurie par tout ce brouhaha.

Au guichet on l'arrêta.

— C'est trois francs, mademoiselle, lui dit un contrôleur.

« Trois francs ! » pensa Bruyère qui aussitôt fit quelques pas en arrière.

Mais le gros monsieur, toujours très essoufflé était là; — et avant même que Bruyère fût revenue de sa surprise elle se trouva presque portée de l'autre côté de la barrière par deux bras vigoureux.

Puis une voix très douce murmura à son oreille :

— J'ai payé pour vous, mademoiselle — vous me rendrez ça tout à l'heure. Mais au cas où je ne vous reverrais pas — tout est possible sur un champ de courses... il y a tant de monde — laissez-moi vous donner le conseil de mettre cent sous sur « Espérance » : vous gagnerez sûrement.

Bruyère remercia à peine l'obligeant inconnu. Cette foule l'amusait ; ces cris de camelots vendant le programme de la journée et les journaux de sport, la grisait.

Elle ignorait complètement, elle, cette fièvre du jeu qu'elle voyait briller sur tous ces visages qu'une bise glaciale animait encore davantage ; ignorait aussi la joie intense éprouvée par le veinard à qui la chance vient de sourire.

Alors elle s'approcha, elle aussi d'un guichet du pari mutuel, et demanda le numéro 5.

C'était justement la course où figurait « Espérance » qui venait de partir grande favorite au pesage.

Elle avait pris le No 5 sans trop savoir ; — aussi quand elle montra son ticket au vieux monsieur accouru près d'elle, eut-elle l'ennui d'apprendre qu'elle s'était trompée : « Espérance » avait le No 1 sur le programme, et le No 5 était attribué à un vieux carcan n'ayant aucune chance d'arriver premier.

— Alors vous avez mis beaucoup d'argent sur « Espérance » ? demanda Bruyère qui dans ses mains gantées tournait et retournait fébrilement son ticket.

— Mille francs. Vous voyez tous ces bouts de carton, — eh bien, ça représente cinquante louis...

— Dans ce cas, monsieur, il vaut mieux que ce soit vous qui gagniez et moi qui perde ; — cent sous ce n'est pas une affaire, tandis que mille francs...

— Votre vœu sera certainement exaucé — je gagnerai... et vous perdrez.

« Mais, reprit-il, vous avez encore le temps, ma petite, de changer votre ticket ; — expliquez à l'employé que vous vous êtes trompée, et il ne fera aucune difficulté à vous laisser réparer votre erreur... »

— Ça peut se faire ?

— Mais oui, mais oui — vous êtes si jolie...

Aussitôt Bruyère se précipita au guichet.

Mais comme elle y arrivait la sonnette retentit ; on enleva les pancartes portant les tickets et on ferma brusquement les bureaux.

Néanmoins Bruyère, suffoquée, murmura quand même :

— Monsieur, je me suis trompée — c'est le No 1 que je voulais...

— Trop tard, mademoiselle — les chevaux sont partis.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, le No 1, est déjà dans les choux. Voyez, « Espérance » est à la queue du peloton, et c'est « Vert-Bois » qui arrive bon premier.

En trombe les chevaux passèrent le poteau.

— Vert-Bois... le No 5... cria la foule des joueurs.

Et soudain tout le monde se précipita devant le tableau d'affichage, poussant des vociférations contre « Espérance » qui s'était dérobée...

Le vieux monsieur, ahuri, déconfit, comme figé sur place, serrait toujours dans ses mains tremblantes ses tickets maintenant sans valeur.

— Eh bien, monsieur ? demanda Bruyère qui paraissait ignorer encore son triomphe.

— Moi, ma petite, j'ai perdu mille francs ; — ça m'apprendra à tâter de ce jeu terrible ! C'était pourtant un tuyau sûr, infallible ! Vous, ma petite, pour la première fois que vous mettez les pieds sur un champ de courses vous avez une veine insolente.

Vous vous trompez — et le hasard jette dans vos mains ce No 5 qui certainement rapportera gros...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. D'ailleurs nous allons le savoir tout de suite... voilà justement l'afficheur.

— No 5 !... Vert-Bois ! criait la foule ; — est-ce possible qu'une rosse pareille soit arrivée première — c'est un vol !

— Ça rapporte sept cents francs ! dit le vieux monsieur.

— Sept cents francs pour moi ? fit Bruyère suffoquée par l'émotion.

— Oui, pour vous. Allez au guichet, et faites-vous payer ; — vous ne serez pas bousculée, car tout le monde avait joué « Espérance ». Ah ! ce numéro 5... ce numéro 5 !...

— Je vais pouvoir vous rendre vos trois francs, dit Bruyère toute réjouie à la pensée de toucher sept beaux billets de cent.

— Mes trois francs ? Ah ! ma pauvre petite, gardez-les — ils vous ont porté bonheur, et j'en suis bien content. Moi, voyez-vous, je suis venu des Vosges pour jouer « Espérance » — ça me disait ce nom-là. Un capitaine en

garnison à Epinal m'avait apporté ce tuyau... ce fameux tuyau qui a crevé de la façon que vous savez.

« Je n'avais jamais joué aux courses, moi non plus, et j'ai cru à la letre tout ce que m'a débité cet officier de dragons ; — alors sans la moindre hésitation je me suis rendu à Paris.

« J'y viens d'ailleurs très souvent, reprit-il. Toujours seul dans mes scieries de Kichompré. Je ne suis pas fâché de filer à Paris. Que voulez-vous, ma petite, j'adore les concerts, et... »

Il n'acheva pas : Bruyère venait tout à coup de pousser un cri de surprise.

— Mais, fit-elle, je vous connais... je vous ai déjà vu.

— C'est possible, mon enfant, c'est possible.

— Oui, il me semble bien vous reconnaître.

Le vieux monsieur ajusta son lorgnon, se rapprocha de la jeune fille, la regarda longuement.

— Mais... mais, fit-il, je crois bien, moi aussi, vous avoir déjà rencontrée...

— Vous m'avez donné une montre l'année dernière.

— Ah ! oui, je me rappelle. Vous chantiez dans un café des boulevards où je me trouvais ; et vous m'avez fait tant plaisir que j'ai voulu vous offrir un petit bibelot. Alors je sortis en hâte et je courus acheter à votre intention ce modeste bijou que vous fûtes heureuse d'accepter. Vous souvenez-vous ?

— Si je m'en souviens ! Mais telle fut ma surprise que lorsque je songai à vous remercier vous étiez déjà parti...

« Les garçons de café me dirent :

« — Ce monsieur est un millionnaire qui fait volontiers des cadeaux aux petites femmes ; mais il ne veut pas qu'on le remercie. »

— Et vous l'avez toujours, cette petite montre ?

— Je l'avais encore hier.

— Vous l'avez donc perdue ?

— Je lui ai fait faire un petit voyage dans les bureaux du Mont-de-Piété...

Il comprit — et une expression de douceur passa dans ses bons yeux de brave homme.

— Maintenant que vous allez toucher de l'argent il faudra la retirer de ce fameux clou, dit-il. Ce bijou a bien peu de valeur, c'est vrai ; mais peut-être vous portera-t-il bonheur...

— Demain, sûr, elle réintégrera son domicile. C'est une vraie poire pour la soif, cette montre.

« Quand il m'arrive de n'avoir plus le sou je lui dis en pleurant : « Ma fille, tu vas repartir en voyage ; — mais rassure-toi, nous ne serons pas longtemps séparées, et bientôt nous nous retrouverons. »

« Alors, je la porte au clou, et tout de suite on me donne quarante francs.

« C'est ce que j'ai fait ce matin ; — et c'est avec cet argent-là que je suis venue aux courses, ne sachant trop, je vous assure, ce que je faisais.

« En sortant du Mont-de-Piété je m'étais dirigée vers la Bastille, comme j'aurais pris le chemin de la place de la Nation. C'est alors que la pensée me vint de monter dans une de ces grandes voitures attelées de quatre chevaux qui stationnaient sur la grande place, et de me laisser conduire à Maisons-Laffitte.

« Bah ! pensai-je, ce n'est jamais que l'affaire d'une pièce de quarante sous ; — je puis bien m'offrir ce plaisir... j'ai été assez malheureuse ce matin lorsque j'ai dû me séparer de ma chère petite montre, lorsqu'il m'a fallu étaler ma détresse devant un tas de gens indifférents et railleurs.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 13]

tres, savoir que ce n'est pas leur place dans un club de nuit. »

Ce Stengel n'a jamais aimé jouer le rôle de détective auprès de ses joueurs. Il est tolérant. Il dirige ses joueurs avec une main de fer, recouverte d'une peau de velours. Il les taquine fréquemment. Mais lorsqu'il sort de ses gonds, cet adepte de la vieille école, songeur à ses heures, gare à la casse !...

■ Réponse à M. J. L. Charbonneau, Montréal.

N'allez pas croire, monsieur, ces gens qui n'ont jamais foulé un terrain de baseball, si ce n'est une cour grande comme votre main. Faites fi d'eux, lorsqu'ils ont le culot de vous affirmer que la plupart des doubles-jeux, exécutés du second but au sac initial, sont des espèces de cadeaux des arbitres. Ces maîtres du logis ne sont pas aussi généreux... Ces grands connaisseurs prétendent, bien à tort, qu'à cette

phase du jeu l'arrêt-court, rapide comme l'éclair, ne touche pas le sac du pied, avant de terminer la double-tuerie au premier coussin. Dans les circonstances, l'arrêt-court doit agir en vitesse. Il n'a pas le temps de faire un chemin de croix ou de compter ses dirons, lorsqu'il touche le second-but.

Nous sommes surpris qu'il y ait un certain nombre de gens qui, placés à 200 pieds du jeu, ajoutent foi à cet avancé, à la légère. Si ces mêmes personnes avaient eu l'occasion de mettre un seul orteil sur un losange, ils raisonnaient plus sensément et ne blâmeraient pas les arbitres, placés à deux pieds du second-coussin.

L'arrêt-court pivote tellement rapidement, en touchant le coin du sac du bout du pied, que ces messieurs n'y voient rien. A la télévision, la caméra non plus, car le technicien, plutôt versé en électricité ou en ondes de tous genres, ne la place pas au bon angle, à cette occasion.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 18 mai 1957 (Problème No 1323)

Mme Elphège Beaulac,
C. P. 92,
Stanstead,
Comté Stanstead, P. Q.

Mlle Charlotte Grégoire,
Naperville, P. Q.

Mlle Marguerite Millette,
667, rue William,
Trois-Rivières, P. Q.

Mlle E. D. Boullé, g.m.e.,
Hôpital Militaire,
Ste-Anne-de-Bellevue, P. Q.

Mme Ls-Georges Héroux,
7872, rue Henri-Julien,
Montréal 10, P. Q.

Mlle Marie-Ange Morin,
St-Ludger,
Comté Roberval, P. Q.

Mme Raymond Brassard,
454, rue Chapais,
Chicoutimi Nord, P. Q.

M. Louis Kritzwiser,
116 West, 4th,
North-Vancouver, B. C.

Mme Ethel Nadon,
26, rue Chapman,
Rockland East, Ont.

Mme J.-Bte Brûlé,
257, rue St-Philippe,
St-Tite,
Comté Lavolette, P. Q.

M. Réjean Lagacé,
St-Eleuthère,
Comté Kamouraska, P. Q.

Mlle Gysèle Pilon,
11928 Bois de Boulogne,
Montréal, P. Q.

Mme Yvonne Demers,
98, Côte d'Abraham,
Québec 4, P. Q.

M. J. Armand Latraverse,
855, rue Ste-Marie,
St-Hyacinthe, P. Q.

Mme Lucille Richer,
1886, rue Sherbrooke Est,
Montréal, P. Q.

M. Arthur Després,
411, rue Concorde,
St-Hyacinthe, P. Q.

Mlle Mireille Livernoche,
Case Postale 37,
Nicolet, P. Q.

Mlle Maryse Rioux,
213, rue Lafontaine,
Rivière-du-Loup, P. Q.

Mme Florida Duval,
9962, rue Bruchési,
Montréal, P. Q.

Mme Gilbert Ferland,
C. P. 667,
Anacon Lead Mine,
St-Félicien, P. Q.

Mme Julie Moore-Ferland,
C. P. 172,
Ste-Marie-de-Beauce, P. Q.

M. Marc Fortier,
411, rue Dorchester,
Québec, P. Q.

Mme Anatole Gaudet,
363, rue Principale,
C. P. 455,
Farnham, P. Q.

Mlle Lucienne Gaudreault,
Lac Bouchette,
Comté Lac St-Jean, P. Q.

Solution du Problème No 1323

S	P	R	E	T	A	L	A	B	R	E	F
E	T	E	C	O	N	D	U	I	R	E	M
M	E	G	R	U	E	I	D	A	B	E	L
A	R	R	O	U	X	C	A	N	N	O	N
I	R	I	S	E	C	A	N	O	S	S	U
N	I	V	E	C	A	N	O	N	E	S	U
E	T	E	C	A	N	E	T	O	N	E	R
O	B	E	N	I	A	N	E	L	A		
A	R	T	P	I	E	T	I	N	E	A	B
R	I	E	N	F	R	I	E	P	O	I	L
R	A	N	I	S	E	R	E	M	A	R	I
E	L	I	D	E	R	E	S	E	N	T	I
T	E	R	M	O	N	E	O	N	E	T	E
E	S	D	E	S	E	R	T	I	O	N	E
R	F	O	R	E	T	A	N	K	E	E	A

[A suivre au prochain numéro]

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[Suite de la page 13]

même, vous n'êtes pas universelle, puis la diversité des goûts, des aptitudes et des charmes, voilà ce qui rend le monde intéressant.

Somme toute vous n'avez aucune simplicité, ce qui rend détestable toutes vos capacités intellectuelles. Vous avez le sens du devoir et des responsabilités, et vous menez jusqu'au bout n'importe quelle tâche difficile ; seulement, comme il vous arrive trop souvent de rager, votre mérite diminue de moitié. Et c'est la catastrophe (toujours selon vous, bien entendu). Je ne suis pas aussi pessimiste à votre endroit, j'y verrais qu'un petit effort à fournir et la sympathie qui vous fait tant souffrir vous réchaufferait le cœur, enfin !

réponse à ZO du ZOO WICKMAN

C'est exact, lorsque vous prenez tous les moyens pour y parvenir. Mais vous ne voulez pas encore bien souvent. Vous prétendez que ce n'est pas encore le temps d'être sérieuse. Puis vous n'aimez pas à vous faire dicter ce que vous savez depuis si longtemps. Vos parents ont tout de même raison de vous pousser dans le dos, ils savent que vous pouvez donner beaucoup plus. Seulement les conflits sont inévitables, ils n'ont pas encore appris à vous connaître, et vous, vous ne les avez jamais aidés dans ce sens-là. Vous n'êtes pas méchante, vous êtes espiègle, et vous n'aimez pas à procéder deux fois de la même manière. La routine vous pèse, l'espace et le grand air vous attirent, le vent vous enivre. Je suis d'une impatience terrible à vous relire.

réponse à "JE SUIS MAJEURE"

Votre fiancé n'a pas mauvais goût, puis il ne sera jamais en peine avec vous. Vous êtes d'une débrouillardise exceptionnelle. Certes, vous avez des hésitations, comme tout le monde, mais vous ne restez jamais en panne, vous voyez vite et juste. Puis vous avez le sens de l'humour, chaque embêtement se règle à ses heures. Il pourra vous reprocher d'être trop loquace à l'occasion, mais il y a tellement d'énergie et de vitalité, que ça déborde. Pourtant votre ambition reste dans le juste milieu, et votre simplicité vous fait apprécier mille et une choses agréables de la vie de tous les jours, de sorte que lorsqu'il fera gris dehors, vous ne serez jamais pour cela morose. L'on doit vous signaler quelques impatiences, c'est que vous n'aimez pas les hésitations, les faux calculs, les mensonges et les explications à fil tendu.

Si vous aimez à rencontrer vos amies de filles, comme vous le mentionnez, elles aussi doivent éprouver le même plaisir à vous côtoyer. Et c'est fort heureux. La vie ne finit pas le jour du mariage.

réponse à GUITARISTE

Qui peut vous reprocher d'aimer la musique, l'ami ? Ce que l'on critique chez vous ce n'est pas votre goût ou votre talent pour l'interprétation, mais une absence de bon sens et une trop grande impertinence. La musique est toujours plus douce et plus belle la nuit, mais il faut respecter aussi le sommeil d'autrui, surtout que vous n'êtes pas dans votre propre maison. Vous êtes pourtant ingénieux et entreprenant, pourquoi ne pas utiliser votre talent à une double fin.

Je suis ce qui vous arrête, vous n'avez aucune notion du pratique, vous ne pouvez pas vous habituer à penser à demain. Lisez au moins la fable de la cigale et de la fourmi. Vous vous plaignez de ce que les gens ne vous prennent pas au sérieux, mais vous êtes le premier à le faire. Auriez-vous enfoui tous vos trésors, et ils sont nombreux, pour ne jamais les retrouver ? Il n'en tient qu'à vous que la chance vous convie.

réponse à MONIK

Pourquoi ne pas avoir mentionné la cause de votre séjour prolongé à l'hôpital ? Votre écriture est celle d'une personne dont un des membres serait fortement endolori, avec absence totale de contrôle du mouvement musculaire. Ce qui pourrait contredire n'importe quel résultat d'analyse. Certes, j'y vois de la courtoisie, de la générosité, de l'esprit de décision, mais le mouvement est si nerveux que je n'ose l'interpréter sans connaître certains détails au préalable. Alors, je vous attends bientôt.

réponse à OLIVETTE (St-Hubert)

Olivette est une gentille demoiselle qui n'a pas fini de grandir en sagesse ; elle ne veut pas qu'on la commande, parce qu'elle est adulte ; mais elle ne veut pas accepter ses responsabilités sous prétexte qu'elle ne veut pas vieillir avant son temps. Vous supposez le conflit, ma chère amie ? Aussi, vous n'êtes jamais satisfaite de votre sort. Ici les gens sont exigeants, là les gens sont insignifiants. Je répète votre langage.

Vous ne voulez pas étudier, vous trouvez que vous en savez assez long, pourtant vous enviez les positions de choix de vos compagnes qui ont certainement travaillé quelques années de plus que vous pour augmenter leur compétence. Vous êtes une enfant gâtée à qui la vie a toujours souri, mais une fois au milieu de personnes qui vous valent ou qui sont parfois supérieures, vous voilà déçue, vous n'êtes plus le centre de votre monde. Regardez autour de vous, puis jugez et vous constaterez que votre histoire se rapproche de celle que je vous raconte aujourd'hui.

réponse à GINETTE L.

Ginette a des soucis de toutes sortes lesquels paralysent ses plus belles énergies. Oui, petite demoiselle, pourquoi vous tracasser outre

mesure ? Vous ne pouvez espérer de la maîtrise tout au début de votre carrière. Votre timidité vous jouera de mauvais tours si vous ne cessez de vous regarder agir. Même dans le sport, vous ne parvenez pas à vous délasser. Que c'est malheureux ! Pourtant, il y aurait moyen si vous aviez la simplicité de soutenir les regards moqueurs de vos camarades.

Vous êtes en plus d'une réserve choquante vis-à-vis tout le monde. Tous vos secrets n'en sont plus, on les soupçonne tous facilement, vous essayez de les mettre trop à l'abri. D'ailleurs, vous n'avez rien à cacher, au contraire, vous êtes honnête, votre cœur ne demande qu'à aimer et beaucoup. Je ne peux pas vous prêcher la spontanéité, vous n'y parviendrez jamais, mais vous pourriez prendre l'habitude de faire la causette avec une amie sur tout sujet autre que la température, les toilettes et même les rencontres de la veille.

Pourquoi craignez-vous d'être trahie, quand vous-même vous pouvez garder la plus grande confiance. Il n'y a jamais un seul exemple de toutes les vertus comme de tous les défauts. Allons, un peu de courage.

réponse à SYLVIO (Darval)

Je vous verrais bien comme chef de personnel, si vous ne l'êtes déjà. Votre psychologie du milieu immédiat de votre travail semble si développée qu'il doit être bien difficile de blâmer avec vous. De plus, votre cordialité vous attire les confidences de tous et chacun. Ce qui ne nuit en rien à votre autorité, vous savez toujours réagir à temps pour garder les distances. Tous et chacun sont intrigués de tant de sérénité, tous cherchent votre recette. Personne ne la saura jamais, vous êtes si discret que jamais vous ne parlez de vous-même.

Pourtant les sujets de conversation ne manqueraient pas. Vous avez l'esprit ouvert à tant de choses et vos réalisations sont nombreuses dans plus d'un domaine à la fois. Il est vrai qu'une grande vitalité ne vous a jamais fait défaut. Un texte aussi réduit ne permet pas de préciser davantage, tout semble si parfait.

réponse à RITA T. (London)

Vous auriez pu m'écrire en anglais, si cela vous était plus facile. Vous attendiez ma remarque, mais comme vous ne vouliez pas revenir sur votre décision, vous avez cru bon d'agir ainsi. C'est à peu près toujours de cette façon que vous procédez : vous pesez le pour et le contre de tout, mais à la dernière minute, vous en revenez toujours à la première suggestion, à votre première impression, à votre première impulsion. Vous avez peur aussi de marcher en dehors des cadres établis, même si vous savez que ceux-ci vous épuiseront deux fois plus vite.

Vous n'êtes pas très loquace lorsqu'il s'agit de vous, mais vous pouvez protester jusqu'à la mort pour défendre le droit d'un plus faible que vous. C'est tout à votre honneur. Vous me demandiez une suggestion comme profession, la voilà toute trouvée, prenez le droit, votre esprit méthodique et votre dynamisme vous y invitent, car ils pourront enfin se manifester sans échec.

réponse à FRANKLIN (Victoria)

J'admire votre effort à me parler français, seulement les tournures de phrases ne vous rendent pas justice. Malgré tout, je vois de l'originalité, de la condescendance en même temps que de la détermination. Qualités essentielles qui pourront vous conduire là où vous voudrez. Cependant, l'on sent beaucoup d'hésitation, c'est-à-dire que vous ne vous

sentez sûr de vos moyens. Les obstacles vous paraissent infranchissables si vous n'avez pas rencontré l'appui voulu. Pourtant votre perspicacité si vive devrait vous aider à le découvrir. Vous comprenez vite la portée d'une situation, mais aussi votre sensibilité n'oublie jamais d'enregistrer tous les points noirs de l'affaire. C'est alors que vous devenez réticent. Encore quelques années et vous pourriez compter sur un peu plus de maturité pour faire évanouir tous vos doutes.

réponse à "PETITE TIGE EN FLEURS à Berthierville"

J'ai eu peine à croire à votre peu de résistance nerveuse, mais puisque vous me le dites. J'accepte votre confiance ; il n'y a d'ailleurs aucune trace de non-franchise chez vous. Votre mal, probablement, c'est que vous êtes prise d'un trop grand souci de perfection dans tous les détails à la fois. Ainsi, vous prenez tellement à cœur la moindre de vos obligations que vous vous tourmentez jusqu'à l'obsession, et alors vous vous épuisez, sans jamais avoir accompli jusqu'au bout votre travail.

Vous surveillez tous vos gestes, toutes vos paroles, vous vous critiquez vous-même sans arrêt. Pourtant que de fraîcheur dans votre âme, que de finesse dans votre esprit, que de noblesse dans votre cœur. De quoi vraiment satisfaire l'homme le plus exigeant. Mais attention, apprenez à être un peu plus spontanée. Même si vous faites des erreurs, il y a toujours du temps et de la place pour les reprises. Ce qui compte dans la vie c'est la pureté d'intention et cela vous l'avez en surcroît. Risquez, mais plus ouvertement, et vous sentirez de plus en plus combien la nature est bienveillante, bien conciliante et bien calmante. Dites-vous bien que les traces s'accumulent tout seuls avec le temps, alors profitez de vos belles années à accumuler des forces, mais je vous en prie, ne provoquez pas à souhait les obstacles pour vous empêcher de profiter du soleil de chaque jour. Bonnes vacances.

réponse à JEANNE C. P.

Vous avez tout pour rendre les autres heureux, votre caractère est souple, vous recherchez les occasions pour faire plaisir. Vous le voulez tellement que parfois vous en devenez gauche. Au fait, vous êtes un peu portée au pessimisme, c'est-à-dire que vous manquez de fermeté pour mener à bien tous vos plus chers desirs ; vous acceptez trop vite la défaite ; vous préférez plier plutôt que de contredire.

Malgré toute votre gentillesse, il vous arrive parfois de devenir ombrageuse sans raison apparente, précise, tout au moins pour les vôtres. Parfois, vous êtes portée aux plus grandes confidences, parfois par contre, vous ne voulez en rien exprimer votre pensée, puis vous n'acceptez rien d'une amitié pourtant sincère.

Vous regrettez bien vite toutes ces attitudes, mais vous ne savez que faire pour acquiescer du calme lequel reconforte bien dans les moments de lutte. Un effort pour oublier vos soucis immédiats vous aiderait probablement à prendre conscience de vos forces et à les diriger dans un sens plus adéquat. Reposez-vous donc un peu plus souvent.

réponse à HERMANCÉ et ses rêves fous

Chère Madame, je sais que vous n'êtes déjà plus en colère, puisque je vous assure que j'en suis à votre première confiance. Je risquerais bien plus de vous provoquer si je m'en tenais à un jugement d'ensemble lequel est très détestable.

Mais je vais fort vite que vous êtes habituée à agir sous l'impulsion du moment et que vos malices ne sont pas dangereuses et que votre comportement que vous qualifiez justement d'insensé ne durera pas toujours. Vous êtes en effervescence parce que vos nerfs sont ébranlés, parce que vous essayez de con-

crétiser vos rêves, parce que vous ne voulez pas à tout prix devenir raisonnable. Vous avez vite oublié que la douceur peut calmer les êtres les plus rébarbatifs ; vous avez oublié que l'ordre et la propreté en tout et par tout sont des garanties pour retenir l'attention de son mari ; vous avez oublié que la franchise est un facteur d'entente inappréciable.

Vous plus belles qualités sont bien à l'ombre, vous êtes vraiment maussade. Pourquoi donc n'iriez-vous pas faire ce voyage tant projeté, peut-être qu'au retour votre bon cœur vous ferait apprécier à sa juste valeur ce qu'il y a de bon chez vous. Puis si vous me revenez, je vous jugerai tout autre, n'est-ce pas ?

réponse à LOULOU CURIEUSE

Tous les défauts que vous avez énumérés sont bien présents, en effet. Seulement, vous pourriez les utiliser à votre profit. Par exemple, votre orgueil qui se manifeste par des entêtements et des contradictions pourrait fort bien vous stimuler, vous rendre patiente et constante dans la réalisation de vos projets. Actuellement, ce n'est pas toujours le cas, il faut que tout aille vite, que tout ce que vous mettez en branle se concrétise tout de suite. Vous parlez de susceptibilité. Eh bien, c'est un excès de votre sensibilité qui vibre à tout. Si vous l'entraînez à saisir davantage la pensée et les sentiments d'autrui, vous deviendriez vite une personne agréable. Votre indépendance n'est que superficielle, il vous faut constamment de l'encouragement. Lorsque vous ne le recevez pas de l'extérieur, vous cherchez à vous prouver à vous-même votre valeur par des prouesses de tout genre. Toutefois, vous semblez vous fier des gens et des choses, quand cela semble entraver une idée fixe dans votre tête ; puis vous ne savez pas demander un conseil et même un secours. Pourtant, vous êtes si impressionnable.

Vous avez beaucoup d'ambition et vous croyez à tout ce qui est beau et honnête. Mais l'on ne peut pas toujours marcher seule dans la vie. Il vous manque donc pour être totalement aimable et sympathique juste un peu d'esprit d'attention pour les autres. Le reste viendra tout seul.

réponse à JOHNNY (Dr'ville)

Aujourd'hui, votre écriture n'est pas atroce. Toutefois comme votre idéal serait de tendre à une perfection intégrale, l'écriture ne resterait pas de côté. Bref, voyons ce qu'elle me révèle. Votre indépendance et parfois votre crânerie sont de votre âge. Cependant, une forte personnalité se dessine. Vous voulez arriver bien vite au but. Vous ne bousculez pas les plus faibles que vous, mais vous ne vous laissez pas embarrasser par les détails encombrants. Vous agissez selon votre bon sens lequel ne vous trompe pas souvent. Toutefois, vous n'avez pas fini de vous faire mal, votre fierté sera toujours là pour tout camoufler même à vos plus intimes qui ne vous connaîtront jamais aussi bien qu'ils le pensent actuellement. Rien de surprenant, vous parlez franc, droit et fort, mais il vous reste beaucoup de sensibilité et de délicatesse que vous ne voulez jamais étaler, elles seraient votre perte, on les exploiterait tout de suite pour briser vos entêtements.

Vous savez accorder votre confiance à ceux qui semblent la mériter, mais malheur à ceux qui vous trompent, même une seule fois, votre jugement est irrévocable. Pourtant personne, pas même vous, n'est à l'abri des manquements. Vous ne me dites pas de quel côté vous dirigez vos études, mais si l'on était possible de choisir, visez une carrière où toute votre fougue trouvera de quoi se satisfaire mais aussi où votre esprit réalisateur trouvera la chance de s'exprimer librement.

réponse à MARIETTE C. (S. a. R.)

Malgré toute l'ardeur que vous mettez à chanter la nature, vous me paraissiez bien fatiguée. Et pour cause, vous êtes une de ces femmes énergiques à la main ferme, mais au cœur tendre qui console tout le monde mais qui ne dit jamais ses peines.

Vous n'avez jamais aimé les contraintes, et pourtant la vie vous en a imposées de très dures. Vous n'aimez pas les mesquineries, les complications, vous avez appris à accepter les gens tels qu'ils sont, tellement que l'on vous accuse parfois de trop de familiarité. Le tout de votre lettre n'accuse pas une instruction poussée, mais votre sens d'observation et bien développé et comble bien des lacunes. Les négligences que l'on vous reproche sont probablement dues à trop de besoins à la fois. Ceci ne vous empêche pas de rêver et plus souvent qu'à votre tour. Si c'est votre façon de vous détendre, de reprendre votre souffle, il vaudrait mieux de continuer ainsi, même si les autres s'en plaignent un peu.

réponse à BLANCHE ROSE (Welland)

Vous aussi vous vous connaissez bien, mais si vous en êtes arrivée là, c'est que vous n'avez jamais pu discipliner toutes vos idées et que votre imagination a toujours travaillé en surcroît. Je ne puis vous en vouloir de ne pas avoir d'instruction et de ne pas vous exprimer avec autant de facilité qu'une autre personne qui ferait cela à la journée. Chacun son métier, dites.

A travers cette lettre un peu difficile, je vais quand même un cœur d'or qui souffre de voir tant de gens dans la peine mais qui souffre surtout de son incapacité à les soulager. Vous craignez de faire des confidences, vous semblez avoir été si mal reçue déjà. Mais il faut vous reprendre, les gros chagrins trop longtemps comprimés explosent très mal et très fort.

Votre nervosité ne vous conduira pas aussi loin que vous le croyez, du moins rien ne laisse prévoir pareil malheur. Tout de même, il faudrait apprendre à vous reposer à temps, à profiter du soleil et à fréquenter de la compagnie gaie, pleine d'entrain. Les pensées noires, comme vous les appelez, seront choses du passé.

ON JOUE DEPUIS PLUS DE...

[Suite de la page 9]

qui avait remporté l'année précédente le championnat des Etats-Unis, décida de relever ce défi. Il traversa spécialement l'Atlantique pour venir se mesurer au champion britannique.

La rencontre n'eut pourtant jamais lieu. Au cours d'une première conversation à Londres, Staunton déclara en effet à Morphy qu'il « jouerait avec lui à une date ultérieure ». Le champion américain décida alors de parcourir les divers pays d'Europe pour s'y mesurer avec les meilleurs joueurs en attendant patiemment que Staunton se décidât à lui donner sa chance. Ce fut ainsi qu'il battit aisément Andresen, le champion du monde. Ses victoires étaient remportées si facilement qu'il était difficile de parler de championnat et l'Europe comme l'Amérique déclarèrent que Morphy était le vrai champion du monde. Sur les deux continents, des milliers de fanatiques demandèrent alors que Staunton rencontrât enfin Morphy, et le champion britannique répondit en donnant sa démission en 1858. Jusqu'à sa mort, qui survint en 1874, il ne participa plus jamais à un seul championnat d'échecs.

Il fallut attendre jusqu'en 1927 pour voir le titre de champion du monde revenir à la France. Ce fut en effet à cette date que Alexandre Alekhine battit le grand joueur cubain José R. Capablanca. En 1935, Alekhine fut à son tour battu par le Hollandais Max Euwe, mais parvint à reprendre son titre en 1937 à la Haye en défaisant Max Euwe. Les Russes ont aujourd'hui des joueurs d'une classe extraordinaire.

Les échecs sont peut-être le seul jeu où les adversaires peuvent se trouver séparés l'un de l'autre par des centaines, des milliers de milles et ainsi ne jamais se rencontrer vraiment. Les différents mouvements sont alors transmis par téléphone ou télégraphe. Bien que des règles très strictes limitent dans les championnats officiels le temps accordé au joueur pour réfléchir entre chaque coup, certaines parties durent plusieurs heures pour ne pas dire plusieurs jours. Signalons à ce sujet que lors des championnats des Etats-Unis en 1857, un joueur réfléchit ainsi 14 heures 28 minutes...

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

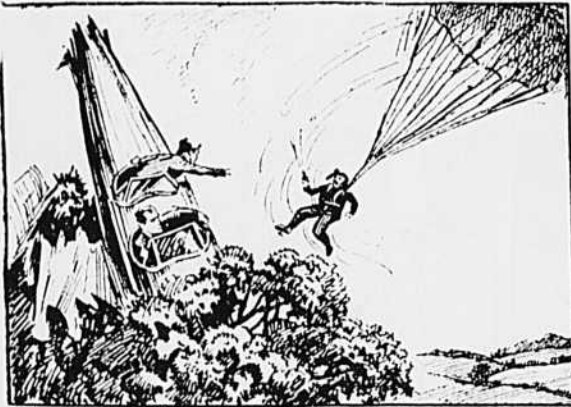
d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT ET UNIÈME ÉPISODE

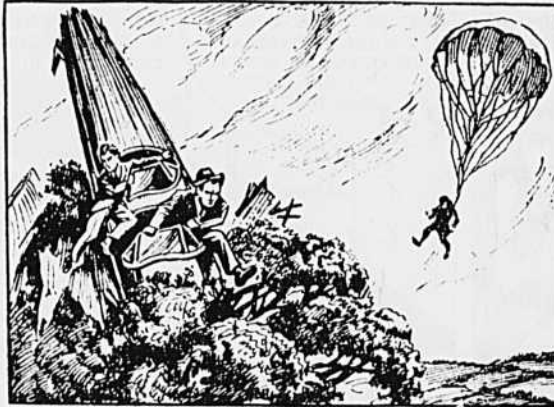


LA POURSUITE DE FÜ CHONG

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEIZIEME EPISODE



1. L'avion de Kenton Steel, coupé en deux par celui de Fu Chong qui a sauté en parachute, s'est écrasé dans un massif d'arbres et nos deux amis sont la cible du Chinois.



2. Avaient-ils échappé à la mort dans les airs pour la trouver aux mains de Fu Chong? Celui-ci déchargeait son revolver contre ses deux ennemis quand un vent violent entraîna son parachute au loin.



3. Les balles manquèrent leur cible. Steel et Pierre purent enfin descendre de l'arbre où quelques gendarmes les rejoignirent. Pendant ce temps, Fu Chong était entraîné fort loin.



4. « Vous avez de la chance d'être encore vivant, M. Steel », remarqua un des policiers. « Oul », répondit amèrement Steel. « Lançons-nous immédiatement à la poursuite de Fu Chong. »



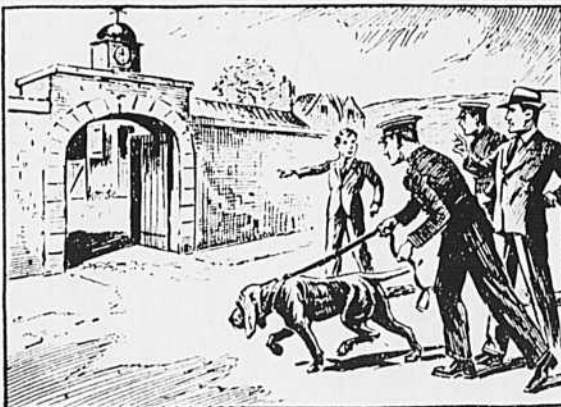
5. Le parachute s'était maintenant rabattu à terre derrière un remblai, et Steel et ses compagnons se mirent à courir vers cette direction. En arrivant sur les lieux, ils ne trouvèrent...



6. ... que le parachute. Fu Chong était disparu. « Je connais un bon moyen de retrouver Fu Chong », dit un des policiers. Quelques instants plus tard il revint avec un chien de chasse.



7. Après avoir flairé pendant quelques minutes le parachute, le chien partit en chasse, lentement, avec précaution et avec la sûreté qui lui était reconnue.



8. Finalement, la piste semblait aboutir à un bâtiment clôturé. « Une écurie », fit remarquer Steel. « Il faut être sur nos gardes, car Fu Chong est prêt à tout et il est armé. »



9. A peine allaient-ils s'engager dans la cour qu'une galopade se fit entendre et que Fu Chong fit une sortie spectaculaire sur un cheval qui courait bride abattue.



10. Le petit groupe en fut si estomaqué qu'il fallut quelques minutes avant que chacun reprît ses sens. Déjà Fu Chong, un excellent cavalier, était rendu assez loin.



11. Il était hors de portée de revolver. « Espérons », fit Pierre, « qu'il se trouve là-dedans quelques montures qui nous permettront de ne pas le laisser s'échapper. »



12. Il y avait en effet deux chevaux que le garçon d'écurie se hâta de préparer. Steel et Pierre les montèrent et partirent, à travers une plaine déserte, à la poursuite de leur ennemi.

(La suite au prochain numéro)

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CENT UNIEME EPISODE



Lord Edward et les siens savent désormais que l'incroyable distraction de Paganel qui a écrit le mot *Nouvelle-Zélande* au lieu d'*Australie* sur le billet destiné à Tom Austin, a amené ce dernier à croiser là où il a recueilli les fugitifs. Ayrton lui-même n'a pas prêté attention à cette substitution puisqu'il connaissait à l'avance les plans de lord Edward. — Mais alors, qu'est devenu l'ex-convict? Sans doute devant l'échec de son plan, a-t-il rejoint la bande de pirates dont il était le chef. C'est alors que Tom Austin, toujours ignorant de la véritable identité du bandit, fait une révélation sensationnelle: Ayrton est à bord du *Duncan*! Comment cela se peut-il? Tom explique alors calmement qu'ayant

lu le message apporté par Ayrton il passa immédiatement à l'exécution des ordres de son maître sans faire le moindre commentaire. Ayrton embarqua donc à bord du *Duncan*, persuadé que le yacht allait prendre la route de la côte orientale d'Australie où ses complices l'attendaient. — Ce n'est que le lendemain de l'appareillage qu'il s'aperçut que le navire faisait une route toute différente. Furieux, il voulut obliger Tom à modifier la direction de son bateau et, voyant que le capitaine n'en ferait rien, se montra tellement menaçant que le brave Tom ne vit d'autre solution que de l'enfermer à double tour dans une cabine du gaillard d'avant.



Ainsi par une suite de coïncidences extraordinaires, non seulement l'étourderie de Paganel a-t-elle sauvé l'expédition d'une mort certaine mais encore a-t-elle permis de prendre à son propre piège le bandit Ayrton qui se trouve en ce moment même enfermé à double tour dans une des cabines du *Duncan*. — En un éclair, toute la félonie de cet homme revient à la mémoire des membres de l'expédition. La trahison longuement préparée, la blessure de Glenarvan, l'assassinat de Mulrady, les misères de la caravane embourbée dans les marais de la Snowy. Et maintenant, c'est au tour d'Ayrton d'être en leur pouvoir. — Avec un sourd grondement, John esquisse un pas vers la coursive. Ses poings serrés

et ses mâchoires contractées, sont l'indice de la violente colère qu'il ressent. Mais lord Edward l'arrête d'un geste. C'est à la justice qu'il appartient de châtier le bandit et ce serait déchoir que de lui infliger la correction qu'il mérite cependant. — D'ailleurs, pour l'instant il est une chose plus urgente à accomplir, c'est de faire honneur au repas qu'Olbinett s'est empressé de préparer. Quelques instants plus tard, nos amis se retrouvent donc devant une table somptueusement garnie et retrouvent enfin le goût d'une nourriture civilisée ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien longtemps...



Leur premier repas à bord du *Duncan* achevé les voyageurs enfin rassasiés se trouvent à nouveau réunis sur le pont du yacht. Lord Edward annonce alors son intention de faire comparaître Ayrton devant eux. Il faut, en effet, que le misérable sache qu'il n'a aucune pitié à attendre de ceux qu'il a si ignominieusement trahis. — Lady Helena tente de se soustraire à cette confrontation pénible mais Glenarvan lui demande au contraire de rester car Ayrton a été doublement lâche de s'attaquer à une expédition qui comprenait deux femmes. S'il conserve encore quelque sentiment humain peut-être comprendra-t-il toute l'horreur de sa conduite? — Solidement encadré par deux matelots, l'ex-convict est

amené sur le pont. Ses yeux sont sombres, ses dents serrées, ses poings fermés convulsivement. Sa personne ne décelé ni forfaiture ni humilité. Arrivé face à face avec lord Edward, il se croise les bras, muet et calme, attendant d'être interrogé. — D'une voix sans colère, mais d'un ton où perce le mépris, lord Edward parle le premier. Ses paroles sont pour souligner tout d'abord l'ironie du sort qui fait de Ben Joyce un prisonnier sur ce bateau qu'il espérait s'approprié. L'homme rougit mais garde un mutisme absolu. Pourtant, lord Edward s'obstine à poursuivre l'interrogatoire. (à suivre la semaine prochaine)

GRACE AUX PROGRES DE LA... [Suite de la page 9]

cours de « violon d'Ingres », d'éducation physique adaptée, de diététique et jusqu'à un cours d'enthousiasme, avec travaux pratiques.

Pour son confrère américain le Dr Bortz, de Philadelphie, dans un quart de siècle, tout Américain pourra prétendre au « centenaire » quand on aura éliminé les maladies causées par la surabondance et la prospérité et que l'on aura appris à vaincre l'ennui qui atteint le « jeune homme de 65 ans contraint à une retraite prématurée par un système social inhumain ».

Mais les intéressés eux-mêmes — les vieillards qui peuvent prétendre à juste titre que la vieillesse se prouve en vieillissant — que disent-ils ?

Un centenaire gallois, Thomas Matthews, conseille :

— Fumez la pipe, ça tue les microbes.

Six mille vieillards, dont la plupart ont doublé le cap du siècle interrogés par le médecin russe Shapiro, ont livré leur recette, qui tient en quelques recommandations : tempérament égal, bonne humeur constante, nourriture suffisante, travail sans relâche.

« Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les femmes »

Une centenaire mexicaine, Mme Gonzalez, qui fume ses trois paquets de cigarettes par jour, proclame :

— Il faut boire du vin avant le petit déjeuner. Je deviens furieuse dès qu'on m'offre de la bière, cette boisson n'est bonne que pour les gamines et les bourricots.

Bon pied, bon oeil, bonne humeur ? En janvier mourait, à 103 ans, le « centenaire le plus élégant », titre qu'il avait remporté à la télévision. Il avait gagné

un voyage à Hollywood. Il s'y rendit et aussitôt arrivé, déclara :

— Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les femmes, le vin et les cigarettes.

Parachutiste à 90 ans !

A Petit-Synthe, près de Dunkerque, le doyen des cyclistes français, Victor Marote, 96 ans, pratique encore le vélo et le tricycle. Il s'initia à la bicyclette en 1882, pendant son service militaire, et en 1891 fit venir une bicyclette d'Angleterre, faute d'en avoir trouvé en France.

A Los Angeles, M. Myer Krich, 98 ans, et Mme Hinda Juba, 95 ans, ont décidé de s'unir. Ils se sont connus à l'asile des vieillards et se sont aimés, disent-ils, « dès le premier coup d'oeil » (ce qui prouve qu'ils ont encore bonne vue). A Albany, Mme Ervey Martin, 97 ans, a épousé William Koch, une « jeunesse » de 77 ans.

Le projet le plus hardi de gratte-ciel (528 étages, 130.000 locataires) est dû à « l'enfant terrible » de l'architecture américaine, Frank Lloyd Wright, 87 ans.

Le doyen des apprentis parachutistes, digne émule du « grand-père volant » de ces dernières années, est certainement Fritz Modelak, cet Autrichien qui s'est inscrit à l'école des paras de Gratz.

— Il y avait longtemps, dit-il, que j'étais attiré par ce sport, mais je n'avais jamais eu le temps de le pratiquer.

Fritz Modelak a 90 ans.

Et l'on terminera cette revue des alertes centenaires par la déclaration de cet Anglais de 108 ans à la Télévision.

— Mon journal préféré est le Daily Telegraph. C'est là que la liste des décès est la plus longue.

Cet âge est sans pitié !

FRANÇOISE SAGAN... [Suite de la page 7]

[Suite de la page 7]

Quand Françoise en avait assez, elle s'enfermait dans sa chambre pour écrire, lire ou écouter de la musique : elle possède toute une collection de disques, classiques ou jazz. Quelquefois très vite, pour chasser un coup de cafard, ou pour s'amuser tout simplement, elle filait dans sa voiture. Pieds nus, elle conduisait à 100 ou 120 à l'heure, parce que à cette vitesse « on fait corps avec la machine ». Françoise, « Kiki » pour les intimes, avec sa Jaguar ou sa Gordini, c'est James Dean dans sa Porsh.

« Elle et moi, nous nous comprenons », dit-elle, et cela suffit pour qu'on lui enlève toute trace de coeur. On lui laisse tout juste une méchante petite mécanique.

Quand il s'agit de sa soeur, son aînée de dix ans, elle a une petite pointe de regret dans la voix : « Elle est charmante, beaucoup plus féminine que moi, j'ai l'impression d'être plus vieille qu'elle. Tout ce que je peux souhaiter, c'est d'être un jour aussi heureuse qu'elle. Je crois que ce sera très difficile, mais avec un peu de chance... »

— Et puis : « Je suis très exigeante, je veux me marier avec un homme qui me donnera une sensation d'écroulement, pour cet homme, je suis prête à laisser en plan la littérature. »

Alors, tout ce succès, tout ce bruit, que n'expliquent ni le don, ni le scandale, comment le comprendre ? Françoise Sagan, comme James Dean, incarnerait-elle le mal du siècle ? Elle n'est pas le porte-parole de sa génération : ce qu'elle partage avec elle, c'est sa dureté, sa sincérité, mais cela n'exclut pas un certain romantisme. Elle a le goût de l'individualisme, de l'aventure, et non plus des larmes ou du coeur en écharpe. C'est gênant, et puis, ça ne sert à rien. On est lucide.

On la connaît, on la déteste, ou on l'envie, cette petite fille fragile, à la façade invulnérable. Elle a beaucoup reçu, mais elle demande beaucoup, restée triste et simple au milieu du luxe tapageur dont elle s'entoure. Quelle petite jeune fille n'a pas rêvé dans le secret d'être « quelqu'un », comme Françoise Sagan ?

SUR L'ECRAN DE L'ACTUALITE [Suite de la page 4]

Fernandel, ou le Marché commun du rire

A présent que tout est arrangé entre Fernandel et Bob Hope, et que l'on tourne dans l'euphorie, notre grand comique songe déjà à son prochain film. Il poursuit sa politique d'association entre grands comiques, et cette fois il a choisi le prince des comiques italiens, qui est aussi un prince authentique dans la réalité : Toto, dont le nom véritable est Alexis, prince Commène, descendant des empereurs de Byzance.

Le metteur-en-scène de ce film, Fernandel l'a choisi... il y a vingt-et-un

ans. Il s'agit de Christian-Jaque, avec lequel il s'était promis de tourner des films aussi bien accueillis du public que François 1er.

Cette fois, Fernandel ne risquera pas d'exiger la refonte du scénario pour y figurer en bonne place. Ce serait plutôt à Toto de faire des histoires... Ce scénario se déroule dans un petit village de la frontière franco-italienne, dans la maison d'un douanier dont la salle à manger en France et la cuisine en Italie, et dont le lit l'oblige à dormir la tête dans un pays et les pieds dans l'autre !

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.

| | | | | | | | | | | | | | | | |
|-----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1. | A | M | A | R | | M | U | S | C | A | R | I | | S | A |
| 2. | R | E | N | A | L | | N | A | I | V | E | | C | A | B |
| 3. | | R | I | D | E | R | | C | L | E | | G | A | L | A |
| 4. | H | | S | I | M | O | N | | S | | C | A | N | O | T |
| 5. | E | S | | S | U | M | A | C | | F | I | L | O | N | |
| 6. | R | A | I | | R | A | V | I | R | | S | O | N | | P |
| 7. | B | I | A | S | | N | A | T | A | L | | N | | M | A |
| 8. | I | N | N | | E | C | R | E | M | A | S | | B | A | I |
| 9. | E | S | | S | | E | R | R | E | R | | C | U | R | E |
| 10. | R | | C | E | P | | E | N | T | A | S | | T | I | N |
| 11. | | R | A | M | A | S | | E | T | I | E | R | | E | T |
| 12. | M | A | L | I | N | | L | | E | R | G | O | I | | E |
| 13. | A | V | I | S | | B | A | R | | E | J | U | L | E | R |
| 14. | L | I | N | | R | E | V | O | E | | R | E | N | O | M |
| 15. | E | N | | C | A | N | E | T | I | E | | T | U | T | U |

Les réponses doivent nous parvenir avant le 22 juin 1957.

Problème No 1327

Nom

Adresse

Ville

Province

Adresser : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

DECOUPEZ ICI

HORIZONTALEMENT

- Conventionnel robespierriste, né à Grenoble. — Genre de liliacées ornementales, qu'on appelle vulgairement jacinthes. — A lui.
- Qui a rapport aux reins. — Ingénue. — Sorte de cabriolet.
- Produire des rides. — Instrument pour accorder les pianos. — Grande fête.
- L'un des douze apôtres. — Petite embarcation non pontée.
- En les. — Genre d'anacardiées des régions chaudes. — Suite ininterrompue d'une même matière.
- Rongeur. — Enlever de force. — Bruit.
- Un des sept sages de la Grèce, né à Priène. — Qui a rapport au pays où l'on est né. — Qui est à moi.
- Rivière d'Allemagne. — Séparas la crème du lait. — Selle grossière de bête de somme.
- Du verbe être. — Aller ça et là à l'aventure. — Prêtre desservant.
- Fer de prisonnier. — Greffas. — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux.
- Assemblage confus d'objets. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais salants. — Conjonction.
- Qui prend plaisir à faire du mal. — Petit ongle pointu du chien.
- Opinion. — Nom vulgaire des labrax. — Mathématicien suisse, né à Bâle.
- Plante textile. — Titre de certains écrits périodiques. — Célébrité.
- Dans. — Petite cane. — Sorte de caleçon bouffant des danseuses.

VERTICALEMENT

- Altesse Royale (abr.). — Hangar où l'on garde temporairement l'herbe coupée pour les animaux. — Qui est du sexe masculin.
- Grande étendue d'eau salée. — Qui ne sont point gâtés. — Lit causé par une ravine.
- Plante ombellifère odorante. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Doux et caressant.
- Espèce de petite rave. — Manière de semer.
- Nom scientifique des makis. — Partie tombante d'un vêtement. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- Morceau de chant sur un sujet tendre et touchant. — Mot arabe qui signifie fils.
- Adjectif numéral. — Ancien royaume s'étendant sur les deux versants des Pyrénées. — Matière fondue qui sort des volcans.
- Espèce de poche. — Réservoir sous terre pour recevoir les eaux fluviales. — Etat physiologique des animaux.
- Poils des paupières. — Rame de papier à lettres. — Sert à lier les parties du discours.
- Grain du chapelet. — Chez les Romains, chapelle où l'on plaçait les dieux lares.
- Ile de l'Atlantique. — En deçà. — Femme de lettres française, née à Saint-Petersbourg (comtesse de).
- Signe distinctif des grades dans l'armée. — Petit rôle.
- Pièce d'artillerie. — Point où l'on vise. — Soigné.
- Pièce réservée aux visiteurs. — Nom de la Vierge. — Gas stomacal.
- Averse soudaine. — Commission, diplôme. — Douzième lettre de l'alphabet grec.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les premiers dictionnaires furent utilisés par les Assyriens et les Babyloniens pour expliquer, non des mots, mais des signes. Le plus ancien dictionnaire fut compilé par Appoloni d'Alexandrie, sous le règne d'Auguste.

Phineas Taylor, ayant obtenu la collaboration de Jenny Lind pour son cirque, voulut l'imposer à l'Amérique. A cette occasion, il inventa un genre de réception, qu'on n'est jamais venu à égaliser depuis lors. Sur le quai de débarquement, il avait fait construire un palais de verdure et des arcs de triomphe. Des tapis rouges reliaient le port à l'hôtel où devait descendre Jenny Lind : 300 musiciens et 300 pompiers portant des torches vinrent donner la sérénade et accompagner l'artiste qui faillit périr d'étonnement.

En Suède, le premier soin des autorités quand il y a eu un accident d'automobile est de vérifier si le conducteur de la voiture en faute n'a pas bu de l'alcool dans les quelques heures qui précèdent l'accident, ce qui fait que lorsque des Suédois partent en groupe pour boire au-dehors, on tire au sort « la victime » qui ne boira pas et qui reconduira le reste des convives.

Le premier mai, en réponse à Moscou, Milan est devenue pour un jour l'autre capitale du travail. Une banderole devant la cathédrale reprenait à son compte le vieux slogan : « Ouvriers de tous les pays, unissez-vous ! » Un hélicoptère assura l'apothéose. Il apporta au Pape le cadeau des travailleurs chrétiens : un Christ portant l'équerre et le marteau, oeuvre de 5 ouvriers, des cinq continents.

Le Palais Rosso, à Gênes, appartenait à la duchesse Gallieri qui vivait à Paris et avait un tel attachement pour cette ville qu'elle fit un étrange testament. La duchesse stipulait qu'aucun changement ne devait être apporté à sa propriété, à l'édifice et à son contenu, sans l'approbation de la ville de Paris, et cela sous peine de voir ce musée passer entre les mains de Paris. A l'heure actuelle, si bureau d'administration veut faire exécuter certains travaux urgents, ils doivent, au préalable, s'entendre avec le conseil de la ville de Paris.

Le figuier se distingue des autres arbres fruitiers parce qu'il donne, dans des conditions de climat favorables, deux récoltes chaque année.

En 1191, Richard Coeur-de-Lion s'empara de Chypre, d'abord vendue par lui aux Templiers, puis érigée l'année suivante en royaume, à la tête duquel il plaça l'ancien roi de Jérusalem, le Français Guy de Lusignan. Durant trois siècles, les Lusignan régnèrent sur Chypre et Famagouste devint le grand port de la Méditerranée orientale.

Les Américains ne regardent pas seulement vers l'avenir, ils conservent avec piété les souvenirs du passé et honorent la mémoire de leurs grands hommes. De tous, Abraham Lincoln est demeuré le plus populaire. Dans le Kentucky, un petit temple néo-grec, véritable reliquaire, renferme une cabane de rondins où vit le jour, en 1809, ce fils de bûcheron. On a reconstitué en Illinois le petit village de New Salem, avec ses cabanes et leur mobilier rustique, en souvenir du jeune Lincoln qui y fit le dur apprentissage de la vie, et à Springfield on a fait un musée de la maison qu'il habita pendant toute sa carrière d'avocat et d'homme politique, avant son élection à la Présidence.

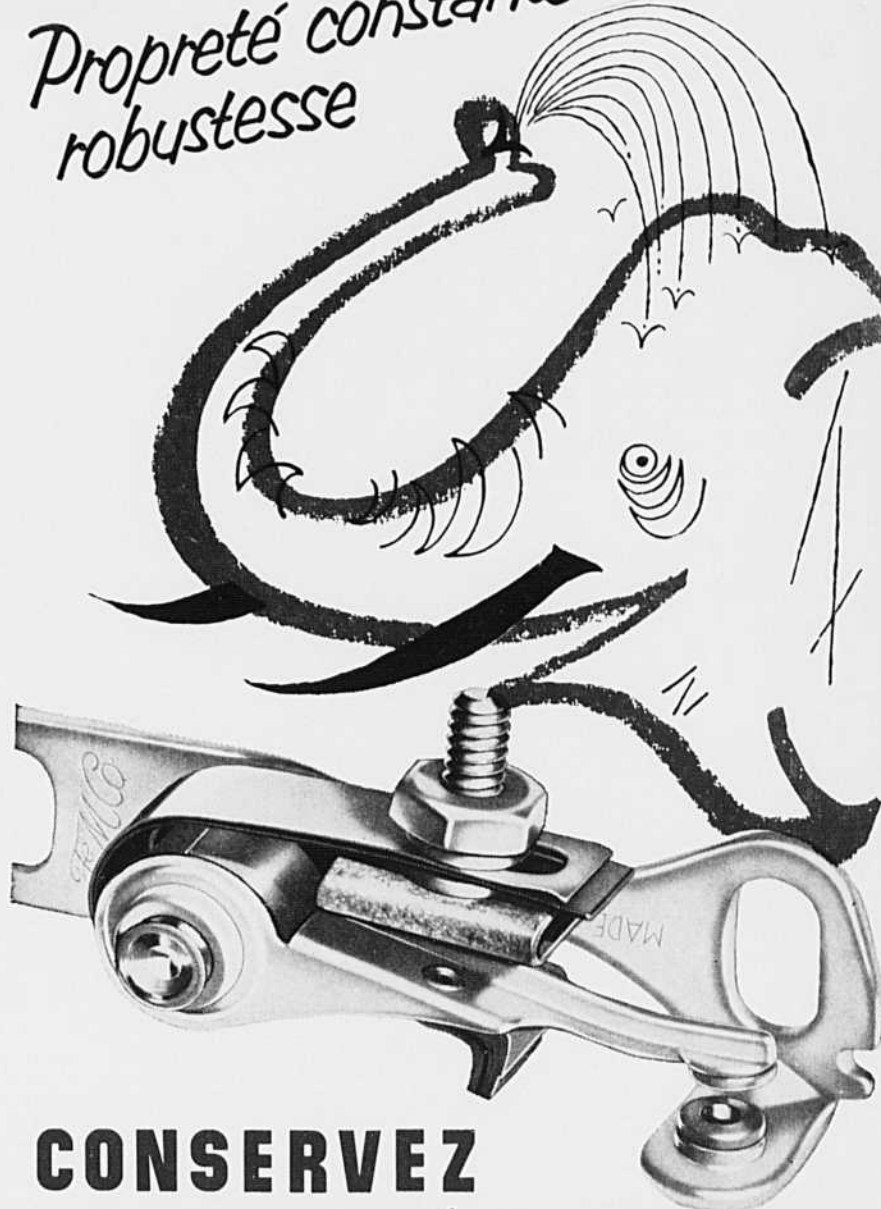
Pour le quatrième centenaire de la mort de leur fondateur, les Jésuites ont fait réaliser par un artiste français, Georges Serraz, trente-six dioramas qui constituent le « film » de la vie de St-Ignace. C'est à Loyola, sur les lieux où naquit le saint que se situe cette évocation.

Déjà, les poudres et les liquides insecticides produisent un effet moindre sur les insectes dont beaucoup forment leurs propres antitoxines, résistent au poison et transmettent ce pouvoir décuplé, à leurs descendants. Sur cent hannetons, l'insecticide en tue quatre-vingts à la première génération et seulement vingt à la seconde !

Il y a cinquante ans, un cerf-volant géant effrayait dans le parc de Bagatelle, les joueuses de Riabolo : c'était le Brésilien Santos-Dumont qui, sur un aéroplane, *La Demoiselle*, construit de ses mains, réussissait à voler sur une distance de 125 verges à 3 pieds du sol. Rio de Janeiro vient de célébrer cet anniversaire et reconstituer, dans le cadre de la Belle Epoque, la machine volante du pionnier.

Un Anglais qui atteint l'âge de 70 ans a passé 24 années à dormir, 14 à travailler, 8 à se distraire, 6 à se nourrir, 5 à voyager, 4 à converser, 3 à s'instruire et 3 à se soigner.

Propreté constante et robustesse



CONSERVEZ LA QUALITÉ D'ORIGINE

EXIGEZ LES POINTES D'ALLUMAGE



Les pointes d'allumage ventilées Ford authentiques "Heavy Duty" sont percées en leur milieu. Cette ouverture crée un appel d'air qui nettoie constamment et refroidit les surfaces de contact... ce qui contribue à maintenir trois fois plus longtemps leur rendement d'origine. Elles sont fabriquées avec précision, selon les normes rigoureuses établies par les usines Ford.

Pour conserver la qualité d'origine et le rendement des premiers jours, allez chez un vendeur Ford-Monarch ou Mercury-Lincoln-Meteor—ou dans un des milliers de garages qui vendent et installent les pièces Ford authentiques.

TOUS LES BONS GARAGES POSENT LES



FABRIQUÉES AVEC PRÉCISION...

POUR S'AJUSTER PARFAITEMENT...

ET DURER PLUS LONGTEMPS

DIVISION DES PIÈCES ET ACCESSOIRES • FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

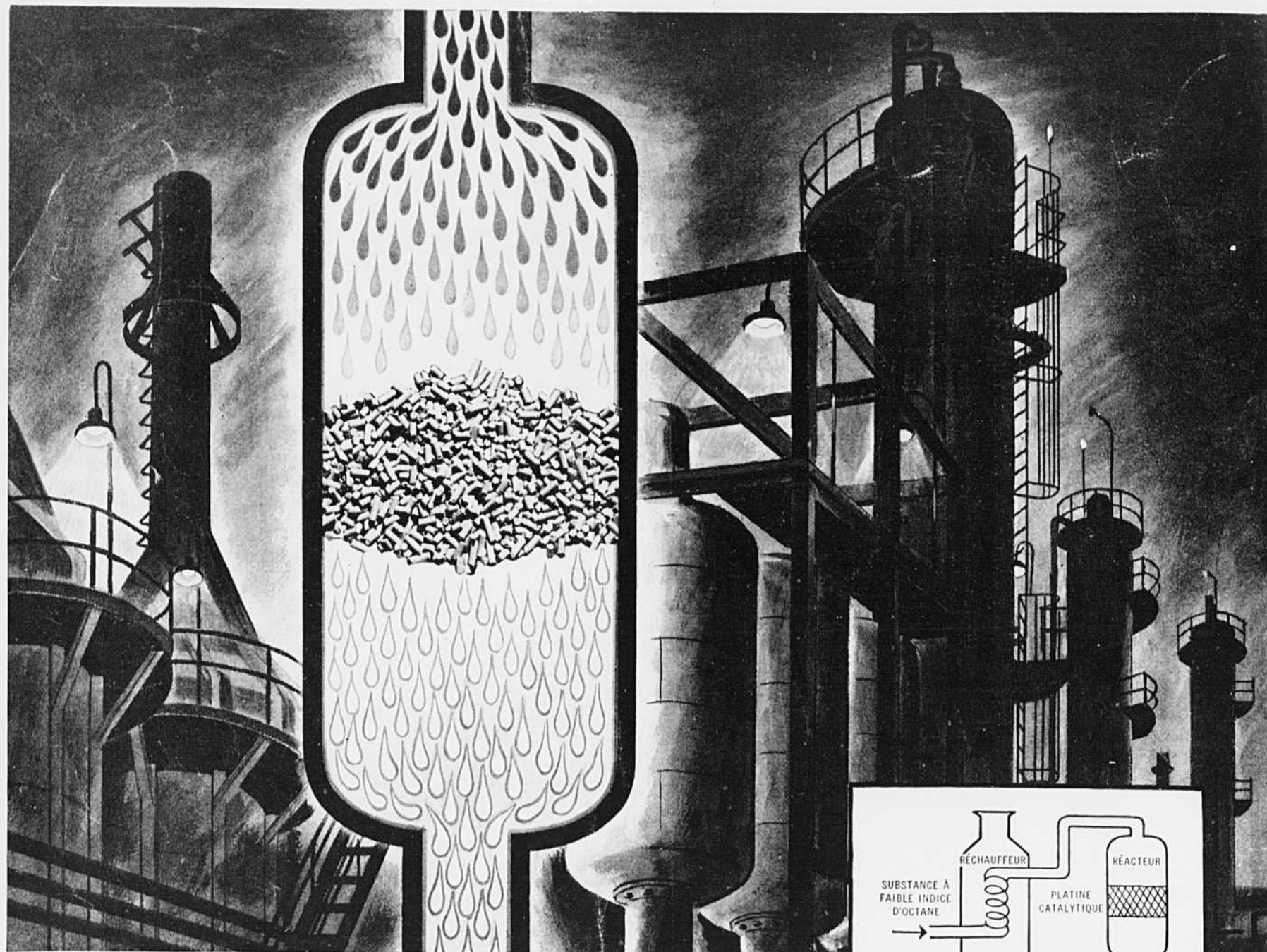
ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Dans le procédé de raffinage au platine, les naphthes à faible indice d'octane traversent une couche de granules contenant environ 0.5% de platine. La présence du pla-

tine accélère la réaction chimique qui transforme les naphthes à faible indice d'octane en composés à haut indice d'octane, base des gazolines *anticog* modernes.

Le PLATINE INCO permet de fabriquer au Canada la gazoline à haut indice d'octane

Grâce à l'un des métaux les plus précieux au monde, le platine, maintes entreprises pétrolières canadiennes produisent, plus économiquement que jamais, de l'essence *anticog* à haut indice d'octane! En effet, le platine engendre une réaction catalytique qui transforme les naphthes à faible indice d'octane en carburant à haut indice d'octane et permet de tirer du pétrole brut le maximum de dérivés utilisables.

Le platine utilisé dans les raffineries de pétrole du Canada est, pour une large part, du platine Inco, provenant des mines canadiennes de l'Inco.

Le platine est l'un des sept métaux précieux présents en quantités récupérables dans les minerais de Sudbury.

Dans les raffineries de pétrole—tout comme dans d'autres compagnies importantes fabriquant des produits chimiques, électriques, dentaires, médicaux, ainsi que de la joaillerie—le platine Inco contribue à vous fournir de meilleurs produits et à procurer du travail à de nombreux Canadiens.

C'est là un des multiples aspects de la contribution de l'Inco à l'essor de l'économie canadienne.



La brochure illustrée: "The Romance of Nickel" (en anglais seulement) sera envoyée gratuitement sur demande.

THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA
25 OUEST, RUE KING, TORONTO

Fournisseurs de: nickel Inco, alliages de nickel, cuivre, cobalt, tellure, sélénium, minéral de fer et platine, palla-

LIBRAIRIE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12 JU 1964-36977